ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY.

LES HERMITES
EN LIBERTÉ,

PAR E. JOUY ET A. JAY;

POUR FAIRE SUITE

AUX HERMITES EN PRISON,

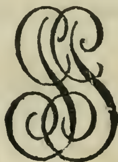
ET AUX OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET LES USAGES FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe. SIÈCLE,

PAR E. JOUY,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ornés de deux gravures.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 5.

—

1824.

PETIT AVANT-PROPOS.

Rien de plus difficile que d'écrire sur les mœurs à une époque et dans un pays où les hommes de tout état, de tout rang, de toute capacité, de toute condition, abdiquent le passé et placent l'avenir à fonds perdu sur le moment présent.

L'auteur dont les travaux ont pour but spécial d'instruire une classe de lecteurs dans la profession où ceux-ci peuvent espérer de trouver la gloire ou la fortune; l'homme de lettres qui consacre ses veilles à combiner pour le plaisir du public le plan d'un ouvrage dramatique, d'une histoire ou d'un roman; celui qui enseigne à ses concitoyens l'art de s'approprier les avantages de la société, sans en supporter aucune des charges; tous ces écrivains, avec un peu de talent, ont de nombreuses chances de succès : mais deux pauvres hermites qui entreprennent de se faire écouter de ce même public, sans flatter les passions dominantes, sans épar-

gner les travers à la mode, sans ménager les vices en crédit, doivent se faire pardonner l'ennui de leurs préceptes et l'austérité de leur morale, en cherchant à frayer à la vérité des routes nouvelles, et surtout à amuser l'attention pour parvenir à la fixer sur des objets sérieux qu'elle repousse.

Ce n'est plus seulement de talent et de zèle, c'est de courage et de persévérance que nos hermites moraliseurs ont besoin aujourd'hui au milieu d'une société ou plutôt d'un amas d'hommes profondément corrompus, pour qui les mots de patrie, de liberté, de vertu, frappent l'air sans éveiller une idée, sans ranimer un sentiment.

On s'étonnera sans doute qu'ils osent rentrer dans une carrière où tant d'obstacles se présentent; peut-être même les taxera-t-on d'arrogance et de vanité en les voyant s'avancer presque seuls contre l'armée combinée des vices, des préjugés et des priviléges: n'importe, ils comptent sur la bonté de leurs armes, sur la justice de leur cause et sur le choix de leur position; ils se flattent encore de pouvoir

arrêter l'ennemi dans l'étroit défilé dont ils occupent les hauteurs.

Dans cette lutte inégale, ils appelleront à leur secours les souvenirs du passé, les terreurs et les espérances de l'avenir; ils peupleront la scène d'êtres imaginaires, et ranimeront des morts illustres pour les opposer à la foule obscure de leurs adversaires vivans.

Tels sont les projets des hermites: disons maintenant deux mots des circonstances qui les ont fait naître.

Au sortir de la triste cellule où ils avaient été claquemurés pendant un mois, nos deux solitaires, avides de respirer un air plus pur que celui de Sainte-Pélagie, ont été se confiner dans leurs retraites champêtres, l'un à Chènevières, l'autre à Ivry, sur les deux rives opposées de la Seine. L'été de 1823 s'est rapidement écoulé pour eux dans les douces occupations que l'un s'est créées au milieu des fleurs qu'il cultive, et dans les méditations poétiques auxquelles l'autre consacre la saison des beaux jours.

A la fin de l'automne chacun d'eux avait regagné son hermitage de ville, et repris

le cours de ses travaux habituels : une petite fête de famille réunit les deux solitaires, vers le milieu du mois de janvier, et le livre que nous publions ayant été la suite du petit dialogue qui s'établit entre eux, nous croyons devoir le citer ici dans son intégrité.

LE PÈRE A. J.

Eh bien, confrère, êtes-vous encore furieux contre ceux qui vous gagnent aux échecs et contre ceux qui vous mettent en prison ?

LE PÈRE E. J.

Je me réconcilie avec les premiers en prenant ma revanche; mais comme je n'ai pas cette ressource avec les autres, je conviens que je leur garde rancune.

LE PÈRE A. J.

Rancune de philosophe! cela n'est point dangereux.

LE PÈRE E. J.

Pour les individus; mais pour l'espèce?

LE PÈRE A. J.

Qu'importe à nos hommes du jour,

ou d'un jour; garantissez-leur l'individu, ils vous feront bon marché de l'espèce, je vous en réponds.

LE PÈRE E. J.

Eh bien! c'est déjà un moyen de transaction entre nous : qu'ils exploitent le présent et me laissent mon franc-parler pour l'avenir; aussi bien tel est le mauvais esprit, le mauvais goût et les mauvaises mœurs qui nous ont envahis de toutes parts, que je n'attends plus rien de mes contemporains; je n'ai plus d'espérance que dans les générations qui nous suivent, et c'est aux enfans que je dénonce les erreurs, les folies de leurs pères.

LE PÈRE A. J.

Nous ne sommes corrigés ni l'un ni l'autre, et je vois que nous mourrons dans l'impénitence finale; vous toujours impatient, caustique, enthousiaste du bon, du beau; moi toujours de sang-froid, indulgent, décidé à toujours voir les choses du côté le plus favorable, bien convaincu que le siècle de la raison

est en marche, et que s'il laisse après lui quelques traîneurs, le corps d'armée ne s'arrête pas.

Mais cette petite discussion me rappelle que c'est dans cette singulière combinaison de l'analogie de nos principes, et de la dissidence de nos caractères, que nous avons trouvé à Sainte-Pélagie de si douces consolations.

LE PÈRE E. J.

Maintenant que nous sommes en liberté, croyez-vous que nous en ayons un besoin moins vif?

LE PÈRE A. J.

Non certainement, et c'est pour cela que je vous propose de continuer entre nous ce mutuel échange d'observations et de pensées dont le public a si favorablement accueilli la première communication.

LE PÈRE E. J.

Nous inspirions alors un genre d'intérêt qui nous abandonne aujourd'hui, nous étions réunis sous les mêmes verroux.

LE PÈRE A. J.

Fort heureusement nous ne pouvons plus compter sur ce moyen de succès.

LE PÈRE E. J.

Nous sommes privés de ces entretiens journaliers où nous puisions des inspirations soudaines, que l'on trouve aussi rarement dans le tourbillon du monde que dans l'isolement du cabinet.

LE PÈRE A. J.

Ne pouvons-nous y suppléer par une correspondance suivie, dans laquelle nous nous rendrions mutuellement compte des remarques que nous aurions faites, des impressions que nous aurions reçues des mêmes événemens, ou des objets divers que nous aurions observés aux deux extrémités de Paris. Il faudrait que nous fussions bien maladroits pour qu'une semblable correspondance sur les mœurs, la politique, la philosophie et la littérature du jour, fût dénuée de toute espèce d'intérêt et d'utilité.

LE PÈRE E. J.

La proposition me plaît; demain vous

recevrez de moi une première lettre, et quand notre recueil aura pris la dimension d'un volume, ce sera à nous de juger s'il est digne d'être mis sous les yeux du public.

LES HERMITES
EN LIBERTÉ.

N°. 1er.— 1er. *janvier* 1824.

PREMIÈRE LETTRE.

LA RIVE DROITE.

Hélas ! sur les deux rives,
Caprices, préjugés, ridicules divers,
Sans cesse remplacés par de nouveaux travers.

Pour vous prouver, mon cher confrère, que je suis *as good as my woord*, comme disent les Anglais, je mets en m'éveillant la main à la plume et j'entame avec vous une correspondance sur les erreurs, les préjugés, les folies des Français dans la vingt-quatrième année du XIXe. siècle; le sujet est vaste, nous ne sommes pas d'âge à l'épuiser, c'est un héritage que nous laisserons à nos enfans.

Je commence par vous rappeler que dans le champ sans limite ouvert à nos observations, il est deux enclos où nous nous sommes pro-

mis de ne point pénétrer : nous ne dirons donc rien de *la religion*, ni de *la politique* des cabinets : de l'une, parce que c'est le secret des consciences et que personne n'a le droit de s'en rendre maître ; de l'autre, parce que c'est le secret du sphinx ministériel qui a sur l'autre l'avantage de pouvoir changer à tout moment le mot de l'énigme qu'il propose.

Ce point arrêté, il convient de nous partager le terrain que nous nous proposons de cultiver en commun : plus heureux que la plupart des souverains, nous connaissons l'étendue de nos états dont la Seine a marqué les limites naturelles.

Hermite de la rive gauche, vous avez dans votre juridiction les académies, l'université, les colléges, les ministères, l'ancienne noblesse et les catacombes, c'est-à-dire tous les débris, tous les gothiques préjugés et tous les nobles ridicules de la vieille France.

En ma qualité d'hermite de la rive droite, mon sceptre, c'est-à-dire ma férule, s'étend sur le faubourg Saint-Honoré, le Louvre, la Chaussée-d'Antin, le Palais-Royal et le Marais ; ainsi je vous dois compte de mes observations sur la noblesse nouvelle, sur l'industrie, les beaux-arts, les spectacles, les modes, en un mot sur les progrès, les avantages, les erreurs et les travers de la société moderne.

Pour commencer à m'acquitter de ma tâche,

embrassons d'un premier coup d'œil l'ensemble de mon sujet.

Saint Foix a fait l'histoire des rues de Paris; Retif de la Bretonne, de ses mauvais lieux; Furetière, de ses boutiques; Mercier, de ses greniers : j'essaie l'histoire de ses mœurs.

Paris est en quelque sorte l'épitome de la France, et peut-être en suivant cette observation trouverait-on que la Seine, ainsi que la Loire, partage cette France abrégée en deux peuples différens de mœurs et de caractères. Celui de la rive droite dont je m'occupe spécialement se distingue par des habitudes moins sédentaires, par une activité plus bruyante; par un besoin plus vif de luxe, de plaisirs et de spectacles.

Paris, depuis une trentaine d'années, n'est plus que la seconde ville de l'Europe sous le rapport de la population; Londres se vante ou plutôt s'accuse avec raison de renfermer cent cinquante ou deux cent mille ames de plus que la capitale de la France; mais il est également vrai que cette dernière l'emporte sur sa rivale par la magnificence de ses édifices publics, par la beauté des monumens de l'art dont elle est ornée, par l'élégante variété des maisons, et par ces boulevarts plantés d'arbres qui forment dans son enceinte intérieure une double avenue circulaire de quatre ou cinq lieues de circonférence. C'est principalement sur la rive droite

de la Seine, que Paris déploie les avantages qui lui assurent une incontestable supériorité sur toutes les capitales de l'Europe.

On y remarque dans toutes les classes, dans toutes les conditions, plus de goût, plus d'éclat et d'élégance : les boutiques de la rue Vivienne ne sont ni plus riches ni mieux fournies que celles de la rue Dauphine ; mais les premières ont plus d'apparence, les devantures sont plus ornées, et la plupart des enseignes figureraient à merveille dans un muséum d'Angleterre.

Si l'on veut se faire une idée des perfectionnemens de toute espèce que les besoins d'un luxe ingénieux ont introduits dans l'habitation des familles opulentes, c'est dans un palais du faubourg Saint-Honoré ou dans un hôtel de la Chaussée-d'Antin qu'il faut aller étudier ces progrès matériels de la civilisation.

Maintenant m'expliquerez-vous, mon cher confrère, autrement que par la différence des caractères et des mœurs des deux peuples, pourquoi (à population et à fortune à peu près égales) presque tous les théâtres, les jardins, les cafés, les guinguettes, en un mot, presque tous les établissemens destinés aux plaisirs des citoyens des différentes classes, se trouvent réunis sur cette rive droite, tandis que les hôpitaux, les prisons, les colléges, les académies, les amphithéâtres se sont emparés de l'autre rive de la Seine? Vous voyez tout le parti qu'on pourrait

tirer de cette remarque et la discussion savante dont elle pourrait être l'objet; sachez-moi donc gré de vous en épargner l'ennui, et, après vous avoir indiqué en quelques lignes les avantages du peuple de la rive droite, de vous parler tout aussi brièvement des ridicules et des travers qui lui sont particuliers.

« Les Parisiens, dit Rabelais, sont tant sots, » tant badauds, tant ineptes de nature, qu'un » bateleur, un porteur de rogatons, un mulet » avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un » carrefour assemblera plus de gens que ne fe- » rait un bon prêcheur évangélique. »

Sans prétendre qu'il ne reste aucun trait de ressemblance entre le Parisien du temps de Rabelais et celui de nos jours, on doit convenir que le portrait esquissé par le curé de Meudon ne ressemble guère plus au portrait dont nous avons le modèle sous les yeux que celui qu'en a tracé l'empereur Julien. Les Parisiens ne sont ni aussi ineptes que le dit Rabelais, ni aussi sérieux que Julien les représente, mais la *badauderie* est encore un trait caractéristique de leur physionomie; et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que cette habitude défectueuse est plus remarquable dans la nouvelle ville que j'habite, que dans l'ancienne cité où vous avez établi vos Pénates. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un étranger vêtu à la manière de son pays, un personnage d'une tournure bizarre, une femme d'une

laideur ou d'une beauté peu commune se promèneront au Luxembourg sans espérer ou sans craindre d'y fixer l'attention; tandis que tout ce qui s'écarte le moins du monde de l'ordre de chose habituel, est sûr de devenir aux Tuileries l'objet d'une curiosité importune et souvent insultante. J'en ai fait dernièrement la double épreuve.

La femme d'un de mes amis d'outre-mer est venue passer à Paris quelques mois; elle m'avait été recommandée, et je me suis empressé de lui faire les honneurs d'une ville renommée par l'extrême politesse de ses habitans. Cette dame est belle, mais la nature en lui prodiguant les appas s'est complu dans sa libéralité, au point d'exagérer singulièrement des formes qui perdent ordinairement de leur grâce, quand elles se produisent avec trop de saillie. Nous avions été la veille nous promener impunément au Luxembourg; mais le lendemain nous fûmes moins heureux aux Tuileries : à peine avions-nous fait deux tours sur la terrasse des Feuillans, que nous nous trouvâmes entourés par une foule de curieux impertinens, pour qui l'embonpoint proéminent de la pauvre dame devint un sujet intarissable de plaisanteries dont ces messieurs ne prenaient pas toujours la peine de nous épargner la confidence : fort heureusement, en sa qualité d'étrangère, elle n'en sentait pas tout le sel, et je parvins d'abord assez

facilement à faire prendre le change à son amour-propre ; mais comme la foule augmentait toujours et que les quolibets prenaient un caractère d'impertinence auquel il devenait moins facile de se méprendre, nous fûmes obligés de faire retraite et d'aller achever notre promenade aux Champs-Élysées.

Plus badauds que nos concitoyens de la rive occidentale, je serais assez porté à croire que sans être moins actifs nous sommes généralement plus paresseux ; toujours est-il certain que la population est sur pied, que les ateliers sont en mouvement et les boutiques ouvertes dans le quartier Saint-Jacques, deux grandes heures avant qu'il fasse jour pour nos marchands de la rue Saint-Denis ; il est vrai que par compensation, la foule après 11 heures du soir s'agite encore autour du Palais-Royal, quand l'Estrapade est dès long-temps enseveli dans le plus profond sommeil.

Les ridicules, les défauts, les vices qui naissent de l'ambition, du désœuvrement et de la galanterie, étaient, il y a quelques années, beaucoup plus communs de ce côté de la Seine ; mais, à cet égard comme à beaucoup d'autres, le faubourg Saint-Germain a recouvré ses anciens priviléges.

Vous concevez, mon cher confrère, que je ne prétends tirer aucune conséquence de quelques observations générales, dont la justesse a

besoin d'être débattue entre nous : Dans la société que nous avons formée, nous ouvrons aux Parisiens des deux rives un compte par *doit* et *avoir :* nous ne saurons à quoi nous en tenir que lorsque nous en ferons la balance. En attendant, que Montaigne, Voltaire et Adisson vous tiennent en joie et santé. E. J.

N° II. — 6 *janvier* 1824.

DEUXIÈME LETTRE.

LA RIVE GAUCHE.

Instat hic nunc ille annus egregius.
M. T. Ciceronis, *Epist. ad Atticum*, lib. primus, epist. XVIII.
(Voici maintenant une année qui ne promet pas moins.)

Votre rive droite, mon cher hermite, est un peu trop vaine de ses avantages ; je n'ignore pas que ses habitans ne parlent jamais de la rive gauche sans lui lancer quelques sarcasmes ; ils nous regardent en général comme des hommes peu avancés dans la civilisation et qui n'ont pas encore secoué le joug des préjugés surnommés gothiques. Notre pauvre faubourg Saint-Germain est accusé de recéler une classe remplie d'orgueil, mécontente du siècle et couverte encore de la rouille des vieux temps. On nous reproche l'ennui de nos salons, le goût suranné de nos fêtes, la triste solitude du Luxembourg et jusqu'au pédantisme de notre pays latin. Ce n'est qu'après de mûres réflexions que

vos amis de la brillante Chaussée-d'Antin se décident à traverser la Seine et à poursuivre leur route jusqu'au boulevart du Mont-Parnasse. Ils s'imaginent alors qu'ils sont au bout du monde ; je suis surpris qu'aucun d'eux n'ait encore publié la relation de son voyage dans nos contrées avec des observations philosophiques sur les mœurs, le langage et les manières de leurs habitans.

Votre Chaussée-d'Antin, si fière de ses banques et des raffinemens de son luxe, date d'hier ; elle a toute la vanité d'un parvenu. Quant à nous, l'aspect même de nos monumens et leur destination prouvent que nous sommes vos aînés, et que du moins, sous ce rapport, vous nous devez du respect. Venez contempler notre palais des Thermes, où vécut ce grand empereur Julien que votre talent voulait offrir à l'admiration de ses bons amis de Lutèce, et qui est condamné par la censure après avoir été damné par la Sorbonne. Ces Thermes, où les destinées du monde se sont balancées, attestent encore le génie de Rome. On est frappé de surprise à la vue de ces grandes arcades qui se dessinent majestueusement dans leur élégante simplicité. Vous jugerez de la solidité des voûtes à arête et à plein cintre, en songeant qu'elles supportent des jardins plantés d'arbres, qu'elles ont résisté à l'effort de quinze siècles et à l'instinct destructeur de la barbarie. Je vous dirai confi-

dentiellement, et même avec un peu de honte, que ce monument architectural, le seul de ce genre qui existe à Paris, que ce palais où le césar Julien fut proclamé empereur aux applaudissemens de nos vénérables aïeux, était encore, il y a peu d'années, la propriété d'un tonnelier: il est aujourd'hui passé entre les mains du gouvernement; on a eu même quelque temps l'idée d'y faire des fouilles et de le restaurer; mais des soins plus importans sont venus distraire nos grands hommes d'état, et Mont-Rouge a fait oublier le palais des Thermes.

Si je vous disais que les jardins de ce palais s'étendaient jusqu'à la Seine et servaient de promenade à la reine *Ultrogothe*, épouse du roi Childebert, vous m'accuseriez de pédantisme; vous y verriez l'influence de la région scolastique. Il faut cependant, pour faire valoir ma rive gauche, que je remonte un peu vers le passé. Nos anciens monumens sont nos titres de noblesse, et vous savez tout le prix que nous y attachons de ce côté-ci de la rivière. Vous avez des coffres-forts bien garnis; nous avons de vieux parchemins; et lorsque vos tristes financiers additionnent péniblement leurs bordereaux, nous nous enfonçons avec délices dans la poussière de nos archives; il ne faut pas disputer des goûts.

Voyez-vous cet emplacement où tous les vins du royaume se donnent rendez-vous; où les

vins de Champagne, de Bourgogne et de Médoc se disputent la prééminence : vous devineriez difficilement son antique destination. C'est là cependant le berceau de notre gloire littéraire ; c'est là que s'élevait l'abbaye de Saint-Victor, où Santeuil composa ses hymnes, où plusieurs siècles avant lui Abailard donnait ses leçons d'éloquence et de dialectique ; là, triomphait cette voix séductrice dont le charme attendrit Héloïse et coûta si cher au galant professeur.

Vous craignez peut-être que je ne vous oblige de faire avec moi un cours d'antiquités, et que je ne vous enterre tout vivant dans les Catacombes du pays latin. Détrompez-vous ; je vous ferai grâce de la Sorbonne et du collége de Montaigu, d'où saint Ignace de Loyola, catéchisé et fouetté, sortit un beau jour pour établir cet institut qui renaît aujourd'hui de ses cendres, tout jeune de fanatisme, tout bouillant d'ambition ; je ne vous parlerai pas même du Panthéon, l'ornement et l'orgueil de notre rive gauche. Quant à l'Académie française, je la réserve pour une autre occasion.

J'aime mieux répondre à la question que vous me faites sur les causes de la différence des établissemens qui se trouvent sur nos deux rives. « Tous ceux, dites-vous, qui sont destinés aux plaisirs des citoyens des différentes classes, s'élèvent de votre côté, tandis que du nôtre se trouvent les hôpitaux, les prisons, les

colléges, les académies et les amphithéâtres. » Vous pensez que cette différence tient à celle des caractères et des mœurs de leurs habitans; pour moi, je serais porté à croire qu'elle est le résultat nécessaire des mouvemens progressifs de la civilisation. Il a fallu satisfaire les besoins réels ou factices de la société avant de songer à ses plaisirs. Chaque époque a ses monumens caractéristiques; les prisons sont les plus anciens de tous, parce que la nécessité de réprimer le brigandage se fait d'abord sentir; aussi, nos prisons, et nous en savons quelque chose, portent l'empreinte de l'antique barbarie du pouvoir et de celle des mœurs : ce n'est point un séjour de sûreté, c'est un séjour de torture et trop souvent de désespoir. Ces donjons étroits où l'air est dispensé avec une cruelle parcimonie, ces dégoûtans réceptacles où se confondent et s'exaltent les vices, où se méditent les crimes à venir, ne sont pas de notre siècle; ils n'appartiennent point à nos mœurs; on cherche même, quoique trop faiblement, à les améliorer; ce sont les monumens d'un âge grossier, féroce et servile. Il en est de même des hôpitaux, qui inspiraient jadis tant d'effroi et qui ont éprouvé de salutaires réformes. Les colléges, les académies, se sont élevés à mesure que la société s'est perfectionnée. On voulait de l'instruction; on la cherchait laborieusement où elle n'est pas; mais ces tentatives mê-

mes attestaient les nouveaux besoins de l'esprit humain ; car il ne faut pas oublier que de nos colléges, quelque défectueux qu'ils fussent et qu'ils soient encore, est sortie cette foule de grands hommes et de génies sublimes dont s'honore la France savante et littéraire.

Enfin, la sécurité sociale, les progrès de l'industrie, les labeurs du commerce, l'accumulation des richesses dans les capitales, ont évoqué le génie des arts et le démon du luxe. Ce sont eux, les derniers venus, qui se sont emparés de votre rive. Ils ont élevé vos jardins, vos théâtres, vos cafés, et jusqu'à vos guinguettes où brille le luxe populaire de la rue Saint-Denis. Vous avez raison de dire que vous habitez une ville nouvelle; elle est toute de l'époque, et le palais de la bourse est le grand monument qui la caractérise; mais j'en parlerai ailleurs, car je me propose aussi de faire quelque voyage de découverte dans votre Eldorado.

Vous avez cru remarquer que nos riverains ont un peu moins de *badauderie* que les vôtres, et là-dessus encore je ne saurais être entièrement de votre avis. Les charlatans n'ont pas moins de succès dans le faubourg Saint-Germain que dans vos quartiers; peut-être même vous prouverais-je avec facilité que c'est ici leur terre classique; c'est au moins le rendez-vous général de leurs compères et de leurs dupes.

Nous sommes badauds d'une autre manière

que vos habitués du boulevart de Coblentz; nous ne poursuivons pas les femmes dont les formes ont un peu trop de saillie; cela ne serait pas reçu au Luxembourg ; mais, si vous visitiez nos écoles publiques, vous trouveriez une affluence considérable partout où se débitent des lieux communs, et où des hommes, burlesquement vêtus, livrent de furieuses attaques à la raison et à la vérité. Comment expliquer cette affluence autrement que par notre penchant invincible à la badauderie?

La civilisation marche si vite que les différences qui existent entre les deux rives s'effacent avec une merveilleuse rapidité. Depuis longtemps on se plaint de votre côté que vous n'avez plus ni vieillards, ni vieilles femmes. La classe si respectable des matrones a cessé d'exister à la Chaussée-d'Antin et dans les alentours : rien n'y marque les âges; les glaces de l'hiver s'y couronnent de fleurs; grâces à l'art des dentistes et des parfumeurs, on n'y voit que des bouches et des chevelures de quinze ans; le temps n'y fait plus d'outrages irréparables, et les générations s'y succèdent incognito ; on ne trouverait pas un seul cheveu blanc depuis le boulevart de la Madelaine jusqu'à la porte Saint-Antoine; c'est une singularité qui n'est pas même remarquée; nous avons aboli la vieillesse.

Cette horreur du déclin de la vie influe sur nos mœurs. Il n'y a plus de gravité dans les maniè-

res; on ne distingue pas plus les professions que les âges. Je regrette ces conversations où l'expérience instruisait la jeunesse; au milieu de tant de Télémaques, je ne serais par fâché d'entendre la voix d'un Mentor.

Nous ne sommes pas encore arrivés, dans le faubourg Saint-Germain, à ce degré de perfection sociale; mais cela ne tardera pas; je m'aperçois que le nombre des jeunes femmes augmente chaque jour, et que celui des vieillards diminue sensiblement, même au Luxembourg. J'ai vu croître une forêt de cheveux noirs sur des têtes chauves dans l'espace d'une nuit. Nos professeurs d'histoire, de latin, de grec ou de morale, veulent être jeunes; si rien ne s'oppose à cette tendance générale, on ne verra plus d'ailes de pigeons et de toupets en fer à cheval que dans le palais des Tuileries et à la chambre des Pairs.

Ainsi disparaissent les différences matérielles de la société; celles qui tiennent à l'éducation et aux penchans se confondent aussi dans deux passions dominantes, la vanité et l'amour des richesses. Ces deux passions ont envahi toutes les classes, tous les états. On vend sa conscience, son opinion pour un ruban comme pour une pension ou une place lucrative; on est avide de titres comme de billets de banque; les noms de comte, de marquis et de duc frappent délicieusement les oreilles, mais on veut y joindre l'opulence; et de là vient cette union intime entre

la vanité et la cupidité ; elles se tiennent par la main ; ce sont deux sœurs inséparables.

Vous me direz que dans tous les temps on a censuré les mœurs de l'époque ; je crois que dans tous les temps on a eu raison. Le moraliste religieux ou philosophe se flatte vainement de corriger les hommes, ils seront toujours ce que la nature les a faits, des créatures faibles, passionnées et avides de jouissances personnelles. La morale n'a point de remèdes assez puissans pour guérir les maladies du cœur. L'ambition, l'hypocrisie, l'avarice, l'amour immodéré des plaisirs n'offrent aucune prise à l'éloquence ; le génie foudroyant de Bossuet, la douce parole de Massillon ne purent exiler un seul des vices qui dominaient à la cour, soit qu'elle affectât un air austère dans les dernières années de Louis XIV, ou qu'elle entourât de prestiges le berceau de son successeur. Les masques seuls changeaient à vue ; l'ambition s'était montrée crédule et dévote sous Louis XIV ; elle devint sceptique et libertine sous le Régent.

On a distingué deux morales, l'une publique et l'autre privée ; elles reposent sur des principes différens. Cette distinction a été faite depuis bien des siècles ; elle existait avant Machiavel ; mais on ne peut lui refuser l'honneur d'en avoir réglé la théorie et enseigné la pratique ; nos reines italiennes nous apportèrent cette doctrine de Florence ; elle étonna d'abord le caractère fran-

çais, et ne fut pleinement naturalisée parmi nous que sous le règne du cardinal de Richelieu. On discutait, dans un conseil privé, sur la nécessité où se trouvait Louis XIII de consentir à l'exil de sa mère, Marie de Médicis; ce conseil était composé des docteurs de Sorbonne, dont Richelieu se servait pour attaquer et vaincre la conscience royale : ce fut pendant la discussion que le mot de *raison d'état* tomba, pour la première fois des lèvres du père Joseph, et depuis cette époque il a conservé tout le charme de la nouveauté.

Les gouvernemens de l'Europe auraient dû élever une statue, à frais communs, à la mémoire du père Joseph; personne n'a rendu un plus grand service que ce bon religieux, à la diplomatie et à la morale publique; car le *coup d'état*, si utile aux hommes du pouvoir, est né, par une filiation toute naturelle de la raison d'état. Que de simples citoyens règlent leur conduite sur ces maximes, ils s'exposent au mépris; qu'ils s'avisent de frapper quelque coup d'état à leur profit, c'est-à-dire, de violer la morale vulgaire et la loi commune, on pourra fort bien les envoyer à l'échafaud; il n'appartient qu'à des hommes puissans de professer ces maximes et d'en faire l'application; ce qui serait pour les uns un juste sujet d'accusation, devient pour les autres un titre de gloire; ils ne manqueront ni d'admirateurs pendant la durée de

leur autorité, ni d'apologistes après leur chute. La raison d'état ne meurt pas; chaque ministre la retrouve au fond de son portefeuille; quelque ignorant qu'il soit, il ne tarde pas à en reconnaître les avantages ; c'est une logique toute faite qui le dispense de raisonnemens et dont le moins habile apprend bientôt à se servir; plus d'un sot parvenu emploie à merveille la raison d'état.

Rien de plus élastique que cette morale privilégiée; elle met en honneur la corruption, elle fait un devoir de la servilité, et ne permet pas le plus léger murmure à la conscience. Il est facile à la raison d'état de justifier l'excès des vengeances, la cruauté des proscriptions, les plus sanglans outrages à l'humanité. Dans le langage des professeurs accrédités de cette morale, la Saint-Barthélemi elle-même cesse d'être un crime; ce n'est plus qu'un coup d'état légitime, qu'une rigueur salutaire. Voilà donc à quel degré de perfection morale nous sommes parvenus ; combien cela promet pour l'avenir !

Aux yeux de ces grands moralistes, la religion n'est plus cette Vierge sainte descendue du ciel pour apaiser les douleurs humaines, pour embraser les cœurs d'une charité divine, et offrir à la vertu des palmes immortelles ; c'est une furie armée de serpens et de torches, qui règne par la terreur. C'est elle qui apprend à violer la foi jurée, qui consacre le mensonge,

fait taire la voix du remords et confirme l'esclavage des peuples. Cette furie se couvre du manteau de la religion ; elle emprunte même son langage , et voudrait , s'il était possible , la rendre complice de ses attentats. La religion méconnue gémit au fond du sanctuaire , s'indigne de l'usurpation ; mais sa voix n'est plus écoutée , le fanatisme seul dicte ses oracles.

Tel est le résultat de la distinction entre la morale publique et la morale privée , distinction si bien établie de nos jours , et qui nous fera tant d'honneur dans la postérité. Qu'ils étaient ignorans et aveugles , ces hommes d'un autre siècle , qui ne reconnaissaient qu'une morale, et en recommandaient la pratique aux grands de la terre comme aux plus obscurs citoyens ! Ils ne savaient distinguer ni deux espèces de probité , ni deux espèces d'honneur , ni deux espèces de justice ; ils ignoraient qu'un homme sans talens , dépravé dans ses mœurs, esclave de ses passions et de ses intérêts, devenait respectable dès qu'il était revêtu de la pourpre et qu'il avait le pouvoir de nuire. Si Fénélon revenait au monde , il serait bien surpris des progrès de notre morale publique ; peut-être s'aviserait-il d'en marquer son étonnement ; mais combien il devrait s'estimer heureux si l'on se bornait à lui répondre comme le charlatan de la comédie : « *Nous avons changé* » *tout cela !* »

Si un tel système de morale ne porte pas tous ses fruits, c'est qu'il trouve quelques obstacles à son développement dans les mœurs et le caractère national. Il y a encore trop de bon sens, trop d'instruction dans la société; des communications trop fréquentes existent encore entre les hommes, pour que la corruption jouisse paisiblement de ses honneurs et le fanatisme de son crédit. On supporte le langage de l'un et de l'autre; mais leurs actes ne sont pas reçus avec une approbation générale; ils paraissent trop contraires à l'état actuel de la civilisation; chose étrange, le fanatisme lui-même est forcé à quelque pudeur; c'est un tourment bien cruel; mais il faut qu'il s'y résigne jusqu'à l'époque, si soigneusement préparée où nos mœurs et notre morale seront parfaitement d'accord.

Nous y arrivons à pas de géant. Nos mœurs publiques se corrompent chaque jour. Les besoins du luxe et de la vanité énervent les ames, et dressent les piéges où se prennent la probité et l'honneur. La soif de l'or qu'irritent sans cesse les jeux cruels de la finance et les honteux profits de l'intrigue, la soif de l'or flétrit les caractères; on ne sait plus vivre dans une indépendante et honorable médiocrité; on veut arriver soudainement à l'opulence, et violer la fortune au lieu de mériter ses faveurs. De là, cette inquiétude générale dont la société est travaillée,

ces changemens subits d'état et d'opinion, ces élévations instantanées qui n'étonnent plus, ces chutes fréquentes si rapidement oubliées; enfin, ce dévergondage social qui confond les rangs, les professions, qui sacrifie tout aux apparences, qui justifie tout par le succès. L'impulsion, partie du centre, agite tous les points de la société; le malaise arrive à la suite du luxe dans les moindres villages. Où trouver maintenant la tranquillité d'esprit, le calme du cœur, les vertus hospitalières et les doux loisirs? On s'émerveille de la modération comme d'un phénomène; le repos n'est plus même permis à l'extrême vieillesse; la cupidité se tourmente, et la vanité s'agite jusqu'au bord de la tombe.

D'un autre côté les lumières de la raison, qui forment seules quelque contre-poids à l'entraînement général, sont menacées d'une éclipse totale; les livres où le génie a déposé des vérités utiles et les maximes de l'éternelle sagesse sont proscrits; Massillon n'est plus qu'un dangereux déclamateur; Fénélon est rangé parmi les philosophes précurseurs de nos troubles civils; Pascal est exilé de l'instruction; la Henriade est purgée des principes de tolérance qui la déshonorent; on réduit Boileau, on mutile La Fontaine; le Tartufe est à l'*index*, et Corneille à peine toléré; mais en revanche M. Paillet de Warcy est imprimé; on le porte aux nues, et on canonise Marie-à-la-Coque.

Il existait une méthode d'enseignement qui mettait à peu de frais et en peu d'années une instruction solide à la portée des classes inférieures de la société. Mais cette invention diabolique, qui rendrait les esprits moins grossiers et les mœurs plus douces, est poursuivie avec fureur. La morale publique, telle qu'on l'entend aujourd'hui, a surtout besoin d'ignorance; elle ne triomphera avec sécurité que lorsque la masse de la nation ne saura ni lire ni écrire, et qu'elle croira aveuglément aux miracles du prince de Hohenlohe. Nous avançons vers cet état de choses. La littérature de l'époque en offre d'évidens symptomes. La raison et la vérité en sont chassées pour je ne sais quelles rêveries germaniques que le bon sens réprouve et dont le goût s'offense, espèce d'illuminisme littéraire auquel se sont laissé prendre même quelques hommes de talent. Ils bannissent la vérité comme une compagne importune, la raison comme un juge trop sévère, et obéissent sans murmure au capricieux despotisme de l'imagination. Leurs créations ressemblent à ces images fantastiques qui se dessinent sur les nuages, et se dissipent au gré des vents. C'est la littérature privilégiée; celle où l'on obtient de petits succès et de grandes récompenses; c'est la littérature du fanatisme; elle convient aussi à la morale du pouvoir; elle aime à se plonger dans les vieux cloîtres, dans les ténèbres du moyen âge, à recommencer l'en-

fance des peuples. Le despotisme ne saurait avoir d'instrument plus souple. Quand cette littérature dominera une nouvelle génération, nos saints du jour pourront lever les mains au ciel, et dire : « *Les temps sont accomplis.* »

A. J.

N°. III. — 13 *janvier* 1824.

TROISIÈME LETTRE.

LES CONTRASTES.

> La France est le pays des contradictions et des contrastes.
>
> VOLTAIRE, *Dictionn. philosoph.*

LE PÈRE E. J. AU PÈRE A. J.

S'IL était vrai, mon ami, comme le dit Raphaël Mengs, que le beau dans la nature et dans les arts est le résultat des oppositions et des contrastes, certes aucun peuple ne serait plus beau que le peuple français, et aucune ville plus belle que Paris; les contrastes, au moral comme au physique, y frappent de toutes parts l'esprit et les yeux : le génie et la sottise, la laideur et la beauté, la difformité et la grâce, la fierté et la bassesse, la franchise et l'hypocrisie, l'honnête homme et le méchant, le riche et le pauvre, l'or et la boue, le palais et la cabane, s'y montrent à chaque pas, et presque toujours accouplés pour rendre le con-

traste plus frappant. Néanmoins, je me permettrai cette fois, contre l'avis de l'auteur des *Réflexions sur le beau*, que je viens de citer, de croire avec Horace que du rapprochement immédiat des êtres d'une nature tout-à-fait opposée, il ne peut résulter qu'un ensemble monstrueux beaucoup plus propre à exciter la surprise que l'admiration. Si je voulais m'écarter un peu de mon sujet, je n'aurais pas de peine à vous prouver que l'abus du précepte de Raphaël Mengs a produit dans la littérature et dans les arts ce genre extravagant auquel on a donné le nom de *romantique*, et que l'abbé Leblanc a si bien défini dans ce passage de ses *Lettres sur les Anglais*.

« Déjà, dit-il, quelques-uns de nos artistes et de nos littérateurs ne se font plus scrupule de faire contraster la lune avec un dragon, une feuille de rose avec une aile de chauve-souris; ils ne suivent plus aucune règle dans leurs bizarres productions; après avoir entassé sans goût et sans choix des colonnes sur des chapiteaux, des rochers sur des plaines, des cascades dans un désert, ils croient avoir fait preuve d'une imagination sublime, s'ils ont placé dans quelque coin de ce chaos un amour épouvanté, et s'ils ont eu l'heureuse idée d'encadrer le tout dans une guirlande de fleurs : voilà ce qu'on appelle des peintures du nouveau genre. »

Mais je n'oublie pas que j'écris en dialec-

ticien par excellence, et que vous seriez homme à vous apercevoir qu'à l'exemple de Montaigne, dont je n'aurais pas l'excuse, je dévie, dès les premiers pas, de la route que j'ai promis de suivre ; ainsi donc, sans prolonger la discussion sur l'effet des contrastes, j'en reviens à dire que cette capitale est aujourd'hui plus que jamais la ville des contradictions et de l'antithèse, et qu'en parlant le langage du jour le moraliste le moins sévère a souvent l'occasion d'y répéter ce mot d'un jeune homme à sa maîtresse qui se moquait de sa femme, *aimable vice, respecte la vertu.*

Commençons par le contraste le plus révoltant ; je le mets en action dans une scène dont j'ai été témoin il y a quelques jours. M. de Lezy est revenu d'Angleterre il y a cinq ou six ans, ramenant avec lui sa fille aînée, l'une des plus jolies personnes que j'aie vues de ma vie. Pendant l'absence assez longue qu'avait faite M. de Lezy, sa femme était restée en France. La réunion des deux époux avait accru leur famille d'une seconde fille qui promettait d'être plus belle encore que sa sœur aînée : jugez de ma surprise en apprenant la semaine dernière que cette enfant, que j'avais vue quelques jours auparavant si bien portante, était attaquée d'une petite-vérole de la plus maligne espèce. Je courus chez M. de Lezy ; je le trouvai, ainsi que sa femme et son autre fille, dans

la chambre de la pauvre petite malade luttant contre l'affreuse maladie qui l'emporta deux jours après. Je ne vous parle point du désespoir de cette famille, et je ne prends de cette scène douloureuse que ce qui appartient à mon sujet.

J'entends, me dit M. de Lezy la première fois que je le revis après cette cruelle catastrophe, les reproches intérieurs que vous m'adressez et que la pitié laisse expirer sur vos lèvres : non, mon ami, ce n'est point mon imprévoyance qu'il faut accuser de mon malheur, c'est ma stupide faiblesse pour les préjugés de ma femme; j'ai voulu faire vacciner cette enfant un mois après sa naissance, comme l'avait été sa sœur, mais ni raisonnemens ni prières n'ont pu vaincre sur ce point la répugnance de madame de Lezy. Deux hommes, son médecin et son directeur, ont mis à profit mon absence pour s'emparer de son esprit, et pour lui prouver, l'un, que cette espèce d'inoculation, tout en préservant de la petite-vérole, pouvait devenir le germe de plusieurs autres maladies plus dangereuses; l'autre, que c'était contrarier les vues de la Providence que de chercher à se soustraire à un mal qui entrait nécessairement dans ses desseins. J'ai vainement essayé de dissiper ses craintes et d'opposer l'autorité d'une expérience de plus d'un quart de siècle aux chimériques terreurs d'une double superstition; j'ai sans

cesse offert à ma femme l'exemple de sa fille aînée que la vaccine a si heureusement préservée du fléau qui menaçait sa sœur. Je n'ai jamais su résister aux pleurs d'une femme; j'ai compté sur les bienfaits du temps pour faire entendre raison à la mienne : vain espoir, la maladie s'est déclarée, et ma fille est morte! Dans son désespoir, madame de Lezy s'est jetée d'un extrême dans un autre; elle abjure la médecine et la Providence : la sagesse voulait qu'elle se contentât de changer son médecin et son directeur.

Pour observer un contraste tout aussi prononcé, mais moins affligeant, j'ai assisté le même soir à une séance de l'*Athénée* et à une séance des Bonnes-Lettres. Comment supposer que les orateurs et leur auditoire dans ces deux sociétés appartiennent à la même ville et à la même époque.

J'entre à l'Athénée; j'y trouve une assemblée nombreuse et choisie; j'entends successivement, et avec le même plaisir, deux habiles professeurs; l'un, profondément instruit dans les sciences physiques, invoque l'expérience des siècles et les progrès des lumières, dont il est un des plus zélés propagateurs, pour mettre à la portée de tous les esprits les grandes découvertes et les hautes vérités sur lesquelles se fondent les nouvelles doctrines; l'autre, fier de toutes les conquêtes de la raison humaine qu'il

s'est appropriées par l'étude, donne la morale pour base à la politique, et fonde ainsi l'art de gouverner les peuples sur cette conscience universelle où les lois humaines ont leur principe, leur garant et leur juge. Les leçons et les discours de ces deux orateurs portaient l'empreinte d'une ame forte, d'un sens droit et d'un talent courageux.

L'esprit et le cœur préoccupés des grandes vérités que je viens d'entendre, j'arrive à la Société des Bonnes-Lettres, et je me crois transporté à *mille lieues* et du pays et de l'époque où je me trouve. Un disciple de Galien, abusant du don de la parole, définit la raison une lumière obscurcie, et s'évertue à combattre les doctrines de Locke et de Cabanis qu'il prêchait autrefois avec toute l'éloquence de la conviction : cet apôtre d'une philosophie cabalistique a pour mission de subtiliser la matière au point de la soumettre immédiatement à l'autorité spirituelle. Un plus vieil adepte de la science de l'*absolu* s'est chargé de la partie de l'histoire qu'il réduit à l'art de flatter la puissance et d'entonner le *Te Deum* quel que soit le vainqueur.

Rabelais peint à merveille l'éducation des enfans des rois quand il dit que Gargantua passa les dix premières années de sa vie à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger; mais enfin cette éducation, très-bonne pour les princes qui n'ont

pas autre chose à faire dans ce monde, n'est pas suffisante pour leurs sujets qui ont besoin de gagner la vie que leurs maîtres ont reçue gratis; il est à peu près prouvé qu'un peuple est d'autant plus vertueux, d'autant plus riche qu'il est plus instruit; ceux qui le gouvernent auraient donc intérêt à perfectionner son éducation s'il n'était également vrai que l'amour de la liberté est un résultat non moins certain du progrès des lumières : de là ces maximes contradictoires de la philosophie et de la politique, *Instruisez le peuple pour qu'il soit heureux, ne l'instruisez pas pour qu'il soit soumis;* de là aussi deux sortes d'enseignement dans un pays où les philosophes et les prêtres se disputent, depuis près d'un siècle, le privilége de l'instruction publique; de là enfin, ce contraste si choquant en France, au XIXe. siècle, de l'enseignement mutuel et des *écolâtres.* Il serait inutile de chercher à démontrer les avantages d'une méthode sur l'autre : c'est aux preuves qu'appartient maintenant la discussion, je leur laisse la parole.

Vous connaissez Vanière, notre ancien condisciple : c'est un homme qui avait juré de mourir sans renoncer à aucun de ses préjugés; tel est son entêtement sur ce point, qu'avec un bon cœur et un esprit juste, à beaucoup d'autres égards, il en est encore à regretter la torture, les lettres de cachet, et la révocation de l'édit

de Nantes; je ne parle pas de la gabelle, son père était fermier général.

Nous disputions ensemble l'année dernière sur ces deux modes d'instruction populaire : j'avais épuisé vainement à l'appui de la cause que je soutenais toutes les ressources de la raison et de la logique; à mes argumens les plus forts contre ses préjugés sa réponse était toujours la même : « La sagesse du siècle, me disait-il, consiste à traiter de préjugé tout ce qui gêne ses vices, et l'on a tout dit quand on a répété ce mot, d'un ton de supériorité qui ne blesse pas du tout mon amour-propre : je veux bien croire, ajouta-t-il, que je ne connais pas comme vous toutes les erreurs auxquelles l'esprit humain peut se livrer, mais je me persuade que je n'ignore aucune des vérités essentielles à son bonheur. —Vous me prouvez cette fois encore, lui dis-je, qu'on peut être aussi fidèle à l'erreur qu'à la vérité, lorsqu'on ne l'a pas reçue par l'impression de l'exemple et que les préjugés d'un homme d'esprit ne peuvent être déracinés que par l'expérience; voulez-vous la prendre pour juge dans la question importante que nous discutons en ce moment; je vous en offre le moyen : nous avons deux petits-fils du même âge, à quelques jours près, et nous songeons l'un et l'autre à commencer leur éducation; eh bien, placez le vôtre dans une de vos maisons de la *doctrine*, à qui nous devons tant de grands

hommes de la force de M. de P.......n ; moi, j'enverrai le mien à l'école mutuelle, et d'aujourd'hui en un an, jour pour jour, nous réunirons à déjeuner mon petit Camille et votre petit Théodore, et nous leur ferons subir un examen qui nous mettra à même de juger et de comparer leurs progrès. Non content d'accepter le défi, Vanière y mit pour condition que celui de nous qui serait vaincu abandonnerait son opinion et adopterait pour son élève le mode d'enseignement que l'expérience d'une année aurait démontré le meilleur.

Dès le lendemain les deux enfans furent mis en pension, et l'année suivante, à pareil jour, un jury composé de quelques amis communs se réunit chez Vanière pour prononcer sur le degré d'instruction de Théodore et de Camille. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon ami, que la supériorité la plus incontestable fut acquise à l'élève de l'école mutuelle ; celui-ci lisait couramment toutes les espèces de caractères imprimés ou manuscrits, écrivait correctement tout ce qu'il pouvait lire, savait d'une manière imperturbable les deux premières règles de l'arithmétique, tandis que l'élève des *frères* épelait encore ses mots et traçait à peine sur le papier quelques jambages informes. Vanière, obligé d'avouer la défaite de Théodore, croyait du moins réclamer pour lui l'avantage de l'instruction chrétienne, mais à sa grande confusion l'élève des écolâtres resta sur

ce point même beaucoup au-dessous de son petit concurrent. Vanière s'est rendu de très-bonne grâce à l'évidence : nos deux enfans sont aujourd'hui dans la même école mutuelle d'où ils sortiront à dix ans presque aussi savans que le prototype des frères ignorantins l'est à soixante.

La France aujourd'hui ne ressemble pas mal à ces *Silènes* (espèce de statues risibles au dehors, et qui renfermaient au dedans des images divines) auxquels Alcibiade comparait Socrate.

Ce jeune homme a vingt ans, et se rappelle qu'au sortir de l'enfance on ne lui parlait que de victoire, de patrie, de grandeur nationale, de lumières acquises, de vertus philosophiques; mais il regarde autour de lui, et les objets qui l'entourent ne lui offrent que des images de défaite, de corruption, de fanatisme, d'avarice et d'ignorance : il ouvre le Silène : quel contraste du dedans avec le dehors! Voltaire et l'abbé de La Mennais, des vaisseaux à trois ponts et le coche d'Auxerre, les jésuites et les jolies femmes, la lumière et les ténèbres, la philosophie et la superstition, la liberté et les gendarmes.

E. J.

N°. IV. — 20 *janvier* 1824.

QUATRIÈME LETTRE.

NOUVELLES DES CHAMPS ÉLYSÉES. — COLONIE DES ROIS.

Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.
VIRGILE.

(Un air pur, une douce lumière, rendent ces campagnes riantes : ceux qui les habitent ont leur soleil et leurs astres.)

JE viens de recevoir, par voie extraordinaire, mon cher hermite, quelques nouvelles intéressantes des Champs Élysées. Il ne s'agit de rien moins que d'une grande révolution dans le quartier des rois. Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je vous conte de quelle manière ces nouvelles me sont parvenues. Si je gardais le silence à cet égard vous m'accuseriez de vous débiter des fables. Quand vous aurez lu les détails suivans, vous ne douterez plus de ma véracité.

Je vous ai déjà raconté comment je fus saisi, il y a quelque temps, du vif désir de mériter

une place parmi les illustres écrivains de la littérature romantique. Son triomphe n'était plus douteux. Des succès récens annonçaient la chute de la vieille école; on trouvait Racine faible, Voltaire timide et Crébillon doucereux; d'un autre côté, Shakspeare, Caldéron, Lope de Véga, Goëthe, Schiller, conduits par M. W. Schlegel, envahissaient nos librairies, et s'avançaient en colonne serrée à la conquête de notre théâtre; Lesage était oublié pour Walter-Scott, et la *Revue d'Édimbourg* nous accusait de manquer de génie; c'était un *houra* général sur notre littérature.

« Allons, me dis-je à moi-même, il est inutile de lutter contre le torrent. J'ai trop long-temps admiré Horace, Quintilien et Boileau; je me livre en aveugle aux conseils de M. W. Schlegel; j'embrasserai la religion littéraire réformée. Ses principes me paraissent assez commodes. Mon génie, et je dois en avoir tout comme un autre, prendra l'essor, s'affranchira des règles que j'avais considérées jusqu'ici comme la législation du goût dictée par la raison et confirmée par l'expérience. Je me ferai un monde idéal que j'arrangerai à ma fantaisie sans que personne y trouve à redire; je lâcherai les rênes à mon imagination, qui ne demande pas mieux que d'errer à l'aventure dans la région des chimères. Il faudra qu'elle soit bien malheureuse, si elle ne rencontre pas sur sa route quelques lutins rem-

plis de malice, quelques spectres propres à effrayer les esprits crédules, ou bien quelques-uns de ces brigands héroïques qui rendent le crime si intéressant. Avec de pareils personnages, accompagnés d'une vierge timide, d'un démon ou d'un bourreau, je produirai des effets extraordinaires, et l'on ne pourra me refuser le glorieux titre d'écrivain romantique. »

Enflammé d'une si noble espérance, je me décidai à faire une ample provision de rêveries sentimentales et de pensées mélancoliques. Je commençai des promenades solitaires au clair de la lune, choisissant, autant qu'il m'était possible, des lieux élevés ou de vieilles ruines. Je notais avec soin le chant des hiboux, et le bruit du vent à travers le feuillage des arbres et les grandes herbes de la prairie; j'y reconnaissais les harmonies de la nature. il me vint même à l'idée d'aller faire un tour, pendant la nuit, au cimetière du P. Lachaise. C'est là que je me proposais d'amasser des trésors de mélancolie, de me monter l'imagination au milieu des tombeaux, et de me précipiter dans l'inconnu.

Moyennant un léger salaire, le gardien de cet enclos funèbre me permit d'obéir à cette heureuse inspiration. J'errais donc silencieusement au milieu des marbres et des épitaphes, lorsqu'un léger bruit se fit entendre auprès de moi; je ne pus me défendre d'un certain frémissement; je restais immobile et plein d'anxié-

té : bientôt une tombe s'entr'ouvre, comme par enchantement, et j'en vois sortir une figure qui m'aurait singulièrement effrayé si je ne l'avais reconnue. C'était M. Suard *, qui ne me parut pas très-changé. « Soyez le bienvenu, me dit-il, je m'attendais à votre visite ; elle était marquée dans le livre du destin, dont, comme Virgile vous l'a appris, toutes les pages nous sont ouvertes. Je vous attendais au passage, par ordre supérieur. Prenez ces manuscrits, c'est un dépôt précieux dont vous rendrez compte un jour. » Pendant ce discours, je m'étais remis de mon premier mouvement de frayeur. « Je suis charmé de vous revoir, répondis-je à M. Suard ; comment vous trouvez-vous là-bas? comment se portent M. l'abbé Morellet et M. le cardinal Maury? Avez-vous quelque commission à me donner sur la terre? votre ame aurait-elle besoin de quelques pieux secours? » — « Vos questions sont indiscrètes, répliqua M. Suard avec solennité. Nous sommes avares de paroles : ne cherchez pas à pénétrer des mystères impénétrables, contentez-vous de ce qu'on veut bien vous révéler. Adieu. » A ces mots M. Suard rentra dans son monument, dont le marbre, en retombant, me fit tressaillir. Je me hâtai de quitter ces lieux,

* Académicien, homme de goût, d'esprit et de paresse. Ses notices et ses rapports formeraient un recueil intéressant.

de peur de quelque nouvelle apparition ; il me semblait que j'avais à ma suite tous les habitans de l'autre monde.

Lorsque je me retrouvai dans la solitude de mon cabinet, je déroulai les papiers dont j'étais involontairement devenu dépositaire : c'était une suite de journaux des Champs Élysées. Ils rendaient compte des grands événemens qui venaient de se passer dans ce monde ordinairement si pacifique. Une révolution avait éclaté dans l'enceinte dite *des Rois*. Aucun de ces augustes personnages ne voulait obéir ; les héros surtout et les conquérans se croyaient au-dessus des lois communes : leurs prétentions avaient troublé la paix publique du royaume de Pluton. C'est en vain que Mercure avait déployé toutes les ressources de son éloquence pour leur faire entendre raison ; l'agitation marchait rapidement, et le monarque des sombres bords avait été forcé de convoquer son conseil privé pour prendre en considération cette importante affaire. Rhadamante était chargé du rapport.

Ce digne magistrat exposa avec une rare impartialité l'origine et les progrès de l'insurrection. « Dans tous les temps, dit-il, le quartier des empereurs, des rois et des héros a été sujet à l'anarchie. Il était naturel de penser que le gouvernement monarchique conviendrait à ces ombres royales ; mais l'expérience nous a détrompés ; le moindre roitelet a l'ambition de

porter le sceptre; et, hors quelques philosophes, en très-petit nombre, il n'est aucun d'eux qui veuille se contenter des douceurs de la vie privée : il leur faudrait à tous un monde à gouverner. On s'était flatté de prévenir tous les débats en les faisant régner à tour de rôle; mais le moment de l'abdication est toujours critique : vous savez toutes les peines que nous avons eues pour décider Alexandre, Constantin, Charlemagne, Louis XIV, Pierre l'Hyperboréen, Frédéric le Borusse, à céder le trône; et pour empêcher Jules César d'usurper une seconde fois l'autorité suprême. Voilà qu'il nous arrive aujourd'hui, d'un rocher de la mer d'Afrique, un nouveau conquérant d'une humeur plus difficile encore, et qui affecte la suprématie sur toutes les ombres couronnées. Il leur intime ses ordres comme s'il était encore sur la terre dans toute la splendeur de ses triomphes; il a la parole haute et brève; son regard d'aigle et son geste impérieux annoncent l'habitude de la domination. Il n'aspire à rien moins qu'à devenir le chef de l'empire : son nom de guerre est Bonaparte, et il se fait appeler l'empereur Napoléon.

» Depuis son arrivée, l'enceinte royale des Champs Élysées est en proie à une plus violente agitation. Vous savez que le calme le plus profond règne dans les autres parties de cette heureuse vallée. Nous n'avons aucune plainte à

former contre les philosophes, qui se nourrissent tranquillement de métaphysique ; les savans se reposent avec délices de leurs travaux intellectuels; les orateurs et les poètes eux-mêmes vivent en paix. J'ai vu avec plaisir, dans ma dernière tournée, Platon et Aristote, Homère et Virgile, Euripide et Aristophane, Démosthène et Cicéron, Descartes et Newton, discourir ensemble avec amitié. Mirabeau et l'abbé Maury ne se quittent pas; et ce qui m'a paru plus édifiant encore c'est l'union intime qui règne entre Bossuet et Fénélon, Pascal et Bourdaloue.

» Mais nous devons craindre la contagion de l'exemple. Si les troubles civils dont je viens de parler s'étendaient dans les autres parties de l'Élysée, l'empire des morts serait en combustion ; il faudrait, pour rétablir l'ordre, recourir à des coups d'état qui sont rarement d'accord avec la justice, et dont le destin nous interdit l'usage. Voilà l'état réel des choses ; il ne s'agit plus que de trouver les moyens de faire cesser cette anarchie royale. »

Rhadamante déposa son rapport sur le bureau, et Minos demanda la parole. « Chacun doit sentir, dit-il, la nécessité d'étouffer sans retard l'esprit révolutionnaire qui fermente dans l'enceinte des Rois. Cet esprit est essentiellement communicatif; il met en jeu toutes les passions ; il flatte les intérêts du plus grand

nombre ; et si nous restions inactifs dans une occurrence si périlleuse, la révolution, il n'en faut point douter, ferait le tour des enfers. Il est fâcheux que l'ordre du Destin nous empêche de déployer nos forces, et que la porte des Champs Élysées soit à jamais fermée à notre Cerbère et à nos furies. Mais, puisqu'il en est ainsi, cherchons quelque autre moyen d'apaiser une insurrection qui menace notre repos. Avant de nous arrêter à aucune mesure, je serais d'avis d'appeler auprès de nous quelques-uns de ces rois dont l'histoire vante les lumières et la sagesse tels que Marc Aurèle, Antonin le Pieux, Alfred d'Angleterre et Henri IV de France ; ils pourraient nous donner de bons conseils. »

L'opinion de Minos ayant été adoptée à l'unanimité, Pluton chargea Mercure, premier messager d'état, d'aller chercher les personnages désignés, et la séance fut un moment suspendue.

Bientôt arrivèrent les grands rois qui devaient éclairer de leurs lumières le conseil de Pluton. L'affaire fut de nouveau exposée devant eux, et on leur demanda ce qu'ils en pensaient. Ils étaient tous d'une même opinion, et prièrent Marc Aurèle, de prendre la parole, comme celui d'entre eux qui avait cultivé avec le plus de succès l'éloquence et la philosophie.

« Le mal dont vous vous plaignez, dit Marc

Aurèle, ne s'apaisera que par une réforme complète de notre organisation sociale. Vous avez jugé qu'ayant été souverains sur la terre nous devions être attachés aux formes du gouvernement monarchique, et c'est en cela que consiste votre erreur. Sans doute nous aimons la monarchie, mais c'est à condition que nous serons monarques : demandez-le à Jules César, qui aurait mieux aimé être le premier dans son village que le second dans Rome. Nos reines elles-mêmes sont très-peu portées à la subordination. Sémiramis, Zénobie, Élisabeth, Catherine m'ont donné plus de peine, lorsque mon tour de régner est venu, que les héros les plus turbulens. Elles étaient toujours prêtes à se mettre en révolte. Il n'y a jamais eu de sédition dans laquelle elles ne soient entrées avec ardeur. Les moyens les plus extrêmes ne répugnent pas à ces dames lorsqu'il s'agit d'obtenir ou de conserver le pouvoir. Ce qui les irrite le plus, c'est de ne jamais régner; car il n'y aurait plus moyen de contenir nos confrères les conquérans, si le gouvernement tombait en quenouille, et qu'ils fussent forcés de se soumettre aux lois d'une femme. Ces reines, dévorées d'ambition, seront donc toujours mécontentes et troubleront sans cesse notre repos.

» Avec tout le respect que je dois au puissant monarque des enfers, je me permettrai de reprocher à ses ministres un acte singulier d'im-

prévoyance. (*Murmures au centre de l'assemblée.*) Il me semble que j'entends quelques murmures. Je n'ignore pas que la vérité offense les dépositaires du pouvoir, qu'ils préfèrent des paroles flatteuses au langage de la franchise; mais, en ma qualité d'empereur philosophe, je ne mets jamais de voile sur ma pensée, et je vais l'exprimer sans détour.

» Lorsque les ombres des fragiles humains arrivent dans ces contrées souterraines, on leur fait boire une coupe d'eau du Léthé. Cette mesure suffit pour le vulgaire des mortels; mais non pas pour nous qui avons ceint le diadème. Les habitudes du commandement, les souvenirs de l'empire, sont mille fois plus profonds, plus invétérés que toutes les autres affections de l'ame. Ils ne nous quittent jamais pendant la vie, et nous suivent même après notre mort, dans nos grands tombeaux couverts de trophées d'armes et de couronnes. Une seule coupe d'eau puisée dans le Léthé ne peut en affaiblir les traces. C'est là ce qu'aurait dû prévoir le ministère de sa majesté; il ne se plaindrait pas de notre enceinte s'il avait eu la précaution de doubler, de tripler la dose, et de nous faire avaler à longs traits cette onde salutaire. (*Mouvement d'adhésion.*)

» Cette faute n'est pas irréparable; mais je reviens au fond de la question. En admettant comme principe l'aversion des rois pour le sys-

tème monarchique, il sera facile de conclure que lorsqu'ils sont réunis ils ne sauraient supporter d'autre gouvernement que le républicain. J'ai souvent entendu les monarques qui ont exercé le pouvoir le plus absolu s'exprimer comme de fougueux démocrates, et, ne pouvant dominer, réclamer avec énergie les bienfaits de la liberté et l'égalité des droits. Je pense donc que l'unique moyen de nous maintenir en paix est d'organiser notre société en république.

» J'indiquerai une autre mesure accessoire qui me paraît utile, ce serait d'éloigner l'enceinte royale de celle des poètes et des ministres d'état. Ces deux espèces d'esclaves, fidèles à d'anciennes habitudes, flattent encore en vers et en prose les ombres de leurs maîtres, et nourrissent ainsi leur orgueil. Il n'y a si petit roi fainéant qui n'ait eu quelques rimeurs à sa solde, et qui, sur la foi de leurs poésies, ne se regarde comme un héros magnanime ou un demi-dieu. De tels sentimens ne peuvent s'accorder avec la soumission à l'autorité légitime et le respect des lois.

» Enfin, pour éviter à l'avenir les désordres qui s'élèvent toujours parmi nous à l'arrivée des nouveaux venus, je serais d'avis, si toutefois cela ne contrarie pas la volonté suprême du Destin, qu'on rédigeât un journal officiel de la révolution républicaine qui va s'opérer, et qu'on le transmît aux habitans de la terre; alors tout

le monde serait averti, nous n'aurions plus rien à craindre des conquérans futurs. »

Ainsi s'exprima Marc Aurèle avec l'approbation d'Antonin, d'Alfred et de Henri. Minos le remercia, au nom de Pluton, des renseignemens précieux qu'il venait de donner, et les princes furent admis sans difficulté aux honneurs de la séance.

Aucune objection ne s'étant élevée contre les propositions de Marc Aurèle, il fut arrêté en principe, 1°. que le quartier des rois serait régi par une constitution républicaine; 2°. qu'on transporterait cette colonie dans l'île des Asphodèles, située à l'extrémité occidentale du Léthé, et où il ne serait permis à aucun poète de pénétrer; 3°. que chaque ombre royale, en passant dans l'île, boirait une coupe additionnelle de l'eau du fleuve; 4°. qu'un journaliste expérimenté tiendrait compte des faits, et qu'on aviserait aux moyens de leur donner la plus grande publicité dans le monde des vivans.

Mercure, Minos, Éaque et Rhadamante ayant été chargés du mode d'exécution, la séance fut levée. On procéda sans retard à l'élection du secrétaire-rédacteur. Éaque se transporta au quartier des écrivains périodiques, et, après des informations précises, son choix tomba sur M. Suard, qui depuis long-temps était rompu aux labeurs du secrétariat et à l'éloquence du rapport. Marmontel s'était mis sur les rangs;

mais on craignit que l'habitude de faire des contes n'influât sur la véracité de l'historien.

Dès le même jour, car tout se passe très-vite dans l'autre monde, Mercure faisant l'office de héraut, convoqua les empereurs, les rois et les autres princes souverains dans une vaste prairie, et leur fit connaître l'ordonnance de réformation, ainsi conçue :

« Pluton, par la grâce du Destin, autocrate de l'empire des morts, ouï le rapport de notre ministre secrétaire d'état au département de la justice, et de l'avis de notre conseil privé, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Art. Ier. Les citoyens de notre province, dite l'*Enceinte royale*, sont égaux en droits. Les titres honorifiques, tels que ceux de majesté, de sainteté, de fils du soleil, de cousin de la lune, de roi des rois, sont abolis à perpétuité.

» Art. II. Toutes les ombres couronnées passeront dans l'île des Asphodèles, où leur résidence future est fixée par le Destin; et, suivant le vœu de ce peuple, une charte républicaine lui sera octroyée.

» Art. III. Aussitôt après l'arrivée des nouveaux colons, ils se réuniront au *Forum* pour procéder à l'élection du président de la république; ce magistrat ne pourra être nommé que pour cinq mille ans.

» Art. IV. Le président, une fois élu, recevra en dépôt le code de la république, et procédera sans délai à l'organisation des différens pouvoirs. Toutes les résolutions se prendront à la majorité absolue des voix.

» Art. V. Les dispositions de notre charte, loyalement octroyée, seront aussi obligatoires les unes que les autres. Si quelque ombre, pleine de témérité, s'avisait de faire des distinctions entre les divers articles, et portait ainsi atteinte à la sécurité publique, elle sera immédiatement chassée de l'île et condamnée à errer sur les bords du Styx pendant l'espace de temps qui sera déterminé par la loi.

» Art. VI. Notre ministre de la marine, Caron, est chargé de pourvoir au transport des ombres royales à l'île susdite, et de faire avaler à chacune d'elles une coupe d'eau du Léthé. Les rois qui ont aimé leurs peuples sont seuls exceptés de cette mesure; il serait injuste d'affaiblir un souvenir si doux, et qui est une partie de leur félicité. La liste peu nombreuse en sera dressée par Ascalaphe, notre grand archiviste de l'empire.

» *Signé*, Pluton.

» *Contresigné*, Minos. »

Cette proclamation terminée, il se fit un murmure général d'approbation dans l'assemblée : le vulgaire des rois n'aspirait qu'à la tranquillité; les reines remarquaient avec plaisir qu'elles n'étaient point exclues de la présidence, et se flattaient d'enlever par la séduction un grand nombre de suffrages. Les conquérans seuls avaient un peu d'humeur; mais ils se consolaient en réfléchissant que les gouvernemens populaires sont peu stables de leur nature, et qu'en flattant les passions de la multitude on la réduit à l'obéissance avec autant de facilité qu'un habile écuyer discipline et monte un cheval fougueux; ils comptaient sur leur expérience à cet égard, et se rappelaient parfaitement les moyens qu'ils avaient mis en usage pour opprimer la liberté des peuples.

Les préparatifs de l'émigration achevés, Mercure, son caducée à la main, fit ranger les ombres en trois divisions. La droite, composée des héros et des conquérans, ne formait qu'une seule ligne, nul d'entre eux ne voulant céder le pas à un autre. A gauche, marchaient les bons rois, parmi lesquels on remarquait Louis VI, Louis IX, Charles V, Louis XII, Henri IV et Louis XVI, ils paraissaient heureux d'être réunis; une auréole lumineuse brillait sur leurs fronts radieux.

Au centre, se trouvaient réunies toutes les grandeurs oubliées, toutes les majestés inconnues,

tous les princes qui, pendant leur vie, avaient servi d'instrument à une faction, obéi en esclaves à d'insolens courtisans ou à d'avides courtisanes. Là se trouvaient les rois dont l'existence n'est pas historiquement prouvée. La direction de cette bande était confiée au bon petit roi d'Ivetot, dont l'ombre peu majestueuse ressemblait un peu à celle de Sancho Pança.

Un concours immense d'habitans de l'Élysée s'était réuni pour voir défiler ce magnifique cortége. Jamais spectacle aussi imposant ne fut offert à la curiosité publique. Toutes les fois que l'ombre d'un monarque, renommé pour sa justice, sa clémence, son amour de la paix, son horreur pour la tyrannie, venait à passer, la harpe des bardes, la lyre des poètes, faisaient entendre des sons divins; on jetait des fleurs sur son passage, et un doux concert de bénédictions s'élevait de toutes parts. Mais un morne silence régnait à l'aspect des rois qui firent répandre des flots de sang, et dont l'ambition ravagea la terre; il n'était pas même permis à leurs poètes lauréats d'élever la voix; ainsi l'avait ordonné Minos, le redoutable juge des morts.

Les reines, au front soucieux, à la démarche altière, jetaient sur la foule un regard de dédain. Tout à coup Élisabeth baissa les yeux et tressaillit à la vue de l'ombre d'Essex, qui se trouvait parmi les spectateurs; Jeanne de Na-

ples et Marie Stuart marchaient seules, plongées dans une profonde mélancolie. Sémiramis et Catherine se tenaient par la main, comme si une parfaite conformité d'humeur avait resserré entre elles les liens de l'amitié.

Les barques étaient préparées pour le transport de la royale colonie. Caron servait de pilote et d'échanson ; il présentait la coupe aux ombres qui devaient boire de l'eau du fleuve. Comme l'ordre du Destin était formel, personne ne fit de résistance ; tous ces rois passèrent sans accident dans l'île des Asphodèles. On remarquait parmi eux un prodigieux changement ; il ne restait plus dans leur mémoire que de faibles traces de leurs passions terrestres; des communications amicales s'établissaient entre eux ; leurs souvenirs n'étaient plus mêlés d'orgueil et de jalousie. Telle était la disposition des esprits lorsque Mercure appela au Forum les citoyens de la nouvelle république, et leur enjoignit de procéder à l'élection d'un président.

Il y eut d'abord un peu de tumulte ; chaque pays voulait avoir l'honneur de la présidence. Les rois de l'Asie proposaient Cyrus ; les Grecs, Alexandre ; les Romains balançaient entre Numa, Marc Aurèle et Julien le Philosophe ; la Germanie présentait Frédéric II et Joseph d'Autriche ; la Suède, Gustave Adolphe ; la Pologne, Sobieski ; la Russie, Pierre Ier. ; la

Turquie, Soliman le Magnifique; l'Italie, Théodoric; l'Espagne, Charles-Quint; et la France, Henri IV. Plusieurs orateurs avaient occupé la tribune avec distinction, lorsque Napoléon Bonaparte demanda la parole. (*Mouvement de curiosité et profond silence.*)

» Citoyens, dit Napoléon, ne soyez pas surpris si malgré mon arrivée récente au milieu de vous, je monte à cette tribune; j'ai l'habitude de parler à des rois; je connais mieux que personne les moyens de persuasion qu'il faut employer auprès d'eux, et je puis dire sans orgueil que pendant mon séjour sur la terre je m'en suis servi plus d'une fois avec succès. (*Murmures au côté droit.*) Je sais aussi comment on apaise les révolutions, et de quelle manière on guérit les peuples de l'anarchie; ainsi, les conseils de mon expérience ne sont pas à dédaigner. Vous avez résolu de former votre société en république, et vous êtes divisés sur le choix d'un président. Cette division peut avoir des suites fâcheuses, et il est difficile d'en assigner le terme. Permettez-moi de vous faire observer que tous tant que nous sommes, nous avons exercé le pouvoir absolu, dont l'habitude et les traditions s'accordent mal avec la soumission aux lois que le chef d'une république doit regarder comme son premier devoir.

» Vous avouerez avec moi que pour diriger les affaires d'une naissante république, il faut

un magistrat ami de l'égalité, de la liberté, sans ambition personnelle, et qui ne considère son avénement au pouvoir que comme un fardeau, comme un sacrifice de son indépendance à l'intérêt de la société. J'ai connu trop tard ces vérités; si j'avais eu, à une certaine époque, les lumières que j'ai acquises par mes revers, et le calme des passions que j'éprouve depuis que j'ai bu une seconde fois de l'eau du fleuve d'oubli, je serais aujourd'hui plus qu'un conquérant; le saule de Sainte-Hélène ne courberait pas son feuillage hospitalier sur la pierre agreste qui protége mes cendres exilées; elles reposeraient au sein de la patrie. (*Applaudissemens à gauche.*)

» J'avais cependant un modèle devant les yeux. (*L'attention redouble.*) Ce modèle, vous le connaissez tous; sa gloire, aussi pure que la lumière du jour, brillera dans tous les siècles d'un vif éclat; cet homme, c'est le grand Washington, fondateur de la liberté américaine. Un moment je fus tenté de suivre ses traces: je fis prononcer son éloge par un de mes orateurs les plus éloquens. Mais de fausses idées politiques, l'amour immodéré des conquêtes, les puissantes émotions du champ de bataille, égarèrent mon jugement: je prêtai l'oreille aux discours de la flatterie, aux perfides insinuations d'hommes qui devaient me trahir un jour. Au lieu d'être le premier citoyen d'une nation libre, je voulus fonder une dynastie impériale et dominer les rois;

la punition a été sévère. (*Murmure général d'approbation.*)

« Écoutez la proposition que j'ai à vous faire, elle est dictée par l'intérêt général ; elle préviendra, si vous l'adoptez, les divisions qui existent parmi vous. Que chacun oublie entièrement ses prétentions personnelles ; que tous se réunissent pour offrir à Washington la présidence de notre république. Nous profiterons de son expérience ; nous suivrons ses conseils, nous tâcherons d'imiter ses vertus, et peut-être serons-nous un jour dignes de lui succéder. » (*Applaudissement général.*)

Cette proposition inattendue, qui imposait silence à toutes les rivalités, excita un enthousiasme général. L'orateur, en descendant de la tribune, reçut les félicitations de ses collègues. Personne ne demandant la parole pour combattre son opinion, Mercure, en vertu de ses pleins-pouvoirs, annonça qu'il allait se rendre lui-même au quartier des grands citoyens, pour annoncer le résultat de la délibération. Il reparut bientôt suivi de Washington, dont la modestie s'était d'abord révoltée contre la proposition, mais qui n'avait pu résister à la volonté immuable de la destinée.

Des acclamations unanimes s'élevèrent à l'aspect du vénérable patriote américain ; les ombres royales s'inclinèrent devant lui, et l'on procéda immédiatement à son installation. »

Tels sont les détails renfermés dans les papiers dont le dépôt a été remis à ma bonne foi. Je les publie sans y ajouter aucune réflexion. On lit ces mots à la fin du journal : *La suite au prochain numéro*. J'ai cependant hésité quelque temps avant de livrer ces papiers à l'impression; mais après avoir examiné chaque pensée, médité sur chaque expression, et pesé mûrement chaque syllabe, je me suis convaincu qu'ils ne renfermaient aucune atteinte à la morale publique, et j'en ai risqué la publication; je me propose même de faire quelques nouvelles visites au cimetière du Père Lachaise; je ne serais pas fâché d'entretenir une correspondance régulière avec le monde invisible. On gagne toujours quelque chose à détourner son ame et sa pensée du monde réel. A. J.

N°. V. — 27 *janvier* 1824.

CINQUIÈME LETTRE.

LES POURQUOI.

Que sais-je ?
MONTAIGNE.

Un de mes plus vieux amis est tombé dans une singulière espèce de folie : à toutes les demandes qu'on lui adresse, à toutes les observations qu'on lui fait, il ne répond guère que par un mot : *pourquoi?* ces deux syllabes sont devenues les ritournelles obligées de tous ses discours. Soit qu'il parle de religion, de morale, de politique, de science ou de littérature, sa phrase la plus raisonnable, sa pensée la plus juste, la plus claire, est tout à coup brisée par cette interrogation fatale. Je passe rarement une semaine sans lui rendre visite ; à l'intérêt que je lui porte, se joint, il faut bien que j'en convienne avec vous, le désir d'observer et de suivre les progrès de cette maladie de son intelligence.

Je trouvai dernièrement mon pauvre ami Gérard de B.... dans sa petite maison de Passy, la

demeure du nécromancien qui a fourni à Rembrandt le sujet de son joli tableau, n'est pas plus bizarrement pittoresque. Au fond d'un belvéder, dont les draperies d'un violet sombre éteignaient le jour et faisaient une véritable chambre obscure, l'ami Gérard était assis dans un fauteuil gothique ; près de lui, sur un guéridon en forme de trépied, brûlait une lampe dont la clarté douteuse se mêlait à la lueur non moins équivoque qui pénétrait dans ce réduit. Sur une grande table dont une partie se rabattait sur les longs bras d'un fauteuil qui lui servaient de supports étaient placés un astrolabe, des récipiens, des cornues, plusieurs instrumens de physique, des débris d'histoire naturelle et quelques livres épars. La fourrure dont il était enveloppé, sa barbe qu'il avait laissée croître, son attitude méditative, et l'étrangeté de tant d'objets, contribuaient à lui donner l'air d'un vieux sorcier en retraite qui préparait une évocation.

« C'est vous, me dit-il, en se soulevant à demi... Pourquoi ?...—Parce je vous ai toujours aimé, et que je m'intéresse à vous — Pourquoi vous intéresser à moi ? je ne m'intéresse à rien, à personne. — Eh pourquoi cela, mon ami ?—Ah ! pourquoi !....Voilà le mot.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Asseyez-vous, et causons. »

Son mot favori, qui m'était échappé, flattait

sa manie, et me donna l'occasion de reconnaître, en l'écoutant, la vérité de cette réflexion de Montaigne :

« Rien ne touche à la plus haute folie comme la plus haute sagesse ; il n'y a de l'une à l'autre qu'un tour de cheville. »

« Oui, sans doute, continua Gérard, heureux, mille fois heureux, celui qui peut connaître le pourquoi des choses ! Mais, *quis potest?* tout n'est-il pas incertitude, et mystère? Qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que la mort ? pourquoi naître ? pourquoi souffrir ? le passé, le présent, l'avenir, qu'est-ce que ces mots signifient ? je veux le savoir ; et si je dois ignorer toutes ces choses, pourquoi m'avoir donné le désir de les connaître ?

» J'ai passé ma vie à demander compte à la nature de l'ignorance où elle me laisse ; j'ai interrogé toutes les sciences, et toutes m'ont répondu que les causes finales leur étaient cachées : si le monde physique est inexplicable à mes sens imparfaits, du moins, m'étais-je dit, l'être moral ne se dérobera pas à cette conscience éternelle dont je sens en moi la divine émanation. Qu'est-ce donc que le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vice et la vertu ? Autre mystère du cœur où la raison, effrayée de ses propres découvertes, s'arrête encore dans un doute insupportable.

» Fatigué de ce vol hardi dans un espace sans mesure et sans limite, je suis redescendu sur la terre que j'ai parcourue en tous sens pour chercher le pourquoi des coutumes, des mœurs, des institutions, des gouvernemens, chez les différens peuples; partout absurdités, folies et contradictions! les Chinois adorent ce que les chrétiens méprisent, les lois commandent à Benarès ce qu'elles punissent à Lisbonne; là vous pouvez épouser autant de femmes que vous pouvez en nourrir; ici vous ne pouvez en avoir qu'une, et vous êtes condamné à mourir sans enfant si par hasard elle est stérile; j'ai dépensé la plus grande partie de ma vie et de ma fortune dans des courses lointaines, où je n'ai rien appris, sinon qu'on peut devenir crédule par bêtise, après avoir été incrédule par présomption.

» A soixante ans, j'ai tout vu, tout senti, tout essayé, et j'ai trouvé avec désespoir que tout était vide, que rien n'était vrai sur rien, et que l'homme le plus savant est celui qui s'aperçoit le plus tôt que la vie n'est qu'une longue mystification dont la mort, à tout prendre, est encore le trait le moins absurde.

» La curiosité fit le tourment de mon enfance; j'interrogeais avec franchise, on me répondait sans bonne foi, et je faussais ma débile intelligence en cherchant la vérité sur la route de l'erreur où l'on égarait mes premiers pas: l'amour, qui dévora ma jeunesse, me laissa

convaincu qu'il ne nous concentre en nous-mêmes que pour nous rendre plus complétement malheureux, et qu'il n'est plus un plaisir dès qu'il cesse d'être une folie.

» Dégoûté de ce roman, j'étudiai l'histoire ; dégoûtant amas d'absurdités, de bassesses et de mensonges ! Mais pourquoi tous ces écrivains semblent-ils s'être donné le mot pour accréditer des erreurs ? Bayle me répond : « lorsqu'ils voulaient dire la vérité, ils ne le pouvaient pas ; lorsqu'ils ont pu la dire, ils ne le voulaient plus. » Eh ! misérables, que vous revient-il aujourd'hui d'avoir flatté le lâche Octave et flétri la mémoire du grand Julien ?...

» De toutes les études, celle de l'homme est la plus positive et la plus nécessaire. A l'exemple de Montaigne, je fis de moi-même l'objet de mes observations et de mes expériences : quel en fut le résultat ? Que l'homme est une énigme sans mot, un composé bizarre de mouvement sans but, de passions sans objet et de désirs sans terme. Découragé d'une existence inexplicable que rien ne motive, que rien ne console, je me suis assuré par moi-même qn'il n'y a pas d'homme à qui la vie ne pèse autant qu'à celui à qui il n'en coûterait plus rien pour la perdre. »

— « Je vous ai bien écouté, lui répondis-je avec l'expression du plus vif intérêt, et je vois, mon cher Gérard, que la pénétrante activité de votre esprit vous est devenue fatale :

né quelques siècles plus tôt vous eussiez cherché dans l'astrologie, comme cet adorable Julien dont vous me parliez tout à l'heure, les moyens de satisfaire au besoin insatiable de tout savoir, de tout comprendre, qui fait le tourment de votre vie.

» Une ambition surnaturelle vous porte à demander au passé, à l'avenir, l'explication des mystères que la raison humaine ne saurait pénétrer : vous vous révoltez contre l'imperfection de votre nature; mais pourquoi, vous demanderai-je à mon tour, ne donneriez-vous pas à votre intelligence une direction plus utile à vous-même et aux autres? Laissez là toutes vos théories spéculatives, sur le passé qui n'est plus, sur l'avenir qui peut ne pas être; occupez-vous du présent qui vous appartient. — Il me semble entendre un médecin dire au malheureux qui souffre ; enivrez-vous pour vous étourdir sur vos douleurs. Ce présent, auquel vous voulez que je m'applique, n'est-il pas aussi effrayant que le passé, aussi obscur que l'avenir? J'ai passé un moment derrière le théâtre, j'ai vu mettre en place les décorations, jouer et s'habiller les acteurs de cette farce tragi-grotesque, dont le hasard, sous le nom de politique, dispose les scènes à tiroir; je n'y ai rien compris.

» J'ai lu dans les lettres de Guy-Patin qu'un certain charlatan, nommé Pétronas, qui vivait

du temps d'Hippocrate, n'employait, pour toutes sortes de maladies, qu'une seule et même drogue, de la ciguë mitigée, et cependant ses malades guérissaient. Ce n'était pas, ajoute l'ennemi de l'antimoine, par une bonne qualité qui appartient à son remède, mais par des révolutions heureuses qui s'opéraient fortuitement sur ses malades. Il en était de cette panacée comme d'un coup d'épée qu'un homme dangereusement malade d'un abcès reçut dans son mal, et qui se trouva guéri par le fait d'une blessure presque toujours mortelle. Nos Pétronas politiques ne sont ni plus prudens, ni plus habiles ; ils tirent le plus souvent au hasard, mais par hasard ils peuvent percer l'abcès.

« Qui sait, qui peut savoir pourquoi cet empire croule? pourquoi cet autre se relève? Est-ce parce que César a craché à droite ou à gauche en allant au Capitole? est-ce parce que le caprice d'une reine a fait choix d'un amant cardinal? Pourquoi telle ou telle grande bataille, d'où dépendait l'existence d'un royaume, a-t-elle été gagnée ou perdue? Est-ce parce que d'un côté les soldats étaient à jeun, et de l'autre qu'ils avaient eu double ration d'eau-de-vie? est-ce parce que la fortune a trahi les plus braves? Eh! mon ami, connaître ce qui va se passer dans une heure, pénétrer dans les intrigues où vous jouez un rôle à votre insu, démêler au milieu de ce tourbillon d'atomes politiques le

faible germe de la grande catastrophe qui va peut-être ébranler le monde, faire entrer dans les calculs de la raison la leçon de l'expérience, la sainteté des promesses, l'évidence du bon droit, la puissance de la volonté, la force des caractères, l'ascendant de la vertu, en un mot, prophétiser le présent en lui accordant la durée d'un jour, n'est ni plus facile, ni moins fou que d'annoncer ou d'expliquer l'avenir. »

La contradiction ne fait qu'aigrir les esprits de cette trempe; aussi, dans la suite de cet entretien, me suis-je borné à faire observer au philosophe Gérard qu'il voyait juste, mais qu'il avait tort de ne regarder qu'un côté de la médaille, et de perdre, à rechercher inutilement les causes, le temps et le talent qu'il pouvait mettre à juger les faits.

En rentrant à Paris par les Champs Élysées, je méditais sur ce que je venais de voir et d'entendre, et, sans m'en apercevoir, je me laissai entraîner au charme, ou, si l'on veut, à la folie des mêmes spéculations auxquelles, un moment auparavant, je blâmais le vieux Gérard de s'être livré. Je me mis à interroger à mon tour mes souvenirs, mes impressions, mes lectures, les usages anciens et les mœurs contemporaines.

Je m'adressai d'abord à l'histoire : Fille du temps, mère de l'expérience et conseillère des hommes, ne pourrais-tu m'apprendre pourquoi

tes documens les plus certains offrent tant d'incertitude ?

Pourquoi tu as conservé tant de fausses vertus, et laissé dans l'oubli tant d'actions généreuses ?

Pourquoi Salomon, qui possédait cent femmes et trois cents concubines, qui bâtit des temples à la Vénus impudique des Sidoniens, qui se distingua entre tous les rois par le luxe de sa cour, par la magnificence de son palais et la somptuosité de sa table, est appelé par toi le modeste, le tempérant, le sage ?

Pourquoi David, le plus cruel, le plus débauché des tyrans, est honoré dans tes annales du nom d'*homme selon le cœur de Dieu?*

Pourquoi *admires-tu dans Alexandre ce que tu hais dans Attila ?*

Pourquoi le christianisme, qui recommande si impérieusement la pureté des mœurs, a-t-il vu naître et s'étendre des vices plus odieux, des débauches plus effrénées que celles dont Tibère avait offert au monde le plus hideux spectacle ?

Pourquoi Gracchus est-il l'objet d'un culte historique, tandis que la mémoire de Rienzi est si ridiculement travestie par le père Du Cerceau ?

Je me suis mis ensuite à réfléchir sur les us et coutumes des nations, et je n'y trouvai ni plus de justice ni plus de bon sens.

Pourquoi les langues et les villes, formées

les unes et les autres de pièces de rapports, de cabanes et de palais réunis, de mots barbares et de termes sonores, offrent-elles tant d'incommodités et de vices de construction ?

Pourquoi les pays les plus chauds sont-ils précisément ceux où les hommes ont grand soin de charger leur tête d'une espèce de pyramide d'un poids énorme, de couvrir et de ceindre leur corps de l'étoffe la plus chaude qu'ils puissent trouver, tandis que les peuples de l'occident et du nord, emprisonnés dans des vêtemens étroits et légers, ne songent pas à se mettre à l'abri de la rigueur de leur climat en se couvrant de draperies larges et chaudes ?

Pourquoi, chez le peuple qui a le plus de prétention à la grâce et à l'élégance, les hommes entourent-ils leur cou d'un carcan incommode qu'ils appellent cravate, et les femmes étreignent-elles leur poitrine et leur taille dans un étau de baleine ?

Pourquoi chez la même nation l'amour d'une jeune fille est-il regardé comme un crime, et celui d'une femme mariée comme une faiblesse ?

Pourquoi en France, où l'égalité est regardée comme le premier des biens, la servitude n'est-elle pas le plus grand des maux ?

Pourquoi les Anglais, si fiers d'une liberté nominale, sont-ils, de toutes les nations de l'Europe civilisée, celle où le régime féodal a laissé les traces les plus profondes ?

Pourquoi les annales de ce même peuple anglais, où brillent tant d'actions glorieuses, offrent-elles tant d'exemples d'inhumanité, d'avarice, d'égoïsme et de perfidie?

Pourquoi le peuple du monde qui aime le plus la gloire paraît-il être celui qui craint le moins la honte?

Pourquoi chez nous le talent qu'on idolâtre ne peut-il réussir sans intrigue, ni percer sans cabale?

Pourquoi le théâtre des mauvaises mœurs et du mauvais langage est-il devenu depuis six ans le rendez-vous de la bonne compagnie?

Pourquoi la plus aride, la plus triste des passions, l'amour du jeu, s'est-elle emparée de la jeunesse?

Pourquoi à tous les âges, dans tous les rangs, tant d'égoïsme et si peu d'esprit national?

Pourquoi cette ame de prince s'est-elle logée dans le corps d'un pauvre artisan?

Pourquoi l'ignoble instinct de l'animal le plus immonde est-il le partage de cet homme que la fortune et la société ont comblé de faveurs et de richesses?

Pourquoi cet homme qui pouvait faire de bons chapeaux fait-il de mauvais sermons?

Pourquoi tant de haines, de jalousies, de bassesses et de sottises? pourquoi tant d'efforts ridicules pour étouffer la vérité? tant d'inuti-

les mensonges, de lâchetés commises, de mépris soufferts, d'espérances honteuses, pour arriver quelques jours plus tôt ou plus tard à prendre pompeusement possession de quelques pieds de terre au milieu des malédictions qui accompagnent à son dernier gîte l'homme injuste et puissant dont la vie était un fléau pour ses semblables ?

J'allais entamer une nouvelle série de questions lorsque j'arrivai à la porte de ma cellule ; je me proposais d'y répondre à tête reposée ; mais, je dois le dire à ma honte, mon cher confrère, je n'ai trouvé à tous mes *pourquoi* que cette réponse des enfans, *parce que....* ; et, comme elle ne me paraît pas suffisante, c'est à vous que je m'adresse pour y donner quelque développement. E. J.

N°. VI. — 3 *février* 1824.

SIXIÈME LETTRE.

LE SIÈCLE DES MÉMOIRES.

> L'escrivaillerie semble estre quelque symptôme d'un siècle débordé. Quand escrivismes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble ?
>
> *Essais de Montaigne*, liv. III, chap. IX.

MON CHER AMI,

SI l'on veut distinguer l'époque actuelle de celles qui l'ont précédée, il sera facile de lui appliquer une dénomination caractéristique, on pourra l'appeler le siècle des mémoires. N'admirez-vous pas comme moi cette prodigieuse quantité d'écrits où les auteurs se mettent en scène avec tant de naïveté, nous racontent leur naissance, les diverses aventures de leur vie sociale, et se présentent sous le jour le plus favorable à l'admiration contemporaine. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont pensé, tout leur paraît d'une haute importance; ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils ne prétendent rien moins qu'à nous associer à leurs passions, aux

intérêts de leur amour-propre, à dicter nos opinions sur les hommes et les événemens.

Comme il y a peu de Français qui, depuis trente ans, n'aient participé d'une manière ou d'autre aux affaires publiques, si la fureur de publier ses mémoires ne s'apaise pas, nous serons véritablement inondés de ces sortes de productions. On conçoit facilement qu'un homme d'état, un ministre, un général d'armée, puisse écrire des mémoires dignes de fixer l'attention publique, et de fournir des matériaux à l'histoire. Il ne suffit pas d'avoir fait l'important dans quelques salons, d'avoir recueilli des bruits d'antichambre, ni même de s'être faufilé dans certaines coteries, pour réclamer avec justice le même droit. Je ne l'accorderai pas même, sans distinction, aux hommes qui ont manié le pouvoir : il m'importerait fort peu de lire les mémoires de M. Portal; mais j'attacherais un grand prix aux sincères révélations de M. de Talleyrand.

On pourrait encore tolérer ces nombreuses publications, si l'on y trouvait de l'exactitude dans les faits, de la justice dans les appréciations; mais quand ce n'est pas la vanité qui dicte ces mémoires particuliers, c'est presque toujours quelque motif de haine, quelque intérêt de vengeance. On y voit percer à chaque page l'esprit de dénigrement et les passions de parti. L'auteur sème à pleines mains le mensonge et la calomnie,

avec la certitude qu'ils porteront leurs fruits ; car l'on se trompe rarement lorsqu'on spécule sur la maligne crédulité de notre pauvre espèce humaine. L'estime nous pèse ; c'est un fardeau dont nous aimons à nous débarrasser.

C'est surtout après les longues agitations politiques que prospère la littérature des mémoires. Chacun regarde comme un devoir d'expliquer la conduite qu'il a tenue au milieu de l'effervescence des partis et des fluctuations du pouvoir ; comme s'il importait beaucoup à la société d'apprendre par quel accident tel républicain déterminé s'est trouvé, un beau jour, affublé des cordons de l'empire ; ou tel royaliste de haut parage, métamorphosé en chambellan de Napoléon. Eh, qui pense à vous en faire un crime ! Ne savons-nous pas que, sauf quelques exceptions très-rares, les hommes se laissent dominer par les circonstances ; que leur opinion dépend presque toujours d'un intérêt présent ; que le philosophe même se fait quelquefois illusion à cet égard, et que ce qu'on nomme indépendance est plus souvent l'effet des causes fortuites que du caractère. Partout où le pouvoir se montre, il exerce une force étonnante d'attraction. Le comité de salut public a eu ses courtisans comme le directoire. On connaît des hommes qui maudissaient Napoléon quelques heures avant le 20 mars, et qui le lendemain sollicitaient, les larmes aux yeux, l'honneur de lui être présentés. Ils ne

pouvaient concevoir comment ils avaient pu méconnaître le héros du siècle, l'homme du destin; peut-être même étaient-ils de bonne foi; peut-être, si l'Europe eût reculé à Waterloo, auraient-ils servi le vainqueur avec fidélité; ils ne changèrent qu'avec la fortune : c'est l'histoire ancienne et moderne.

La manie des mémoires s'est surtout répandue parmi les hommes de lettres; il en est peu, au moment où j'écris, qui n'enregistrent scrupuleusement les actes de leur vie privée et littéraire, et qui, en se confessant eux-mêmes, ne s'occupent de la confession des autres. Vous êtes sans doute persuadé comme moi que cette dernière partie sera traitée largement; et comme chacun en usera de la même manière, nos neveux auront le plaisir de recueillir une riche moisson de scandales. Quelle source de regrets pour l'époque actuelle!

Les hommes de lettres ont plus de motifs que les autres classes de la société pour rédiger leurs mémoires. D'abord, la plupart d'entre eux croient à leur immortalité; et il est naturel de vouloir se présenter décemment devant les générations futures. Il faut aussi remarquer que les écrivains en vers ou en prose abandonnent au reste des hommes les routes qui mènent aux honneurs et à la fortune; ils n'ont d'existence que dans l'opinion, il ne vivent que de renommée; il leur importe donc beaucoup de soigner

leur gloire et de se peindre en beau. Il y aurait de la barbarie à exiger une parfaite ressemblance. On peut nous permettre un peu de flatterie, en considérant à quelles tribulations la vie d'un homme de lettres est exposée. On ne sait pas tout ce qu'une critique bonne ou mauvaise nous cause de douleurs. J'en connais qui se piquent de stoïcisme à cet égard, et qui sont tout aussi susceptibles que les autres. Je le sais par expérience; je n'ai pas encore pardonné à M. W. Schlegel les épigrammes germaniques dont il a enrichi un ouvrage périodique de Londres à mes dépens; et cependant jamais épigrammes ne furent plus pardonnables.

Il faut avouer que c'est une tâche fort amusante d'écrire ses mémoires. On n'est pas fâché de parler de son père, de sa mère, même de ses aïeux, si par aventure on les connaît. On s'arrête avec plaisir sur les événemens de son enfance, sur sa vie de collége, sur ses premières liaisons amoureuses. C'est là surtout qu'on triomphe; on n'a point de couleurs assez fraîches pour peindre les beautés incomparables dont les charmes ont touché notre jeune cœur; on peut même faire des portraits de fantaisie qui n'en ont que plus de mérite. Tout cela flatte l'amour-propre d'un auteur, et ne déplaît qu'à un petit nombre de rigoristes plus sévères en général pour les autres que pour eux-mêmes.

J'ai entendu blâmer J.-J. Rousseau et Mar-

montel d'avoir rendu le public confident des folies de leur jeunesse ; Marmontel surtout a été en butte à la censure. Il est vrai que ses descriptions de la ville de Bort sont d'un coloris trop brillant ; qu'il est permis de douter de l'éloquence cicéronienne de sa mère, et qu'on peut rabattre quelque chose de ses prodigieux succès auprès des femmes; mais cependant on le lit avec plaisir ; les détails auxquels il se livre sont agréables ; on aime à le voir lutter contre les obstacles dont la carrière des lettres est semée ; ses mémoires sont, à tout prendre, le meilleur de ses ouvrages.

Tant que le public aimera la lecture des mémoires particuliers, on lui en fournira. Ce genre de produits littéraires ne deviendra plus rare que lorsqu'il manquera d'acheteurs. Ce n'est donc pas uniquement à l'amour-propre des écrivains qu'il faut attribuer la quantité de mémoires qui paraît depuis quelque temps; le goût général y entre pour beaucoup. C'est une suite du penchant invincible que nous avons pour la satire....

Ce goût a existé à toutes les époques ; mais il est aujourd'hui plus vif qu'il ne l'a jamais été. L'esprit de parti, qui est incompatible avec la justice, en est la cause principale. Les animosités, qui autrefois s'émoussaient sur les masses, s'attachent aujourd'hui aux individus. Les opinions sont devenues des intérêts; celui qui blesse les unes nous paraît blesser les autres; il n'y a

plus d'indulgence que pour soi et pour les siens. Aussi les hommes un peu connus ont-ils deux réputations. Tel brille comme un génie à la Chaussée-d'Antin, qu'on regarde sur la rive droite de la Seine comme frappé d'une désespérante médiocrité. Tel grand homme du faubourg Saint-Germain n'inspire ailleurs que de la pitié. On se loue, on se dénigre sans se connaître. Chaque parti a ses idoles qu'il encense en maudissant les dieux du voisinage. Qu'on juge après cela des tourmens que nos mémoires contemporains préparent à la postérité. Comment, avec de pareils matériaux, pourra-t-elle juger notre époque ?

« Tel personnage, lira-t-on dans un de ces mémoires, fut un homme sans honneur et sans foi; il trahit lâchement son bienfaiteur, il ouvrit son cœur à la corruption, viola ses sermens, et vendit son pays. »

« Ce sont des calomnies, répondra un autre mémoire ; ce fut un héros qui se dévoua pour le bien public ; il négligea même, pour sauver son pays, le soin de sa renommée ; c'est le sublime du dévouement. »

Mettez-vous à la place d'un historien qui s'occupe à peser et à concilier ces deux témoignages, et jugez de ses perplexités. Au demeurant, je ne serais pas surpris qu'il n'acceptât la première version, et je n'ai pas besoin d'en expliquer les motifs.

Il est vrai qu'excepté les citoyens de la république des lettres, qui tournent souvent leurs regards vers la postérité, les autres hommes ne s'en occupent que faiblement. C'est encore un des traits caractéristiques de notre époque que cette insouciance des jugemens de l'avenir. Tout se concentre dans la vie matérielle. Qu'on ait des honneurs, de la fortune, de brillans équipages, toutes les jouissances du luxe, on a toujours assez de considération. Le temps n'est plus, où une mauvaise renommée excluait de la société l'homme le plus opulent; c'est qu'aujourd'hui il y a réunion sans société.

Si les auteurs de mémoires s'occupaient à donner une idée exacte des mœurs de leurs temps, en ne négligeant aucun fait remarquable, ils s'élèveraient au-dessus du genre, et leur succès serait plus durable. C'est une idée que je hasarde avec l'espérance qu'elle frappera quelques bons esprits. Mais le talent seul ne suffirait pour pas remplir une tâche pareille, il faudrait de l'indépendance et de la bonne foi. Où trouver aujourd'hui une telle réunion de qualités ? A. J.

N°. VII. — *7 février* 1824.

SEPTIÈME LETTRE.

LE CONCERT D'AMATEURS.

O dura musicorum ilia !
HORACE.

O cruels amateurs, doués d'une organisation robuste !

Permettez-moi, mon ami, de détourner de son sens véritable, au moyen d'un seul mot changé, le premier vers de cette épode dithyrambique, où Horace exhale contre l'ail toute la fureur d'un poète qui se venge. Ma passion pour la musique me fait sentir, avec une vivacité qui se tourne en colère, l'injure que viennent de faire subir au plus touchant de tous les arts, quelques amateurs dont le concert, ou plutôt la discorde, m'ont eu pour témoin ou pour victime : les maudites gens, ils me le paieront !

Madame de Lavignerie, veuve depuis trois ans, et avide de produire en public deux filles dont la dot est médiocre, m'avait invité, quinze jours d'avance, à l'*exécution* (c'est le mot propre) qui devait avoir lieu ce matin. Je me rends

dès midi, heure indiquée, dans le quartier du Temple, où elle demeure.

On avait démeublé trois chambres, et des draperies improvisées cachaient aux spectateurs, assis sur les banquettes dont la salle était garnie, les lits, les fauteuils et les tables que les domestiques avaient enlevés à leurs places héréditaires. On voyait dans le fond de la salle un piano, marqué *London*, et nouvellement verni; une harpe, dont la tête de Rossini ornait le sommet, faisait résonner de minute en minute une corde impatiente qui, trop tendue, se brisait avec fracas. Madame de Lavignerie, d'un air important et radieux, parcourait les rangs nombreux de ses connaissances, et distribuait de vive voix le programme de le séance. « On allait entendre un quatuor de Bocche-
» rini, musique vraiment céleste; la voix ra-
» vissante de la jeune créole, mademoiselle
» Érixa; la harpe devait faire briller mademoi-
» selle Ludwige de Lavignerie cadette, et l'aî-
» née, mademoiselle Wilhelmine, devait tenir
» le piano. On demandait de l'indulgence; c'é-
» taient de simples amateurs; amateurs de pre-
» mière force il est vrai. Le chef d'orchestre
» était élève de Baillot, et mademoiselle Érixa
» possédait une voix...! mademoiselle Demeri
» avait moins d'étendue, madame Rigaud moins
» de légèreté, madame Pasta moins de sensi-
» bilité. »

Silence ! l'orchestre se place, tout se dispose, chacun cherche un jour favorable; et le nombre insuffisant des pupitres force les *amateurs* à user d'adresse, et à créer de nouveaux moyens de placer leur partie sous un rayon de soleil.

Les préparatifs me semblaient un peu trop longs; une demi-heure s'était déjà passée, et les violons n'avaient pas encore fini de graisser leur archet, ni les flûtes d'humecter les buis. Le *mi*, le *la*, le *sol*, tour à tour rebelles, exigeaient à chaque instant un nouveau tour de cheville, accompagné de cette grimace obligée qu'il est suffisant de rappeler à votre souvenir. C'en est fait cependant : le son régulateur part de l'archet qui préside à la guerre musicale : voici le *la !* on prend, que dis-je, on ne prend pas l'accord. Boccherini, dont on allait jouer le troisième quatuor, qui commence par un *tutti*, est condamné à voir les archets partir dans une dissonance successive; et la bande concertante, sans s'occuper du désordre du départ, continue sa marche avec intrépidité.

Je suis prêt à croire que chacun des exécutans entendu seul eût été supportable; mais imaginez ce que je souffrais à écouter ce manque d'ensemble et de mesure, ce changement d'une harmonie suave en un vacarme digne des enfers. L'*adagio* meurt dans les oreilles, et emprunte sous les doigts des amateurs une expression de

langueur soporifique ; le *presto* est joué avec fureur, le *tutti* final avec rage. On applaudit, et madame de Lavignerie, qui, pendant le quatuor, avait battu à deux temps , d'une main élégamment balancée, la mesure qui passait précisément du deux-quatre au six-huit, reçut avec modestie les félicitations les plus empressées.

La jolie figure de la créole dissipa un moment le nuage splénétique que ce quatuor cruel avait répandu sur moi. La belle Érixa rappelait par la piquante vivacité de ses regards et de ses traits la jeune druidesse dont un de nos premiers peintres a si heureusement saisi la physionomie inspirée. Quant à mademoiselle Wilhelmine, qui devait l'accompagner sur le piano, c'était une blonde plus fade que toutes celles dont peuvent se vanter l'Allemagne, l'Angleterre et le Danemarck réunis. De longs cils jaunissans bordaient ses paupières; et ses yeux, dont la couleur incertaine se trouvait entre le gris et le bleu pâle , répondaient précisément à la description singulière d'Hamilton, qui les nomme, avec plus d'originalité que de galanterie, des *yeux marcassins*.

Une toux préliminaire, un prélude morcelé , annoncent que les deux virtuoses vont se faire entendre. Tout se tait; je reconnais d'abord la première mesure d'une des romances les plus rebattues de Romagnesi; mademoiselle Érixa brode l'amour, enjolive le baiser, s'arrête de note en note, monte et descend par des modulations

hardies, chante le plus simple des airs comme un morceau du grand Opéra, profite des moyens que lui avait donnés la nature pour étourdir et dénaturer sa romance, et, tout empourprée de lassitude et de joie, revient en triomphe reprendre sa place parmi les auditeurs.

Il me fallut dévorer ensuite un air varié pour la harpe, exécuté par mademoiselle Ludwige, avec accompagnement de cor. Cinq bémols, le papier noirci d'arpéges et de triples croches, chaque pédale tour à tour interrogée, une succession, une pluie, une grêle de sons incohérens, me firent bientôt deviner que l'exécution n'avait point été seule confiée aux amateurs, et qu'ils s'étaient aussi mêlés de composition. « Eh bien, qu'en dites-vous? s'écria de loin l'heureuse mère de l'exécutante; Ludwige est aujourd'hui *en train!* » c'est le terme convenu dans les arts. « Écoutez ces arpéges; c'est un ange pour la difficulté! » En effet, la sonate infernale se terminait; et les efforts réunis des pieds et des mains de la jeune musicienne avaient triomphé du chaos de notes entassées par son maître de harpe dans ce morceau fait exprès pour elle.

Je soupirais; et l'espérance, qui n'est interdite qu'aux damnés, l'espérance de voir arriver bientôt la fin de ce terrible concert commençait à me sourire : je me trompais grossièrement. Rassemble-t-on deux cents personnes pour se contenter de les ennuyer? L'élève de Baillot s'avance. Un

concerto de Viotti.... Ah! quels détachés! quels démanchés redoutables! La main se précipite sur le manche, et cherche auprès du chevalet même des sons d'une vibration aiguë, dont le tympan ébranlé reconnaît péniblement tout le mérite. Ce n'est pas un concerto, c'est un assaut, c'est une escalade; une note manque? qu'importe? mille notes supplémentaires la remplacent? un trait équivoque heurte mon oreille; l'audace de l'archet qui le lance en fait pardonner la cadence ambiguë. La sueur couvre le front de l'intrépide exécuteur: il arrive enfin au rondo final, et son dernier coup d'archet excite un cri de satisfaction dans l'assemblée, sur la cause duquel l'amateur a le bonheur de pouvoir se méprendre.

J'avais subi, avec un courage dont je ne me croyais pas capable, la première partie du concert; ma bouche, furtivement ouverte, était parvenue à filer avec assez d'adresse les bâillemens énormes dont j'étais étouffé. Madame de Lavignerie elle-même se mit au piano; et, s'accompagnant de quelques accords plus ou moins bien ménagés, chanta majestueusement un grand air de Grétry. Imaginez la vieille école dans toute sa grâce: tantôt une solennité de chevrotement, tantôt une pluie de notes détachées, un ramage, un caquet sans motif et sans fin.

Le moyen, devant un auditoire du Marais, de ne pas être interrompu par des cris d'admiration et des trépignemens de joie!

Malheureux! je n'étais pas au bout. La sonate de piano m'attendait; c'était le tour de mademoiselle Wilhelmine. Les batteries à mains croisées, les trilles, les doubles notes, tout le fracas inintelligible dont les pianistes aiment à couvrir la sécheresse d'un instrument que les plus habiles d'entre eux ont tant de peine à rendre expressif et harmonieux, s'échappèrent des doigts agiles de mademoiselle Wilhelmine; sa respiration précipitée, les ondulations de sa tête, les mouvemens nerveux de tout son corps révèlent la sensibilité spasmodique dont l'heureuse enfant est douée.

Enfin (je respire à ce mot) un gros chanteur approche; et je devine, au sourire léger de quelques femmes, l'étendue et les défauts de son talent. D'une masse énorme sort une voix claire et perçante comme celle de l'alouette : il varie avec mignardise l'air tout nouveau *di tanti palpiti*. Qu'est-ce? ce monsieur serait-il comme à Milan et à Naples....? Je ne sais, mais les éventails sont en mouvement, les femmes se taisent, les demoiselles se regardent d'un air étonné, cette voix-là ne leur va pas au cœur.

C'était le dernier des exécutans, selon l'ordre établi par madame de Lavignerie. Le chœur final, emprunté à la Création d'Hayden, servit de complément au forfait musical dont je frémis encore lorsque j'y pense.

Les amateurs sont à la musique ce que les

demi-savans sont à la littérature ; le même bourreau qui fait un acrostiche, parce qu'il a eu le malheur de lire le Dictionnaire de Richelet, m'eût assourdi de sonates s'il eût eu quelques notions de l'art musical. La fureur de briller, le besoin de rassembler dans un salon quelques amis en extase, le désir de faire connaître le talent supérieur de la fille cadette ou du fils aîné, le peu de respect que les gens professent communément pour le temps d'autrui, l'impôt que la vanité des amateurs se croit autorisée à prélever sur la patience humaine, voilà les causes philosophiques de ce ridicule que je n'eusse pas songé à vous signaler, s'il ne croissait chaque jour dans une progression vraiment effrayante. La manie musicale s'est emparée de toutes les cervelles.

C'est là, mon ami, un des changemens les plus notables de nos mœurs privées; le goût de la musique a passé de la grande propriété à la petite, et bientôt on le verra se répandre dans les derniers rangs de l'ordre social. Aujourd'hui l'arrière-boutique de la boulangère renferme une caisse harmonieuse sur laquelle la grosse fille de la maison étudie quatre heures par jour. Paris est couvert d'affiches qui promettent en six mois de leçons une parfaite connaissance de la musique.

A tout prendre, cependant, cette mode me semble d'un heureux augure. La musique ra-

mène les hommes à cette facilité d'émotion qui les rend capables d'actions généreuses, et les arrache à la léthargie où ils sont prêts à tomber après de grands bouleversemens politiques. La musique est le plus doux de tous les plaisirs physiques; elle berce mollement l'ame par la seule entremise des sens et sans le secours de la pensée. Comme la peinture, elle ne demande pas des sens exercés et n'exige pas d'études préliminaires pour sentir ses beautés. Idiome des passions, elle en reproduit les cris, les joies, les douleurs, les regrets, et s'adresse au cœur de l'homme sous la pourpre des rois comme sous les haillons des bergers. Enfin, je ne m'étonne pas que l'un des hommes qui ont porté dans leurs écrits le plus d'esprit, de délicatesse et cependant de barbarie (Shakspeare), ait dit, en vers enchanteurs : « La musique est l'aliment » de l'amour. Elle a plus de douceur que de » joie, et moins de vivacité que de mélancolie. » C'est une volupté exquise et intime. Ah! mal- » heur à l'homme qui ne porte pas en lui-même » une douce sympathie avec la musique; son » ame est noire, défiez-vous de lui. »

Plus malheureux encore l'ami de la musique que des amateurs martyrisent! Défiez-vous de ce nom funeste, et ne tombez pas, mon ami, dans le piége où j'ai été pris; au pays latin vous n'en échapperiez pas. E. J.

N°. VIII. — 10 *février* 1824.

HUITIÈME LETTRE.

ESSAI SUR LES MŒURS DE L'ÉPOQUE.

> C'est, à la vérité, une bien bonne et profitable coutume de trouver moyen de recognoistre les hommes rares et excellens, et de les satisfaire par des payemens qui ne chargent aucunement le public, et qui ne coustent rien au prince.
>
> *Essais de Montaigne*, liv. II, chap. VII.

Mon cher confrère, vous voulez que je vous entretienne encore des mœurs de notre époque. Vous les avez observées avec tant de sagacité que je ne vous apprendrai rien de nouveau. Vous excellez dans les détails; pour moi, je n'envisage guère les choses que dans leur généralité. Aussi, pendant que je me livre à de tristes réflexions, vous composez de charmans tableaux; tout l'avantage est de votre côté.

Vous avouerez avec moi qu'il n'a jamais existé d'époque où l'on fût si avide qu'aujourd'hui de distinctions, de titres honorifiques, d'ordres de chevalerie, et où ces distinctions, ces titres, ces ordres eussent moins de valeur.

La résurrection de la noblesse monarchique et le maintien de la noblesse de l'empire ont couvert la France de personnages titrés. Les ducs, les marquis, les barons pullulent dans tous les quartiers de Paris, et forment la moitié de la population du faubourg Saint-Germain. Les autres grandes villes du royaume foisonnent de comtes et de barons ; il n'y a si petit village qui n'ait au moins son vicomte ou son chevalier. Les rubans rouges, verts, bleus ou noirs frappent à chaque instant les regards ; s'il fallait juger du mérite réel par ces distinctions apparentes, jamais siècle n'aurait été plus fécond en vertus et en génie.

Les récompenses honorifiques sont, aux yeux même de la philosophie, une grande et utile institution ; elles ne coûtent rien au public, ainsi que l'observe Montaigne, et peuvent seules contenter les cœurs généreux ; car ce n'est point avec de l'or qu'on peut payer de grands services rendus à la patrie, des actions d'éclat, des vertus héroïques ; quelques feuilles de laurier, une couronne de chêne, un simple ruban, telle a été chez tous les peuples la précieuse monnaie de la gloire.

Mais c'est une monnaie dont la rareté fait le prix ; distribuée au hasard, elle s'avilit. Devient-elle la récompense de l'intrigue, de la servilité, de la délation : ce n'est plus qu'une décoration ridicule que le vulgaire même dédaigne, et

qui ne flatte que la sottise. L'ordre de la Légion-d'Honneur, autrefois si cher aux braves; l'ordre du Saint-Esprit, celui de Saint-Louis ont éprouvé le sort de l'ordre de Saint-Michel, qui, selon Montaigne, était devenu tellement commun « qu'il n'était plus tenu à aucune estimation. Il eût mieux valu, ajoute-t-il, faillir à ne pas en estrenner tous ceux à qui il était dû, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. » Montaigne avait reçu la décoration de cet ordre à l'époque où elle avait encore quelque valeur; il paraît qu'il tenait beaucoup à cette distinction, et c'est un peu par amour-propre qu'il se plaint de la voir tomber dans l'avilissement.

Il en est des titres comme des décorations; dès qu'ils deviennent communs, ils n'expriment plus rien; ce sont des mots plus ou moins sonores, et voilà tout. On y attachait sous l'empire une grande importance, parce qu'ils annonçaient les dignités, la faveur, et qu'ils renfermaient l'idée de la dotation. C'était le profit plus que l'honneur qui en faisait le prix. Cependant le charme de la nouveauté avait plongé dans l'ivresse certains personnages que les flots de la révolution avaient poussés à la surface de la société. Les noms de prince, d'altesse, de duc résonnaient si harmonieusement à leurs oreilles plébéiennes, qu'elles ne pouvaient s'en rassasier. On raconte que le familier d'un grand seigneur

de l'empire lui demandait, le jour même de son élévation, de quelle manière il devait, à l'avenir, lui adresser la parole : « Dans le monde, répondit-il, vous me nommerez *altesse sérénissime ;* mais dans l'intimité, je vous permets de m'appeler tout uniment *monseigneur*. » J'ai entendu citer un ministre en crédit qui, peu satisfait de porter ses ornemens sur son habit de ville, les avait fait broder sur sa robe de chambre, et ne se mettait jamais au bain sans se décorer du grand cordon de la Légion-d'Honneur. La simple croix de légionnaire inspirait plus de vénération que ces hochets de la faveur ; elle brillait sur l'habit militaire comme le signe de l'honneur, la récompense du courage, le prix du sang versé pour la patrie.

Quand les marques distinctives sont multipliées outre mesure, c'est une sorte de distinction de n'en point avoir. L'absence de décorations, si facilement obtenues, atteste l'indépendance de l'opinion, et prouve qu'on ne s'est point rangé parmi les courtisans du pouvoir. Qnand les honneurs sont la proie de la bassesse et de la médiocrité, il faut plaindre la société privée d'un moyen puissant d'émulation. Alors les hautes vertus n'ont plus de valeur, la morale n'a plus de prise sur les consciences, tout s'estime au poids de l'or.

Serait-il téméraire d'assurer que nous sommes parvenus à ce point de dégradation sociale ? la

puissance du calcul ne domine-t-elle pas toutes les autres puissances ? ne se demande-t-on pas chaque jour combien me rapportera telle ou telle opinion ? que gagnerai-je à faire de la morale ? quel profit me reviendra de mon zèle pour la religion ? qu'obtiendrai-je en retour de mon dévouement au parti qui domine ? On exige le sacrifice de ma conscience, mais voyons d'abord l'évaluation de ma probité. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que dans la jeunesse même, époque d'espérance et de candeur, on se livre froidement à ces inspirations de l'intérêt personnel. « Quel parti avez-vous embrassé ? disait-on un jour à un jeune poète qui annonce quelque talent. — J'ai pris, répondit-il, le parti de la congrégation ; c'est celui qui rapporte le plus. Je n'avais point de fortune, je menais une vie laborieuse, j'étais forcé de manger chez un restaurateur du troisième ordre ; je ne buvais que du vin de Mâcon ; aujourd'hui, j'ai la bourse bien garnie, et je dîne chez Grignon ; depuis que je me suis fait fanatique, je vais à l'Opéra, et je bois du vin de Champagne à la glace. »

Ainsi, tout est factice dans la société ; on se passionne pour des opinions de commande ; il n'y a de certitude sur rien ; la délicatesse, la probité, l'estime de soi-même, ne sont plus que des chimères ; et c'est précisément parce qu'il n'y a plus de valeur réelle dans les ames qu'on attache un si grand prix aux décorations

extérieures; il ne reste à la plupart des hommes que ce seul moyen d'obtenir une ombre de considération.

Cet état moral de la société doit exciter plus de pitié que d'indignation; il est le résultat inévitable des secousses politiques, des révolutions successives, des mutations soudaines du pouvoir, de l'instabilité des lois, de l'inertie des institutions; il se réformera de lui-même si l'organisation sociale se perfectionne, si les irritations de parti s'apaisent, si le règne de la justice est solidement établi. Il en sera de la France comme de l'Angleterre; la restauration de sa monarchie fut l'époque de sa plus grande corruption morale; elle est revenue par degrés à des idées saines, à des sentimens généreux; c'est aujourd'hui le pays de l'Europe où il y a le plus de moralité. On doit remarquer, à l'honneur de la France, que malgré les divers foyers de corruption qui existent dans le pays, le caractère national n'est point altéré. Les grands actes d'héroïsme excitent l'enthousiasme général; tout ce qui est vil révolte la conscience publique; mais le silence seul accuse ce que la crainte ne permet pas d'improuver hautement.

Le plus grand obstacle au rétablissement des mœurs publiques, c'est l'isolement forcé des citoyens. L'opinion, travaillée en sens divers, a perdu son autorité. L'approbation de ce qui est bien est permise jusqu'à un certain point; mais

il n'existe pas de censure publique. D'ailleurs, il faut l'avouer, aujourd'hui ce sont les passions qui jugent ; et, comme les passions se choquent comme les intérêts, tous les jugemens sont suspects de partialité. On ne croit ni aux accusations, ni aux éloges, parce qu'il y a dans tout des vues personnelles et de l'exagération. Rien de plus rare dans tous les temps que la justice et la vérité ; que sera-ce dans un temps de discorde et d'agitation ?

Mais si les mœurs publiques sont dépravées, il est juste d'observer que les mœurs privées ont éprouvé, depuis trente ans, de sensibles améliorations ; les vertus exilées de la vie publique sont rentrées dans la famille, et vivent encore sous la protection des dieux domestiques. Il règne dans les familles une intimité inconnue dans l'état ancien de la société. On soigne avec plus de sollicitude l'éducation des enfans. On ne voit plus ; du moins on voit rarement ces liaisons répréhensibles, ces scandales éclatans qui amusaient si fréquemment la cour et la ville, et qui n'étonnaient personne. On ne rougit plus de remplir ses devoirs d'époux ; on n'est plus citoyen, mais on est encore père de famille ; c'est du moins une espérance pour l'avenir.

D'ailleurs, une censure sans exceptions serait une grande injustice. Parmi les personnages élevés sous l'empire, combien on pourrait

en citer qui ont fait pardonner leur soudaine fortune par de grands talens et de grands services, et qui jouissent même de l'estime de ceux qui les ont remplacés! Dans la noblesse ancienne, dans la noblesse d'hier, on trouve des hommes de mérite qui n'attachent à de vains titres, à de frivoles distinctions que leur juste valeur. Ces exceptions sont même assez nombreuses pour former une classe à part.

Si l'on veut connaître avec quelque exactitude les modifications sociales survenues depuis un quart de siècle, on ne doit pas négliger celles du langage. Autrefois, lorsqu'on parlait de la haute société, on disait : « *Les gens du monde.* » Cette locution n'a plus de sens depuis que le monde s'est élargi, et qu'on voit figurer sur ce théâtre des hommes de toutes les conditions; depuis surtout que le mélange des dernières classes de la société a renversé les barrières qui existaient entre la noblesse d'épée et la noblesse de robe; entre celles-ci et la finance, le haut commerce, la grande industrie. Il est bon cependant d'observer que depuis la restauration les hommes de la cour ont un mot pour se désigner exclusivement. Ils se nomment entre eux : « La société. » Si quelqu'un d'eux vient à mourir, ce qui malheureusement leur arrive comme aux simples citoyens, ils disent, ils écrivent : « La société est vivement affectée de la perte qu'elle vient de faire. » Il s'agit souvent d'un personnage

aussi obscur, aussi inconnu dans le monde que s'il n'avait jamais existé. J'avertis nos lexicographes de cette nouvelle acception du mot *société*; il faut la noter pour l'instruction des étrangers.

Ce qu'on nommait autrefois « l'usage du monde » n'existe plus que par tradition. On le retrouve dans quelques individus qui ont conservé les anciennes formes de l'urbanité française, dans quelques cercles choisis du faubourg Saint-Germain; mais on le chercherait vainement dans la plupart des salons de Paris. Les citoyens de nos départemens qui sont attirés dans la capitale, soit par un motif de curiosité, soit pour siéger dans nos assemblées législatives, s'accoutument difficilement aux manières un peu lestes de nos seigneurs de la finance. J'ai vu quelques députés d'une assez grande influence se plaindre sérieusement de l'impolitesse d'un célèbre banquier, tellement absorbé dans sa partie de piquet ou d'impériale, qu'il ne jetait pas un seul regard sur ses visiteurs, et les laissait partir sans leur adresser une parole. J'eus toutes les peines du monde à leur faire entendre qu'il n'y avait dans cette conduite aucune intention d'impolitesse, aucun manque réel d'égards et de considération; que l'usage était d'ouvrir son salon comme un lieu public, où l'on est souvent seul au milieu de la foule, et de ne se gêner pour personne. Mes députés ne se rendirent point à ces excellentes raisons; ils me dirent que c'était un usage

bon à réformer, et qu'un financier pouvait saluer sans inconvénient ceux qui lui faisaient l'honneur de le visiter.

On chercherait vainement les différences marquées dans les mœurs, les manières et les habitudes des différens quartiers de Paris; on ne pourrait apercevoir que des nuances qui ne tiennent qu'à la position des individus. Tel est l'effet de la distribution des richesses, de la rapidité de leur circulation, du mouvement général de la société, que tout tend à l'uniformité. On ne manquera jamais de cette sorte de gens que nous nommons originaux, mais il n'y aura bientôt plus d'originalité dans les masses. Le monde sera comme une salle de spectacle, où il est difficile de reconnaître les diverses conditions des spectateurs, soit à leur costume, soit à leur langage. Quant aux classes inférieures, elles auront toujours leurs traits caractéristiques. Ceux-ci s'altèrent difficilement, parce qu'ils sont le résultat d'une situation sociale qui ne change point, je veux dire la nécessité du travail de tous les jours, et le peu de culture des facultés intellectuelles. Cependant il ne faut pas mépriser ces classes utiles; elles sentent le dédain, elles conservent le souvenir de l'oppression, et après des siècles de patience arrive enfin le jour terrible où s'exercent de cruelles vengeances. Il est un moyen bien simple de prévenir ces catastrophes, dont notre histoire a plus d'une fois

enregistré les sanglans souvenirs ; c'est de favoriser leur industrie, de les respecter, pour qu'elles se respectent elles-mêmes ; de leur ouvrir les voies de l'instruction, surtout de les faire vivre sous des lois qui ne fléchissent point au gré de l'homme puissant. A. J.

N°. IX. — 13 *février* 1824.

NEUVIÈME LETTRE.

LES FEMMES D'AUJOURD'HUI.

. . . . . . *Nosce ingenium mulierum.*
TÉRENCE.

(Tel est le caractère des femmes.)

DANS notre dernière promenade, quand je vous quittai, mon ami, vous me reprochâtes de ne pas m'être encore occupé des femmes, et de les avoir oubliées dans mes tableaux; il ne fallait rien moins qu'un reproche de ce genre pour me décider à vous entretenir aujourd'hui d'autre chose que de l'agiotage sur les rentes, et du projet de leur réduction : apprenez que c'est la grande, l'unique affaire de ce jour; nous voilà revenus au bon temps du *système*. Mais entre deux sujets de circonstance, la *bourse* et les *femmes*, je puis, sans trop d'inconvéniens, donner la préférence à celui qui vous plaît davantage : de quelque train que les affaires se mènent, nous arriverons à la bourse avant qu'elle soit vide.

Si vous me preniez dans un moment d'humeur, je répondrais à votre question, *que font à Paris les femmes?* par l'épigramme que Panart a faite sur la sienne ; « *elles babillent, s'habillent et se déshabillent.* » Mais, je vous connais, vous ne vous contenteriez point de ce vieux bon mot, et au lieu d'une question vous m'en feriez trois : « Sur quoi babillent-elles ? » comment s'habillent-elles ? à quelle heure et » combien de fois se déshabillent-elles ? » J'aurai donc plus tôt fait de répondre à votre question telle que vous la posez.

Madame de Saint-Lambert s'étonne qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; j'en ai, je crois, trouvé la cause ; c'est qu'on les juge toutes d'après le modèle qu'on a dans le cœur ou sous les yeux. Quand il est question de femme, on a de la peine à généraliser ses idées ; alors même qu'on est comme nous, mon ami, arrivé à l'âge où on devrait les voir avec impartialité, on est encore poursuivi par des souvenirs individuels qui peuvent, si l'on n'y prend garde, tromper ou corrompre notre jugement. Grâce au ciel ! je n'ai, pour mon compte, à me défendre que d'une prévention favorable, et il m'en coûte moins qu'à tout autre d'être juste envers elles.

On a dit, en prenant les femmes parisiennes pour type du sexe entier, qu'il y avait en elles trois élémens constitutifs, *l'amour de la domi-*

nation, *le plaisir* et *la vanité*. Il est probable que le premier s'est beaucoup affaibli, car je remarque que les femmes abdiquent chaque jour quelques-uns de leurs droits, et qu'elles se relâchent du pouvoir pour établir plus facilement leur indépendance. Cette nouvelle direction des esprits féminins a nécessairement amené dans leurs mœurs des changemens dont j'ai à vous entretenir.

Les femmes, autrefois, détournaient leurs regards de l'homme qu'elles aimaient, ou n'avaient des yeux que pour lui; maintenant elles les regardent tous du même œil. Notre ami Volsange, que vous avez si bien surnommé l'anti-Thomas, prétend qu'il ne faut pas en conclure que « tout homme leur est indifférent, » mais que tout homme leur est égal. »

J'ai une observation à vous faire qui vous déplaira, car elle doit rendre notre correspondance beaucoup moins piquante : Les femmes n'ont plus d'amans.... Plus d'amans !.... Riez tant qu'il vous plaira; ce qu'il y a de certain, c'est que, pour une femme de bonne compagnie, avoir un amant n'est pas seulement un tort, c'est maintenant un ridicule. Je me rappelle un temps où les femmes comme il faut, c'est-à-dire comme il fallait, étaient plus connues par le nom de leur amant que par celui de leur mari; ce temps n'est plus, et vous pouvez m'en croire quand je vous assure que

cette espèce de scandale, dont jadis on tirait vanité, est aujourd'hui du plus mauvais ton.

Volsange, tout en convenant de la justice et de la justesse de cette observation, prétend qu'il ne faut pas en conclure que la fidélité conjugale reçoive à Paris moins d'atteintes aujourd'hui qu'autrefois ; il soutient qu'à cet égard, pour se faire une idée bien nette de l'état des choses, il faudrait savoir à quoi s'en tenir sur la valeur exacte du mot *caprice*, que l'on pourrait fort bien avoir substitué à celui d'*attachement*. « Je conviens avec vous (me di-» sait-il avec cette ironie amère que vous lui » connaissez) que rien n'est plus rare dans la » bonne compagnie que ces liaisons d'autre-» fois, auxquelles le temps et la constance, » les rapports de goût et d'humeur, finissaient » par donner une scandaleuse publicité. Les » filles de ces dames paraissent avoir appris, » aux dépens de leurs mères, que le fleuve de » Tendre offre une navigation semée d'écueils, » et qu'il est beaucoup moins périlleux de le » traverser dix fois que de le descendre une ; » après tout, ajoute-t-il, le meilleur moyen » de se mettre à l'abri du soupçon, c'est de ne » pas lui donner le temps de naître. »

Je n'ai pas besoin de réfuter sérieusement cette impertinence ; je ne recherche pas une cause, j'observe un fait. Soit principes, soit calculs, soit plutôt cet esprit d'indépendance qui s'est

comparé d'elles, la sagesse parmi les femmes, est décidément à la mode. C'est vous attester son existence sans vous garantir sa durée.

Tout le monde se plaint à Paris de la décadence de la littérature ; c'est aux femmes surtout qu'il faut s'en prendre. Non-seulement elles n'aiment plus, elles ne protégent plus les lettres, mais elles les traitent avec un dédain tout-à-fait ministériel ; en revanche, la musique et la peinture sont auprès d'elles en grande faveur. Non-seulement elles ont le goût le plus vif pour ces deux arts, mais elles les cultivent avec le plus grand succès ; et si je voulais vous citer tous les talens du premier ordre, c'est parmi les femmes des plus hautes classes de la société que j'en irais chercher plusieurs exemples.

On ne change point sa nature ; il est probable que toute coquetterie n'est pas éteinte au cœur de ces dames ; mais j'observe (comme un des changemens les plus singuliers qui se soient opérés dans leurs mœurs) qu'elles en cachent le manége avec un soin extrême. Il n'y a plus à Paris que les sottes qui soient coquettes, et je suis fâché de vous dire que deux de vos plus jeunes amies sont du nombre.

A défaut des mœurs politiques des Anglais, nous paraissons devoir adopter ici leurs mœurs sociales (vous conviendrez que nous pouvions faire un meilleur choix) ; nous avons beaucoup de cercles (on les appelle déjà *routs*), et très-peu de

sociétés intimes ; je ne crois pas qu'il y ait maintenant à Paris dix maisons où l'on reçoive plus d'une fois par semaine, et où il y ait ce jour-là moins de cent personnes.

Les femmes de la haute société se divisent aujourd'hui en trois classes bien distinctes : les femmes de la cour d'aujourd'hui, les femmes de la cour d'autrefois, et celles de la cour de tous les temps, c'est-à-dire les femmes d'une très-grande fortune. Avec un peu d'expérience du monde, on reconnaît les unes et les autres au premier coup d'œil.

Depuis l'année 1796, célèbre dans les fastes de la danse par les bals de Richelieu, et surtout par ce bal des *Victimes* où l'on n'était admis que sur la preuve qu'on avait perdu au moins un proche parent sur l'échafaud de la terreur, jamais on n'a autant dansé à Paris qu'on ne l'a fait cet hiver.

S'il est vrai que cette fureur de rigaudons soit l'expression du bonheur public, les ministres ont raison d'affirmer que jamais les Parisiens n'ont été plus heureux. On a d'ailleurs beaucoup de peine à s'expliquer autrement cette manie de bals à une époque où le talent de la danse est tout-à-fait négligé.

Je me rappelle le temps où l'on se pressait, où l'on montait sur les banquettes pour voir des contredanses où figuraient mesdames H.... G.... T... L.. C..., etc., etc., avec MM. Tre....

Chat... B.-F. Dup. : aujourd'hui, ce qu'on évite le plus soigneusement dans un bal, ce sont les salons où dansent, c'est-à-dire où piétinent en cadence trente ou quarante couples qui se mêlent avec assez d'adresse pour se retrouver à point nommé dans cette brillante cohue.

Je pourrais vous rendre compte de tous les bals où j'ai assisté cet hiver, à peu près dans les mêmes mots que madame de Lafayette, et vous dire : « Je m'y suis beaucoup amusé, on » n'y dansait point; la salle était si pleine, » qu'on ne pouvait y respirer que les uns après » les autres; les ordonnateurs de ces fêtes » avaient donné des ordres pour que personne » n'entrât sans billet, mais ils avaient donné » des billets à tout le monde. »

Tout en convenant qu'on danse aujourd'hui beaucoup moins bien qu'autrefois, il est juste de dire que l'orchestre et la musique des bals se sont beaucoup perfectionnés; je suis prêt à reconnaître la supériorité incontestable de la maison Colinet et compagnie, sur les Gallois, les Julien, ses prédécesseurs, pour la fourniture des violons, fifres et bassons dont se compose l'orchestre des bals actuels; j'ajoute que les plus beaux morceaux de Rossini y sont exécutés sur les mouvemens de la *poule* et de la *trénis*; vous voyez bien que les grands bals ne sont plus que de mauvais concerts : à cela près,

des tapis couvrent le pavé des cours ; l'escalier, le vestibule, sont transformés en bosquets de fleurs ; des femmes resplendissantes de beauté, de grâces et de parures, se pressent, se froissent dans des salons immenses, éclairés du feu de mille bougies ; tandis que les hommes, réunis presque tous autour des tables d'écarté, où l'on s'amoncèle, abandonnent ces dames aux soins de quelques jeunes gens qui se dévouent à la danse à la prière de la maîtresse de la maison. Dans ces *routs* on ne semble s'occuper que de résoudre le fameux problème de l'évêque Berkeley : Combien d'êtres humains peuvent tenir dans une situation perpendiculaire sur quelques toises carrées ?

Mais pour mieux vous faire remarquer les trois nuances dont se compose la couleur des femmes dans ce grand monde que les Anglais appellent plus exactement *high life*, je me vois forcé de rétrogader de quelques semaines, et de me rapporter avec vous dans une de nos brillantes soirées d'hiver.

J'ai obtenu un des quinze cents billets d'invitation distribués pour le bal du baron Deslingots ; il est dix heures, nous montons en voiture, mais nous prenons la file à demi-quart de lieue, et il est minuit lorsque nous arrivons.

Vous admirez les progrès du luxe en traversant, sur de riches tapis, le péristyle et les ves-

tibules, et vous avez pris votre parti sur le désagrément que je vous ai fait craindre de rester sur l'escalier, en le montant sous une voûte de jasmins et de lilas.

Avant d'entrer dans les appartemens, un valet de chambre nous a conduits dans le vestiaire, où se déposent les fourrures, les schals et les manteaux. Arrêtons-nous un moment dans ce lieu, que décorent deux immenses Psychés : aucune des femmes qui s'y trouvent n'en sortira sans s'être assurée si son pardessus n'a pas froissé sa garniture, si quelque boucle de cheveux n'a pas pris une fausse direction, mais surtout sans rejeter en arrière les plis de sa robe, de manière à accuser la molle inflexion des hanches, qui donne tant de grâce à la taille.

Nous voilà dans la seconde antichambre, transformée en premier salon, au moyen de quelques draperies relevées par des crépines : nous sommes retenus dans la pièce suivante par une foule d'hommes qui n'ont pas encore pénétré plus avant, et qui sont distribués par groupes ; je vais de l'un à l'autre, et je vois que dans tous, même dans ceux où des décorations de tous les pays semblent annoncer une réunion de militaires et de diplomates, il n'est question que du rachat des rentes ; je me crois encore à la bourse.

Nous pénétrons enfin, après avoir traversé avec une peine infinie trois salons magnifiques

où l'on fait semblant de danser, dans la grande galerie où se promènent, entre deux rangs de femmes assises, la foule brillante des danseurs et des danseuses qui attendent ou laissent passer leur tour.

Avant d'arriver aux portraits, prenons une idée de l'ensemble du tableau : vous pouvez vérifier ici une vérité d'observation que je ne me charge point d'expliquer. Des deux générations de femmes qui peuplent ce bal, la plus belle est incomparablement la moins jeune : parmi ces dernières, on n'en peut citer qu'une à qui sa fille dispute le prix de la beauté. On dirait que le temps a glissé sur ces belles figures de quarante ans, et qu'il a craint d'y laisser la moindre trace.

Jamais plus de goût, de grâce et d'élégance n'a présidé à la parure des femmes; on n'y remarque aucun genre d'affectation ou d'imitation; les robes paraissent faites pour parer le corps et même un peu pour le couvrir; la taille, que nos dames remontaient, il y a quelques années, jusqu'aux épaules, tandis que les Anglaises la descendaient au-dessous des hanches, est maintenant mesurée sur cette nature choisie que l'art doit toujours se proposer pour modèle.

Parmi tant de coiffures presque aussi variées que les traits du visage, vous n'en trouverez qu'une que le bon goût réprouve; c'est cette espèce de toque appelée, je ne sais pourquoi, *Tro-*

cadero, et qui donne à la tête d'une femme l'air d'une redoute que je ne veux pas appeler par son véritable nom, pour ne point effaroucher les maris.

Une autre observation générale qui ne vous échappera pas, c'est l'apparence de malaise et de préoccupation que je remarque sur toutes ces physionomies, et qui perce à travers le désir de plaire dont elles sont toutes animées.

Cette uniformité de grâces affectueuses, de manières élégantes, ne vous permet pas de distinguer au premier coup d'œil les différentes classes de femmes dont je vous ai parlé; approchons-nous et regardons de plus près.

Voyez-vous cette dame assise de côté sur un grand fauteuil au fond de la galerie : un peu moins de rouge, et sa parure très-simple passerait pour être négligée; il y a tant de naturel, tant d'habitude, et je dirais presque tant de goût dans cet air d'aisance qui la distingue, que vous n'osez pas le qualifier du nom de hardiesse. Vous vous faites également illusion sur les caresses dont elle accable cette jeune dame qu'elle vient de faire asseoir à ses côtés : la manière dont elle penche la tête, le clignotement d'yeux dont elle accompagne un sourire où d'autres que moi ne verraient que de la bienveillance, le son de sa voix bref et traînant tour à tour ne me permettent pas de douter un moment que cette dame n'appartienne à la cour d'aujourd'hui : si nous

interrogions la jeune personne qu'elle vient d'accueillir si gracieusement, vous verriez que celle-ci est complétement la dupe d'une politesse qui n'est de la part de l'autre, qu'une déclaration de supériorité.

Nous voilà comme tant d'autres faisant cercle autour d'une touffe de femmes, qui font ce qu'on appelle événement par leur beauté. Plus embarrassé que Pâris, à laquelle de ces quatre déesses adjugerons-nous la pomme? Vous l'entendez; chacune a ses partisans : les uns préfèrent cette dame à la taille la plus élevée et la plus élégante, aux yeux noirs de l'expression à la fois la plus vive et la plus douce; les autres se décident pour cette figure charmante qu'embellit un sourire plein de grâce; ceux-ci ne peuvent détourner les yeux de cette beauté parfaite que Praxitèle eût choisie pour modèle; ceux-là laissent tomber un regard d'artiste sur cette belle tête qu'a devinée Raphaël en peignant une de ses vierges.

Sans accepter le rôle d'arbitre dans cette question si délicate, quelle est la plus belle? je rentre dans mes fonctions d'observateur, et je décide, à certains charmes inexprimables, à je ne sais quel air de triomphe tempéré par l'expression du regret, que ces dames ont fait l'ornement de la cour d'autrefois.

Remarquez bien cet autre groupe de femmes : vous êtes moins frappé de l'éclat de leur parure que de l'espèce d'indépendance où elles se mon-

trent de l'opinion de leurs rivales. Placées entre les supériorités d'hier et les prétentions d'aujourd'hui, l'assurance de leur maintien naît de la certitude où elles sont de ne pouvoir être dépossédées des avantages dont elles jouissent, sous la protection de leurs pères ou de leurs époux : ceux-ci tiennent en main le sceptre de l'industrie, et leur puissance est indestructible ; ils règnent sans ministres.

E. J.

N°. X—17 *février* 1824.

DIXIÈME LETTRE.

SUR LES POURQUOI.

Tes *pourquoi*, dit le dieu, ne finiraient jamais.
VOLTAIRE.

Vous ne vous attendez pas que je réponde à tous les *pourquoi* de votre vieil ami et aux vôtres. Il suffit d'une ligne pour exprimer une question que des volumes ne pourraient éclaircir. Nous sommes bercés de rêveries, entourés de mensonges; nous voyons des effets dont les causes échappent à notre vue débile; nous invoquons vainement la lumière; elle n'éclaire que les surfaces, et ne les éclaire que d'un jour douteux. Nous appelons à notre secours cet instinct de la nature humaine pompeusement décoré du nom de raison. Mais ses jugemens ne sont pas infaillibles. Voulez-vous que je vous dise ma pensée tout entière, il n'y a de vrai pour nous que les émotions de notre cœur, que le sentiment intime de notre conscience. Nous pouvons raisonner sur tout; c'est une faculté de l'esprit

humain; c'est un travail qui nous enlève à la triste contemplation des choses extérieures; c'est un besoin pour tous les hommes; c'est même quelquefois un amusement; il y a de la cruauté dans ceux qui veulent nous l'interdire.

Je veux cependant m'y livrer un moment à mes risques et périls; je vais rappeler quelques-uns de vos *pourquoi*, qui me fourniront le texte de quelques bonnes ou mauvaises observations. « Pourquoi, me demandez-vous, cette ame de prince s'est-elle logée dans le corps d'un pauvre artisan? »

Dites-moi d'abord ce que vous entendez par ces mots: *ame de prince* et *ame d'artisan?* Croyez-vous qu'il existe une inégalité primitive entre les ames, de telle sorte qu'il y en ait de privilégiées qui n'établissent leur domicile que dans les cours, tandis que le vulgaire des ames se partage les autres conditions de la société? Ce n'est certainement pas là votre idée; vous savez comme moi combien d'ames abjectes ont vécu sous la pourpre et déshonoré le diadème. Ainsi vous entendez par *ame de prince* une ame forte, généreuse, accessible à tous les nobles sentimens. Dans cette dernière hypothèse, il n'y a d'étonnant dans la question que la question elle-même.

Je vous dirai à mon tour: « Pourquoi ne voudriez-vous pas que le corps d'un artisan, c'est-à-dire d'un homme laborieux, dont l'in-

dustrie est utile à la société, logeât une ame élevée? ne vous laissez pas séduire par les apparences; écartez ce pompeux étalage de luxe qui couvre tant de misères; chassez ce peuple d'adorateurs, entrez dans le temple où l'encens fume de toutes parts, et contemplez l'idole! voyez si elle est de près ce qu'elle vous apparaissait de loin. Hélas! c'est une créature de notre imagination, fragile comme toutes les autres, et destinée à tomber en poussière.

De grandes ames ont habité des palais; mais ce sont des exceptions; on en trouve aussi sous le chaume; ce sont encore des exceptions. Les premières ont eu la fortune pour elles, et les autres l'adversité; celles-là ont été connues, celles-ci oubliées; voilà la différence.

J'ai connu des laboureurs, j'ai fréquenté des ateliers; à travers l'inculte âpreté du langage, la rudesse des manières et la simplicité des vêtemens, j'ai reconnu des vertus positives, j'ai vu en réalité ce qu'on ne voit ailleurs qu'en apparence : l'honnêteté du cœur, les douces affections de famille, le respect de la vieillesse, l'amour de la patrie, et j'ai eu plusieurs fois l'occasion de dire : « Pourquoi l'ame de cet artisan n'est-elle pas logée dans un corps de prince? »

Vous voudriez savoir pourquoi à tous les âges, dans tous les rangs, il y a tant d'égoïsme et si peu d'esprit national. C'est comme si vous

me demandiez pourquoi l'état actuel de la société porte ses fruits. Cette réponse servira à résoudre plusieurs de vos questions, entre autres celle-ci : « Pourquoi l'homme qui pouvait faire de bons chapeaux fait-il de mauvais sermons ? » Ne voyez-vous pas que parmi nous tout se règle par le profit ? L'abbé Macaire était le fils d'un honnête chapelier ; ses premiers regards tombèrent sur des chapeaux de toutes les formes ; il a vu long-temps s'arrondir sous des mains industrieuses le feutre modeste et l'orgueilleux castor ; initié dans tous les mystères de la fabrication, il pouvait donner à son père un digne successeur ; mais l'abbé Macaire réunissait la paresse à la fierté. Il voulut s'élever au-dessus de la profession paternelle et sollicita l'entrée d'un séminaire. Ses vœux furent exaucés : il s'aperçut bientôt que la carrière de la parole conduisait à la considération et aux dignités. Il se fit orateur, très-médiocre à la vérité, mais enfin il se mit en évidence : sa voix sonore, son geste impétueux, une bonne mémoire, lui tinrent lieu de connaissances et de talent ; il parvint : toutes les églises de la capitale retentirent de ses conférences et de ses prédications. Je l'ai perdu de vue depuis cette époque ; mais je ne serais pas surpris de le retrouver cardinal. Mettez d'un côté l'assiduité d'un travail pénible, de l'autre, la perspective de la mitre et de l'opulence ; vous comprendrez alors facilement

pourquoi tant d'hommes qui pourraient faire de bons chapeaux fabriquent de mauvais sermons.

Parmi les questions que vous m'adressez, il en est une que vous pourriez expliquer plus aisément que moi, vous qui avez obtenu, à juste titre, des succès dramatiques de plus d'un genre et qui vous débattez, comme d'autres écrivains distingués, dans les entraves de la censure. « Pourquoi, dites-vous, le théâtre des mauvaises mœurs et du mauvais langage est-il devenu, depuis dix ans, le rendez-vous de la bonne compagnie ? »

Passons sur la bonne compagnie, qui, selon toute apparence, n'est pas au fond meilleure qu'une autre; et arrivons à la question. Qu'allons-nous chercher au théâtre? le tableau fidèle et piquant des mœurs contemporaines, la peinture des vices et des ridicules de l'époque. Or rien de tout cela ne peut exister avec la censure; elle ne paraît instituée que pour écarter de nos yeux la peinture vraie de nos mœurs, et accorde aux ridicules du jour, aux vices dominans sa toute-puissante protection. J'ignore si c'est la faute des censeurs; mais il est évident que c'est le résultat de la censure. La crainte des illusions malignes est devenue si forte qu'on en trouve partout. Vous vous plaisez à peindre un orgueilleux parvenu qui se méconnaît dans sa haute fortune, qui fait continuellement la roue comme un paon fier de son plumage, et dont la nullité

se cache sous une solennité de théâtre ; vous faites mouvoir ce sot personnage ; vous le placez dans des situations comiques ; vous l'attachez à une action dramatique pleine de mouvemens et d'intérêt ; et vous rêvez déjà les applaudissemens d'un parterre idolâtre. Vaine espérance ! vous ne pensiez à personne ; d'autres y penseront pour vous, ils désigneront même le modèle, et l'œuvre de vos veilles restera captive dans le portefeuille. Voulez-vous livrer à la risée publique la fatuité décorée, les intrigues de l'ambition, les ruses de l'hypocrisie, la mobile servilité de caractère, le jeu effréné de l'agiotage ; brisez vos pinceaux, vos peintures ne seront jamais admises à l'exposition. Mais la nature, mais la vérité...? Tout cela n'est plus de notre siècle.

Plus d'un homme de talent, ne pouvant choisir ses modèles dans les hautes classes de la société, s'est adressé à la classe inférieure, et c'est là qu'il trouve quelque indulgence. On lui permet d'exposer sur une scène triviale l'ambition d'un porteur d'eau, la vanité d'un coiffeur gascon, la coquetterie d'une marchande de modes, les intrigues de l'entresol, les vices du rez-de-chaussée. Comme il y a dans ces esquisses de la vérité, du naturel, on y court, on s'y presse, on applaudit avec fureur, tandis que la scène française, illustrée par tant de chefs-d'œuvre, est frappée de stérilité.

Vous me demandez aussi pourquoi le talent que l'on idolâtre ne peut réussir chez nous sans intrigue et percer sans cabale. Cette question a été faite dans tous les temps, et toujours on a dû faire la même réponse.

Il existe dans l'homme, tel qu'il a été modelé par les formes sociales, une grande répugnance à reconnaître des supériorités intellectuelles. Il a besoin d'être averti plus d'une fois du mérite qui est devant lui pour qu'il consente à le reconnaître; il faut lui ouvrir les yeux pour qu'il se détermine à voir. Que sera-ce, si l'on veut obtenir son admiration? C'est à ce sentiment général qu'il faut rapporter l'origine des intrigues, des cabales, des coteries. Une coterie est une espèce de société d'assurance mutuelle qui garantit contre tous les accidens le succès littéraire de ses membres. Molière s'en plaignait; Voltaire s'en est plaint après lui; on s'en plaindra toujours, et le monde n'en ira pas plus mal.

Il est fâcheux que le talent s'abaisse à des manœuvres qui ne conviennent qu'à la médiocrité. Mais vous m'avouerez que les exceptions, même aujourd'hui, ne sont pas rares. Elles devraient l'être encore plus, me direz-vous, et je serai de votre avis. Mais c'est un mal inévitable quand la concurrence est grande, que les jalousies sont excitées, et avec un public qui passe avec tant de rapidité de l'engoûment à

l'indifférence. D'ailleurs l'esprit de parti s'en mêle; ce ne sont pas les ouvrages qu'on juge, ce sont les opinions; et c'est par celles-ci qu'on parvient. On s'inscrit sous un drapeau pour faire valoir un poème; on arbore une couleur pour assurer le succès d'une tragédie. Cette espèce d'intrigue est la plus commune; elle appartient à l'époque.

Nous sommes dans le tourbillon du jour; et nous en exagérons la durée. Demain il ne sera plus; demain une autre génération, indifférente à nos agitations, à nos craintes, à nos espérances, se lèvera pour nous juger comme nous jugeons nos anciens, avec calme et avec équité. Les bons ouvrages, ceux où l'on reconnaîtra des sentimens généreux, des pensées justes, des idées utiles, resteront; tout le reste s'en ira en fumée. Je réponds à tous vos pourquoi par un seul : Pourquoi s'inquiéter de la folie contemporaine? A. J.

—

N°. XI — 19 *février* 1824.

ONZIÈME LETTRE.

LES FEMMES AU JUGEMENT DERNIER.

O frailty! thy name is woman.
SHAKSPEARE.

« Le synonyme du mot *femme* c'est le mot *faiblesse.* »

Il est plus facile d'accusér un sexe que d'excuser l'autre.
MONTAIGNE, liv. III.

Il était minuit, je venais de lire les Confessions de Jean-Jacques, et je réfléchissais à la profondeur de cet abîme que l'on nomme le cœur humain. De toutes les sciences, la moins avancée, disais-je, est certainement l'étude de l'homme. Quelles lumières sur nos pensées, sur nos sentimens secrets, sur nos innombrables faiblesses, ne jailliraient pas d'une confession universelle faite par tous les hommes avec la même audace de franchise qui caractérise les mémoires de l'immortel Génevois!

Mais si nous ne savons presque rien sur nous-mêmes, si l'histoire de notre ame est une énigme impénétrable, nous connaissons bien moins encore cette autre moitié du genre humain, avec

laquelle nos alliances les plus intimes sont encore des combats ; je veux parler des femmes : langage, pensées, formes, habitudes, tout diffère entre nous ; une histoire des femmes manque et manquera toujours à la littérature de tous les pays. Les femmes connaissent trop bien leurs intérêts pour se peindre autrement qu'en buste ; et les hommes qui voudront parler d'elles trahiront toujours leur prévention ou leur ignorance... Elles ont des secrets d'état qu'elles seules pourraient révéler et qu'elles ne révèleront pas. Le vicomte de Ségur a écrit sur ce sujet attrayant un livre plein d'esprit, qui ressemble à un voyage imaginaire. Thomas les a pesées au lieu de les peindre ; Diderot leur a consacré ses hymnes, et Juvénal les a déchirées dans ses satires. Toutes les médailles de ce poète le représentent horriblement laid : il avait le nez camus, les yeux petits, les cheveux crépus ; maltraité par la nature et par les femmes, il s'en est vengé par des injures. Le dépit est souvent plus cruel que la haine.

Le secret que les femmes gardent si bien sur leur compte s'explique par cette seule observation : Les femmes perdent à se faire connaître ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

Il faut avouer que les plus grands hommes ont débité les plus grandes sottises, quand ils ont voulu juger et définir les femmes. Aristote ne soutient-il pas, avec un orgueil très-peu

philosophique, que la nature ne s'avise de former les femmes que lorsque l'imperfection de la matière dont elle fait usage, ne lui permet pas d'en fabriquer des hommes! Selon ce précepteur d'Alexandre, le but unique de la nature est d'engendrer des hommes, et c'est par impuissance qu'elle produit l'être sans lequel l'autre ne saurait se perpétuer. Quel pitoyable raisonnement!

Pendant que je causais ainsi avec moi-même, et qu'en me moquant d'Aristote je cherchais à pénétrer le mystère féminin, une idée assez bizarre traversa mon esprit, j'allai jusqu'à imaginer qu'il n'était pas impossible de se procurer un talisman qui obligerait un jour les femmes à tous les aveux que rien n'a pu leur arracher jusqu'ici. Quel trésor qu'un tel talisman pour un observateur! que de confessions pénibles, que de singulières confidences! qui me cachera dans un petit coin de la salle où se passerait une pareille scène!

C'est un privilége, ou si l'on veut une infirmité de mon esprit, de s'exalter sur l'objet qui m'occupe exclusivement, jusqu'à réaliser à mes yeux la pensée la plus extravagante, et à donner tout à coup un corps aux fantômes de mon imagination.

Le tonnerre gronde, les éclairs brillent, les quatre trompettes sonnent, les groupes de Michel-Ange se reproduisent sur la voûte céleste;

un ange femelle parcourt les airs en déployant l'écharpe d'Iris, sur laquelle je lis ces mots : *Jugement dernier des femmes.* Au même instant une flotte aérienne remplit l'espace, et des milliers de barques où s'entassent les ames de toutes les générations féminines, viennent aborder sur tous les points de la vallée de Josaphat, où vient s'abattre l'ange messagère de l'Éternel. Un long roulement de la foudre a commandé le silence, et j'entends distinctement ces mots : « Les hommes sont jugés ; que les femmes de tous les pays et de tous les âges renaissent à ma voix ; voici le jour de la sentence universelle. »

Quelque adorateur que je sois du beau sexe, cette convocation générale effraya ma curiosité. La vieillesse et la laideur devaient nécessairement se trouver en grande majorité dans ce congrès de siècles féminins : quelle fut ma surprise quand la plus ravissante variété de beautés et de grâces apparut à mes yeux dans cette vallée redoutable ! A ma terreur succédèrent des émotions plus douces, dont l'ivresse m'empêcha quelque temps de porter sur toutes ces femmes le regard impassible de l'observateur. Quand ce premier trouble fut passé, je vis plusieurs anges occupés à classer ces dames par groupes de nations ; et mon œil enchanté parcourut avec une volupté plus paisible tout ce que la nature, dans sa longue fécondité, a pro-

duit de beautés sur la terre; car, je dois le dire, les plus belles avaient soin de se placer aux premiers rangs, et l'ange, qui appartenait au même sexe, semblait favoriser cette coquetterie vivante encore après le trépas.

Je reconnaissais l'odalisque aux formes onduleuses, aux yeux de gazelle et au teint cuivré; la fille des bords de la Tamise, aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds, à la démarche languissante; la Romaine, aux regards plus étincelans encore que le jais de sa chevelure; la Française svelte et légère, plus remarquable encore par la naïveté de sa grâce et l'élégance de sa pose que par la perfection de ses traits; les femmes des contrées les plus sauvages devaient un certain charme à leur jeunesse. Une remarque que mon admiration ne me permit pas de faire plus tôt, vint pourtant frapper mon esprit. Comment parmi ces légions innombrables de femmes ne s'en trouvait-il pas une qui parût avoir plus de trente ans? J'allais en demander la raison à l'ange inspecteur, quand il adressa lui-même la question suivante à cette jeune milice.

« Qu'avez-vous fait dans votre vie? » Un seul mot, un mot de deux syllabes sortit à la fois de toutes les bouches; je le laisse à deviner à celles de ces dames qui vivent encore.

» Je le savais, reprit l'ange, mais comment l'avez-vous fait? voilà sur quoi vous devez me

répondre. » Alors il s'éleva un murmure confus, un chuchotement général auquel l'ange lui-même ne pouvait rien entendre; c'était la tour de Babel reproduite au jugement dernier.

J'admirai l'ordre que l'ange établit dans ce tumulte; il choisit dans chaque groupe une seule femme qu'il chargea de représenter sa nation, et lui donna la parole au nom de ses concitoyennes. De petits anges, distribués çà et là, étaient chargés de recevoir les confessions particulières qui sortaient de l'ordre commun. J'étais toute attention.

Une Indienne parla la première; c'était la nature même. Elle avait fait de la volupté sa vertu, et le nombre de ses amans était son orgueil. Consacrée au service des dieux et plus spécialement aux plaisirs des brahmes, elle avait rempli sa double destinée avec un zèle infatigable; elle s'était mariée à vingt-huit ans avec le plus riche et le plus vieux banian de la contrée; il était mort six mois après, et, pour satisfaire à l'usage, elle s'était brûlée avec lui. Amour, ignorance, abandon, telle était l'histoire de sa vie.

Vint ensuite le tour d'une belle Anglaise, qui, d'un ton prude et doctoral, raconta (toujours avec la plus grande délicatesse) les douze perfidies dont elle avait été victime. Romanesque à quinze ans, sentimentale à vingt, dévote à vingt-cinq, toujours tendre, elle aurait pu épar-

gner à son auditoire la longue narration des voyages de son cœur et l'analyser en trois mots : besoin d'aimer, pruderie et prétention.

« La grande, l'unique affaire de ma vie a été (dit la Française) celle de toutes ces dames : j'ai fait précisément ce qu'elles ont fait : l'amour. Vous voulez savoir comment? En honneur, je serais embarrassée de répondre... » — Il est vrai qu'on a besoin d'une grande mémoire, interrompit l'Anglaise avec humeur, quand on a tant à raconter. — L'ange imposa silence à la prude, et ordonna à la Française de continuer. Elle reprit : « Milady a bien raison ; beaucoup de sentimens m'ont effleuré le cœur ; mais d'autres objets plus sérieux m'attachaient à l'existence. Je dansais à ravir, je causais à merveille, je faisais les honneurs de chez moi avec une grâce inimitable : et cependant les plaisirs n'ont pas occupé toute ma jeunesse ; j'ai par-ci par-là rendu quelques services : le vieux général B*** m'a dû sa pension de retraite, et je me souviens d'avoir sacrifié cinq à six mille francs que je destinais à une promenade à Longchamps, pour doter une jeune fille qui n'avait d'autre recommandation auprès de moi que sa vertu et sa pauvreté : veuve, j'ai beaucoup aimé le mari que j'avais perdu ; je ne ferai point ici le récit de mes aventures ; je ne veux pas, comme cette jeune brune de l'Indoustan, raconter avec ingénuité les folies que je me suis permises, et encore

moins, à l'exemple de cette vaporeuse lady, faire de la pruderie avec de l'innocence. Légèreté, grâce, amour, caprice et bienfaisance, voilà ma vie entière. »

Toutes les femmes se mirent à chuchoter : il était impossible de ne pas s'apercevoir de l'envie qu'elles portaient à la Française.

L'Italienne, qui prit ensuite la parole, raconta vivement les trois mésaventures qui avaient au tant de fois empêché son mariage ; les trois pensions qu'elle avait reçues d'un cardinal, de son fils et de son neveu ; elle fit le récit de ses pratiques de dévotion, et raconta avec quelle attention respectueuse elle avait soin de couvrir chaque soir d'un voile épais le visage de sa madone ; l'ange sourit ; l'Italienne se tut, il n'y avait qu'une chose, une pensée, une action, un souvenir, un culte véritable dans la vie de l'Italienne, l'amour ; mais l'amour tel que les sens l'entendent, tel que la nature l'a fait.

« Hélas ! s'écria l'Allemande, lorsque la belle Italienne eut achevé son discours, j'ai passé ma vie à chercher ou plutôt à essayer mon *idéale* ; j'avoue que mes recherches m'ont quelquefois entraînée loin, et que mon existence a été un long voyage de découverte. Le sentiment m'a toujours servi de guide ; pourquoi le ciel m'avait-il donné ces yeux d'azur, dont la flamme humide attirait l'amour sans le fixer ? L'innocence de mes pensées ne s'est point ternie dans le cours

de dix intrigues amoureuses : et le peintre de Munich qui m'épousa trouva le bonheur dans mes bras. Si j'eusse écrit mes mémoires je les aurais intitulés *la Coquetterie sentimentale* ou *le vague des sentimens portés dans le positif de l'amour.*

L'ange complimenta l'Allemande sur la finesse d'observation et la sagacité métaphysique avec laquelle elle avait eu soin de s'apprécier elle-même. « Jeune Américaine des États-Unis, poursuivit-il, voici votre tour ; qu'avez-vous fait ? »

« Rien que des enfans, répondit-elle ; mais on doit m'en tenir compte comme autant de bonnes actions, car ces enfans sont devenus des hommes libres. »

Pendant que l'on procédait à cet examen général, les confessions particulières se terminaient, et les anges chargés de ce soin faisaient leur rapport. Toutes les femmes attendaient en silence le résultat de cette grande journée. Tout à coup un jour pur éclaire la scène, et l'ange prononça d'une voix harmonieuse, le petit discours suivant.

« Si les maris, les amans et les pères siégeaient ici à ma place, mesdames, la sentence qu'ils porteraient contre vous serait sans doute plus cruelle. Élevé par ma nature au-dessus des faiblesses de cette humanité qui voit aujourd'hui briller son dernier jour, je vous remets

la plus grande partie des fautes qui ont marqué chaque jour de votre existence, et dont la liste, gravée sur ces immenses tables d'airain, servira de leçons aux mondes futurs. Beaucoup vous sera pardonné, à vous qui avez beaucoup aimé. Vos faiblesses sont l'ouvrage des hommes: étonnées et ravies de céder à la séduction, et douées d'une sensibilité plus vive, vous n'avez opposé le plus souvent qu'une molle résistance qui demandait à être vaincue, ou vous avez fait honneur à vos principes de cette sévérité qui n'était qu'une coquetterie de plus, faiblesse pardonnable, que votre organisation même vous imposait. Ne tremblez donc pas, vous qui avez pendant votre vie connu quelques sentimens véritables, vous serez pardonnées. Mais vous, tartufes de vertu, qui cherchiez dans le mystère de vos amours un droit pour haïr et pour nuire; mais vous dont le cœur sec ne s'est pas un moment épanoui, furies de médisance, qui cachiez vos poignards sous le scapulaire; femmes d'intrigues qui du lit des monarques et des grands, où vous reposiez nonchalamment couvertes des tissus de l'Inde et de la Perse, avez opprimé le peuple; allez dans l'abîme, et tombez à jamais dans des profondeurs moins obscures que votre ame.

» Quant à vous, femmes voluptueuses ou légères, le bien que vous aurez fait décidera du sort qui vous attend. Soit que vous ayez dé-

guisé sons la mysticité germanique ou sous la grâce française ce bonheur d'être belles, et ce besoin d'être aimées qui vous occupait tout entières, l'amour vous sera pardonné ; le ciel n'est inexorable que pour la haine, la dureté du cœur, le mensonge et la perfidie.

» Vous qui fûtes belles et qui fûtes sages, autant du moins que les hommes pouvaient l'espérer d'un sexe dont la sagesse détruisait l'empire et dont la faiblesse était l'essence ; vous qui, par l'emploi brillant de vos talens, avez fait la gloire et le bonheur des hommes, un doux Élysée, un immortel bonheur vous attendent. »

Je vis alors s'élever d'un côté un palais magnifique, dont l'imagination seule pourrait mesurer l'étendue. De l'autre côté se projetait sur un abîme, dont le fond échappait aux regards qui voulaient en sonder la profondeur, un pont d'une étendue immense ; et qui, semblable à la fameuse arche de l'Alcoran, n'offrait dans toute sa longueur qu'une lame étroite et aiguë, plus fine et plus aiguisée que celle d'un rasoir : mon esprit s'étonnait lui-même des merveilles qu'il se plaisait à créer ; je cherchais vainement à deviner la double destination de l'édifice magique et du pont miraculeux ; l'ange prit encore une fois la parole.

« Il vous a plu, mesdames, de mourir toutes, sans exception, jeunes et belles. Je ne vois

ici que des Orientales de douze à quatorze ans, des Anglaises de dix-neuf, des Italiennes de vingt, des Françaises de vingt-cinq ans. La mort, ordinairement si bizarre dans les coups qu'elle porte, s'est avisée d'une singulière uniformité. Mais descendez un peu dans votre mémoire, consultez vos souvenirs, et soyez bien sûres de l'âge précis où vous avez quitté le monde; car celles-là seules traverseront sans danger le pont de l'abîme, qui s'y présenteront à l'âge qu'elles avaient au moment où elles ont cessé de vivre. »

Vous eussiez vu toutes les femmes se presser, s'agiter, et céder à leurs voisines le dangereux honneur du pas. L'ange avait beau leur crier : Passez donc, on vous attend de l'autre côté; presque toutes reculaient devant l'abîme, dont elles mesuraient avec effroi la profondeur. « Je m'aperçois, dit alors en riant l'ange rapporteur dans ce grand procès, que, même après leur mort, les femmes ne veulent pas convenir de leur âge, et que la laideur est pour elles le tourment le plus redoutable; qu'une métamorphose subite commence donc le supplice de celles que poursuit la colère céleste. »

Au même instant, les dévotes hypocrites, les intrigantes de cour, les tyrans femelles de toutes les conditions, les femmes ambitieuses, avares et cruelles, perdirent tous leurs charmes, et les rides de la vieillesse sillonnèrent à longs

traits ces beaux corps, enveloppes insidieuses d'un cœur corrompu ou d'une ame perverse.

Celles qui n'avaient à expier que des erreurs conservèrent la beauté de leurs formes, mais se virent au même instant couvertes de la tête aux pieds d'une longue robe d'une étoffe épaisse, qui ne laissait deviner aucune des beautés dont elles étaient pourvues, et qu'elles ne devaient quitter qu'à l'expiration du temps plus ou moins long de leur pénitence. Parmi les femmes de cette dernière catégorie, j'en remarquai plusieurs, les plus coupables sans doute, dont le nez devint rouge, la voix rauque, et la tête absolument chauve.

Les véritables élues du ciel se distinguèrent tout à coup par une beauté divine, dont la Vénus des Grecs, embellie de tous les charmes de Psyché et des Grâces, ne pourrait donner qu'une idée imparfaite.

Séparée en trois corps, l'armée des femmes s'avança sur le pont aigu; les réprouvées roulèrent dans l'abîme, les pénitentes restèrent suspendues au-dessus du gouffre, et les élues arrivèrent à l'autre bord; mais je ne comptai qu'un bien petit nombre même de ces dernières qui achevât le trajet d'un pas ferme et sans chanceler sur la route.

Je les suivis jusque dans le palais céleste qui leur était destiné. La description de ce séjour des anges femelles appartiendrait de droit à nos

auteurs romantiques; eux seuls pourraient nous retracer ces coupoles de diamant s'élevant à perte de vue sur dix rangs de colonnes de rubis, de saphirs et d'émeraudes, d'où les rayons épurés du soleil font jaillir les flots d'une lumière émaillée des plus riantes couleurs; ces fleuves de vif argent qui se dessinent en portiques, s'élèvent en gerbes, et retombent en cascades dans un lac immense, où flottent des îles de fleurs; cet air embaumé, ces jardins où se jouent des myriades d'oiseaux d'un plumage plus brillant que le colibri, d'une voix plus mélodieuse que le rossignol. Je renonce à décrire ces merveilles, et je reviens à des observations qui me sont plus familières.

Dans quel langage humain trouverais-je des expressions pour rendre la voluptueuse pureté du délire qui s'empara de moi en entrant dans le céleste Gynécée? Toutes les vertus, tous les talens, tous les sentimens généreux, toutes les passions aimables personnifiées, en ces lieux de délices, sous les formes toujours variées d'une éternelle jeunesse et d'une impérissable beauté! Au centre d'une des îles flottantes s'élève le *palais des Souvenirs*, où les femmes se revoient et se retrouvent telles qu'elles étaient sur la terre : au moment où j'y entrai, cinq femmes en sortaient; les unes en riant, et les autres les larmes aux yeux; je reconnus Agnès, Ninon, Héloïse, Corinne et Corilla.

L'histoire, l'éloge et la critique des femmes s'y trouvaient résumés en quelques sentences inscrites sur les colonnes de cristal qui soutenaient la coupole de ce léger édifice. J'en ai retenu quelques-unes.

—Les femmes ont des défauts; les hommes ont des vices.

— Être ou chimère inconcevable, abîme de douleur et de volupté *.

— La société dépend des femmes **.

— Les vertus des femmes sont difficiles ; la gloire n'aide pas à les pratiquer ***.

— Les femmes sont des maîtresses pour les jeunes gens, des compagnes pour les hommes mûrs , des nourrices pour les enfans et pour les vieillards ****.

— La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes *****.

— La plus indifférente est quelquefois la plus sensible.

— Une belle femme avec les qualités d'un honnête homme: perfection de l'espèce humaine.

— Les femmes ont plus ou moins de bon sens, à proportion des goûts qui les dominent.

* Rousseau.

** Voltaire.

*** Madame Lambert.

**** Oxienstern.

***** Duclos.

— Il en sera des femmes comme des passions; on ne cessera de s'en plaindre, et l'on y reviendra toujours.

— La plupart des femmes ont des vertus que les occasions seules peuvent dévoiler.

— Quelque vertu qu'ait une femme, le caprice ne perd pas son droit.

— Les femmes dont le sentiment est fin, ont plus d'esprit que les hommes les plus spirituels.

— Les femmes, avec plus de sentiment, d'imagination, de goût et de finesse, auront moins de jugement et moins d'esprit que les hommes; incapables d'application, elles ne pourront avoir de génie; elles apprécieront tout et n'inventeront rien.

— L'erreur de la plupart des femmes est d'échanger des sentimens contre de l'esprit.

— La mémoire des femmes est plus dangereuse que leur esprit.

— Les femmes vulgaires connaissent la honte sans connaître la pudeur.

En sortant du *palais des Souvenirs*, j'entrai dans un bois de lauriers, au milieu duquel s'élève un temple d'une éclatante blancheur; sur le fronton je lus ces mots: *Dévouement sublime.* Au fond du sanctuaire je trouvai réunies le petit nombre de femmes qui ont laissé au monde, avec l'exemple du génie, de la force d'ame, une vertu sans tache, un courage inconnu à leur sexe, et souvent au-dessus du nôtre. Là se trou-

vait la noble *Aria*, sur le sein de laquelle se voyait encore la trace du poignard dont elle se frappa pour encourager Pétus; l'épouse de Sénèque, cette jeune *Pauline*, qui s'ouvrit les veines près de son mari expirant; *Lucrèce*, qui ne voulut point survivre à sa honte; *Éponine*, qui partagea neuf ans la retraite souterraine où se cachait Sabinus, et qui le suivit sur l'échafaud; *Jeanne d'Arc*, qui sauva la France; *Boadicée*, qui sauva l'Angleterre; l'adorable *Élisabeth de France*, qu'aucun péril, aucune menace ne put décider à séparer son sort de celui de son auguste frère; *madame Roland*, qui se dévoua si généreusement pour son pays et pour son époux, qui montra l'ame de Socrate sous les traits d'une femme jeune et belle, et dont le courage fit pâlir ses bourreaux; l'héroïque *Charlotte Corday*, qui poignarda le monstre qu'une nation tout entière ne savait que craindre et haïr; *madame de Lafayette*, qui s'enterra vivante dans les cachots d'Olmutz, où son illustre époux expiait son dévouement à la cause de la liberté dans les deux mondes. Telle fut ma vision; j'ai voulu vous en rendre compte avant que la réflexion l'ait effacée de mon esprit.

E. J.

N°. XII. — 22 *février* 1824.

DOUZIÈME LETTRE.

LE PALAIS DE LA BOURSE.

> Si les Tartares inondaient aujourd'hui l'Europe, il faudrait bien des affaires pour leur faire entendre ce que c'est qu'un financier parmi nous.
>
> MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. XXX, chap. XIV.

J'AI pensé que le caractère des institutions, des mœurs, des opinions nationales, était empreint sur les monumens publics de chaque époque, et qu'il suffirait d'étudier ces derniers avec attention pour arriver à la connaissance des autres. Dites-moi si cette idée ne vous a pas frappé en contemplant le nouvel édifice de la Bourse, magnifique palais qu'on pourrait justement nommer le temple de la Fortune.

J'admirais, il y a quelques jours, ces grandes lignes d'architecture monumentale, ces superbes colonnades qui se développent avec une majestueuse simplicité, annoncent à la fois les progrès de l'art et la perfection du goût ; « Voilà,

me disais-je, un monument qui représente l'époque tout entière; l'histoire en sera gravée sur le bronze et le marbre qui doivent le décorer; quelque jour, il suffira d'y jeter les yeux pour savoir quels ont été nos préjugés, nos habitudes et la nature même de notre gouvernement.

Obsédé par cette idée je me livre sans réserve à la puissance magique de l'imagination, elle me transporte dans l'avenir; une longue série de siècles est écoulée. Paris, cette grande capitale de l'Europe civilisée, a subi les vicissitudes du temps et de la fortune; le mouvement naturel des choses humaines a porté ailleurs le sceptre du génie et des arts. J'ignore si cet événement sera produit par une nouvelle irruption de barbares, ou par quelque terrible catastrophe de la nature; on ne saurait dans l'immensité des siècles assigner l'époque précise d'une telle révolution; mais que signifient quelques milliers d'années de plus ou de moins. Rien ne peut changer l'arrêt du sort; il est écrit sur les cadavres de Memphis, d'Athènes et de Rome; le temps en sera l'exécuteur.

La révolution est donc consommée; Paris n'existe plus; la Seine coule dans un désert; de vastes ruines s'étendent au loin sur ses bords. Tout est immobile, tout est calme dans ces lieux jadis si animés, qu'inondaient les flots d'une bruyante et active multitude; le silence général n'est interrompu que par le faible murmure des

eaux du fleuve. Ce qui excite aujourd'hui l'ardeur de nos désirs, ce qui flatte notre orgueil est oublié. Les temples, les palais, tous ces grands édifices, achevés avec tant d'efforts, sont détruits; je me trompe, un seul reste debout, c'est celui de la Bourse; c'est ce monument du siècle que le génie des arts élève au génie de la finance.

Il reste encore, j'aime à le croire, ce qui ne devrait jamais périr; je veux parler des chefs-d'œuvre de la pensée. La langue française a survécu à ce vaste naufrage; ce n'est plus, il est vrai, qu'une langue savante; mais elle est cultivée avec assiduité; on l'étudie partout où la civilisation aura établi son empire. Mais quels sont les hommes qui représenteront la gloire littéraire de leur patrie? Viendra-t-il une époque de génie plus digne de mémoire que celle qui comprend les deux derniers siècles? les grands poètes, les illustres écrivains que nous admirons à si juste titre, seront-ils surpassés? N'assignons point de terme aux progrès du génie; c'est en vain que nous voudrions emprisonner l'avenir dans l'étroite sphère de nos opinions.

Dans cet avenir, dont la pensée la plus pénétrante ne saurait déterminer l'époque, la cité française est encore l'objet d'une avide curiosité. De nombreux voyageurs, attirés par son antique renommée, viennent successivement in-

terroger ses ruines. Les uns dessinent les débris de quelques marbres, ou mesurent les proportions de quelques colonnes; d'autres s'efforcent de déchiffrer diverses inscriptions; et s'étonnent de n'en pas trouver une seule dans la langue du pays. L'un de ces voyageurs, nouveau Volney, s'appuie sur un vieux tombeau dans le champ des sépultures, et contemple la nouvelle Palmyre. Ses regards sont fixés sur le seul édifice que le temps ait, en grande partie, respecté; il cherche à en deviner la destination. Est-ce un temple, un palais, un théâtre? Bientôt il erre sous les portiques silencieux. Des caractères s'offrent à sa vue; il apprend qu'il se trouve au lieu même où se réunissaient jadis les publicains de l'époque. Il ordonne des fouilles et préside aux découvertes. Au lieu de vases précieux, de statues, d'antiques médailles, on ne retire du sein de la terre que d'informes lambeaux de papiers; enfin un petit livre, d'une assez belle conservation, est rendu à la lumière. Notre savant, transporté de joie, s'en saisit avec ardeur; il est au comble de ses vœux; ce trésor, c'est le carnet d'un agent de change.

Toutes les pages du précieux livret soigneusement consultées; voici ce que le voyageur inscrit sur ses tablettes pour l'instruction de ses contemporains.

» Au milieu des grandes ruines de l'antique Lutèce, plus connue aujourd'hui sous le nom

de Paris, s'élève encore un superbe palais où sont étalées toutes les merveilles de l'architecture. Nous n'avons rien parmi nous de plus parfait, de plus majestueux. Il serait important pour la science d'assigner l'époque précise de sa construction; mais cette tâche est difficile à remplir. Comme les pages confuses et interrompues de l'histoire ancienne ne nous apprennent rien à cet égard, l'esprit philosophique peut seul y suppléer. C'est ce que je vais essayer de faire avec toute l'attention que mérite un sujet si intéressant.

» Je me suis assuré d'abord que ce somptueux édifice recevait journellement, à l'époque que nous cherchons à reconnaître, tous les hommes de finance; qu'on y établissait le cours des changes, des effets publics, et la valeur des monnaies. Ce fait une fois constaté, a été un trait de lumière qui a éclairé toutes mes conjectures. Il est évident que la pensée d'une telle construction n'a pu appartenir aux siècles dits de *chevalerie;* alors l'industrie, le commerce étaient languissans, et tout l'art du financier consistait à lever des contributions sur les passans, le glaive à la main : elles n'appartiennent pas non plus à ces longues années de guerres civiles et religieuses qui succédèrent aux temps douteux que les vieilles chroniques nomment le moyen âge. A cette époque la profession de la finance était une profession obscure et sans considéra-

tion; le commerce lui-même, le commerce si utile aux sociétés, si honorable, était en butte au mépris. Nous savons qu'alors le travail était abject, et l'oisiveté un titre de noblesse. Ces opinions nous paraissent extravagantes; mais il est positif qu'elles ont existé. Comment, à une telle époque d'absurdité et de fol orgueil, aurait-on pensé à consacrer un temple au Plutus plébéien?

» Il paraît maintenant hors de doute, d'après les profondes recherches et les rapprochemens lumineux de nos plus illustres érudits, qu'un siècle ou deux après la dernière époque que je viens de citer, il se fit en ce pays une étonnante révolution politique. Les anciennes institutions s'écroulèrent; de nouvelles doctrines, de nouveaux besoins amenèrent un nouvel ordre social. On n'entend plus parler, depuis cette grande commotion, de chevaliers bannerets, de seigneurs châtelains, de grands vassaux, d'abbés opulens comme des princes. Dans le nivellement des conditions et l'accroissement des lumières, l'industrie et le commerce, qui enrichissent les individus en faisant prospérer les empires, durent sortir de leur antique dégradation; on soupçonne même que des droits publics furent attachés à la propriété délivrée d'entraves. Ainsi chacun put s'élever par son travail; et la richesse créa les distinctions : c'est, suivant toutes les probabilités historiques, à cette époque que fut construit le palais de la finance.

» Mais un tel état de choses a ses inconvéniens : s'il anime d'abord l'industrie, s'il favorise les arts, il allume aussi la soif de l'or, réveille toutes les cupidités, et la finance devient la première des professions. Ses adorateurs lui élèvent un temple et lui rendent un culte qui tient de l'idolâtrie. Quand le désir immodéré des richesses saisit une nation, la probité n'est plus qu'une vertu importune, les sentimens généreux s'affaiblissent, tout est soumis au calcul.

» Je ne sais si je me trompe, mais je suis porté à croire qu'à l'époque qui nous occupe, l'honnête devait souvent être sacrifié à l'utile. Je soupçonne même, en contemplant cet admirable édifice, que le pouvoir public de cette même époque, loin de résister à la tendance générale, en était complice; qu'il cherchait à la favoriser de ses moyens d'influence, et croyait peut-être se fortifier en affaiblissant le moral du peuple. C'est une erreur que la philosophie a eu beaucoup de peine à déraciner.

» Enfin, la passion financière portée à son plus haut degré d'exaltation a dû nuire aux entreprises utiles, aux travaux de l'industrie, aux grandes spéculations du commerce, aux progrès de l'agriculture, comme aux mœurs publiques. Tous les capitaux réels ou passifs affluaient sans doute, et s'agitaient sur un seul point : l'embonpoint était au centre, et la maigreur à la circonférence. Une société ainsi organisée est tou-

jours à la veille de quelque catastrophe. Un antiquaire de mes amis, en feuilletant de vieux livres vermoulus, a découvert que les Gaulois de ce temps-là avaient un nom singulier pour désigner les jeux de la finance, ils les appelaient *agiotage*. Je voudrais bien savoir l'étymologie de cette burlesque expression.

» L'aspect de l'édifice dont il s'agit m'a suggéré ces remarques générales, et la lecture laborieuse du petit livre que j'ai trouvé dans mes fouilles ne m'a plus laissé de doute sur leur exactitude : il a dû appartenir à l'un des prêtres de ce temple fastueux. Il est vrai que, malgré tous mes efforts, je n'ai pu comprendre les premières pages ; elles sont écrites d'un style qui n'a aucun rapport avec la langue de Fénélon et de Voltaire. On y lit ces mots : « *Prime — fin courant — dont un — report,* » et autres expressions singulières, qui arrêtent et fatiguent sans fruit l'intelligence. Mais d'autres pages sont moins obscures : il me paraît prouvé que le possesseur y marquait d'avance le cours de ses occupations. Voici quelques-unes de ces phrases : « *Demain, déjeuner avec son excellence ; — voir l'abbé Moltocurante. — Après demain, visite à la comtesse et règlement.* N. B. *Le prince et le duc dînent chez moi vendredi. — Samedi, Polichinelle Vampire, Aglaé ou Victoire ; loge grillée. — Lundi, grande hausse ; c'est convenu. — Mardi, jeter l'emprunt en dehors.*

Bonne affaire. Courriers à Londres, à Vienne, à Francfort, à Madrid. Penser à mon grand bal. Commander mes armoiries et mes décorations. »

» Je ne comprends pas nettement toutes ces phrases; mais le peu que je conçois me prouve une vérité importante, c'est que la classe la plus élevée de la société se mêlait avec ardeur de finance. Elle avait donc perdu cette antique délicatesse, ce dédain du calcul qui, dit-on, caractérisait ses ancêtres; elle courait les chances du mouvement des effets publics : signe infaillible de la grande révolution qui doit avoir sillonné, vers ce temps, l'état social du pays.

» Puisque la richesse était la divinité de l'époque, la morale publique devait être peu sévère, et la saine littérature sur le déclin. Ce *Polichinelle Vampire*, dont il est question dans mon précieux manuscrit, était sans doute quelque *Atellane* vulgaire, quelque production grotesque qui attirait alors la foule. S'il y a quelque fondement dans cette conjecture, la scène nationale devait être négligée; nouveau symptôme d'une naissante barbarie. *Aglaé* ou *Victoire*; j'ai long-temps réfléchi sur la particule disjonctive qui se trouve dans cette phrase, et il est résulté de ces méditations que le prêtre de la finance était d'une humeur un peu libertine.

» Je me suis arrêté sur ces mots, *son excellence*, — *l'abbé Moltocurante*; mais mon esprit

n'a rien produit de satisfaisant. Je soumettrai ce passage à notre Académie des sciences; il y aura là matière à dissertation pour plus d'un volume; c'est un véritable trésor académique.

» *L'emprunt*, *la grande hausse*, ne m'ont point surpris. Les emprunts publics devaient être un des moyens du gouvernement, et fournir des enjeux aux spéculateurs; mais je serais curieux de savoir comment on convenait d'une grande hausse; le temps nous a dérobé ce secret : il faut consentir à ignorer quelque chose. »

La relation de mon voyageur s'arrêtait à ces mots; tout à coup mon imagination refroidie cessa d'exalter ma pensée, elle retomba dans la réalité; et en me réveillant comme d'un songe, je me trouvai au milieu de l'Athènes moderne, qui s'occupe beaucoup plus du présent que de l'avenir, qui brille comme a brillé l'antique capitale des arts, et qui passera comme elle.

A. J.

N°. XIII. — 25 *février* 1824.

TREIZIÈME LETTRE.

LE MORCEAU DE FER ET LE LINGOT D'OR.

Instrumenta regni.
TACITE.

Les deux mobiles de la puissance.

LE MORCEAU DE FER.

JE bénis le tremblement de terre qui vient de s'opérer, et à qui je dois l'avantage de me retrouver auprès de vous, sous les décombres de ce palais en ruines; nous sommes l'un et l'autre bien déchus de nos grandeurs passées, mais qu'une nouvelle commotion nous pousse à la surface du sol et nous rejette sous le marteau de l'artisan, nous retrouvons notre empire, et nous sommes encore les deux grands leviers du monde.

LE LINGOT D'OR.

Je conçois que tu t'applaudisses d'une catastrophe qui nous est commune, et qui établit entre nous pour quelques instans une sorte d'éga-

lité dont tu abuses avec plus de vanité que de bienséance.

LE MORCEAU DE FER.

Puisque vous paraissez attacher tant d'importance à vos souvenirs, permettez-moi de vous rappeler que si vous avez brillé sous la forme d'un diadème au front de Bajazet, je n'ai peut-être pas jeté moins d'éclat entre les mains de Nadirsha, sous la forme de ce glaive formidable dont vous avez si cruellement éprouvé la trempe.

LE LINGOT D'OR.

Vante-toi d'avoir servi les fureurs d'un brigand; mais apprends de moi, misérable instrument de guerre et de travail, que la valeur intrinsèque est seule impérissable : tandis que la rouille achèvera de te dévorer, et de rendre à la terre les viles mélocules qui te composent, je redeviendrai le signe de l'autorité souveraine, ou, façonné en coupe brillante, j'ornerai la table des festins ; mes moindres parties, divisées et empreintes de l'image des rois, circuleront de main en main, et seront partout reçues avec empressement comme signes d'échange pour tous les besoins et pour tous les plaisirs.

LE MORCEAU DE FER.

Un peu moins d'orgueil, mon très-cher confrère en minéral, et daignez vous souvenir que nous sommes également le résultat d'une agré-

gation fortuite de parties similaires, et que nous ne différons que par nos propriétés. Êtes-vous plus que moi utile aux hommes ? leur rendez-vous plus de services? vous doivent-ils plus de reconnaissance? C'est là ce qu'il s'agit d'examiner. Faites-moi votre histoire, je vous conterai la mienne.

LE LINGOT D'OR.

J'y consens. Personne ne nous écoute ; je puis, sans déroger, m'entretenir avec toi. Le Pérou fut mon berceau.

LE MORCEAU DE FER.

C'est assez dire qu'il fut arrosé du sang des hommes : ainsi votre naissance est votre premier crime.

LE LINGOT D'OR.

Le prêtre Valverde l'expia en me transformant en un superbe condélabre dont Charles-Quint enrichit Saint-Pierre de Rome.

LE MORCEAU DE FER.

Le saint apôtre, premier serviteur des serviteurs du Dieu des pauvres, n'aurait point accueilli ce don fastueux ; celui qui plaça une croix de bois sur l'autel aurait craint de profaner le temple en y plaçant un candélabre d'or.

LE LINGOT D'OR.

Dix ans après, une de mes branches fut dé-

tachée et vendue à des bijoutiers de Rome, qui la convertirent en chapelets précieux que l'on vit, avec édification, se mêler aux cheveux noirs, ou serpenter au cou d'albâtre des maîtresses de quelques aimables cardinaux.

LE MORCEAU DE FER.

Luxe, vanité, débauche, arrogance et tyrannie, voilà leur histoire et la vôtre.

LE LINGOT D'OR.

Je cesse de parler si vous continuez à m'interrompre par les réflexions de votre philosophie bourgeoise. Après avoir figuré pendant près d'un siècle au pied des colonnes de bronze qui soutiennent le dais pontifical, sa sainteté, qui avait besoin d'argent pour soutenir la guerre contre sa fille bien-aimée la république de Venise, me vendit à des juifs; ceux-ci encore firent passer au creuset deux de mes branches; et au moyen de trois cinquièmes d'alliage qu'ils mêlèrent à ma substance native, ils en composèrent des bijoux, des amulettes, et des pièces de monnaies marquées au titre de vingt-quatre carats, et sur lesquels ces honnêtes Israélites gagnèrent environ soixante-quinze pour cent.

L'un d'eux s'était aperçu qu'à toutes les perfections dont la nature m'a pourvu il fallait ajouter une si prodigieuse facilité de s'étendre,

qu'il parvint à réduire une de mes feuilles, d'une once pesant, en seize cents feuilles de trois pouces carrés, lesquelles couvraient une surface plus de cent cinquante mille fois plus grande que celle que j'occupais sous ma première forme. Au moyen de cette découverte il parvint à donner aux matières les plus viles l'éclat et l'apparence qui n'appartiennent en propre qu'à moi seul.

LE MORCEAU DE FER.

J'entends, vous avez la propriété de parer les défauts, de masquer les vices, et d'attirer une sorte de considération sur les objets les plus méprisables.

LE LINGOT D'OR.

Ainsi mutilé, j'arrivai en Perse, où je fus déposé dans le trésor du sophi; bientôt après l'orfévre de la couronne eut ordre de détacher ma dernière branche, et d'en fabriquer un sceptre digne du très-puissant, très-invincible empereur de la mer, fils du soleil et de la lune, oncle des planètes, cousin des étoiles, roi de Perse et des Indes, etc. Sous cette forme nouvelle je fis gémir et trembler l'Orient; à ma vue les grands se prosternaient, les peuples rentraient sous terre; d'un seul mouvement je faisais tomber autour de moi dix mille têtes d'esclaves, ou j'en envoyais trois cent mille au

combat. Ma partie inférieure, où se trouvait gravé le sceau impérial, était l'unique arbitre des destinées de cent millions d'hommes. Hélas ! une irruption des Tartares m'arracha des mains du sophi, et suspendit le cours glorieux de mes prospérités.

LE MORCEAU DE FER.

Il n'était pas besoin pour cela des Mameluks et des Usbecks : le despotisme se détruit lui-même; c'est ainsi que Persépolis, où le feu était adoré, fut dévorée par le feu.

LE LINGOT D'OR.

Le conquérant tartare, devenu possesseur du sceptre de l'invincible fils du soleil, en fit hommage au grand lama, c'est-à-dire au collége des bonzes, qui gouvernent au nom de *son éternité*; ceux-ci me rendirent à mon état de lingot, après avoir rogné ma base pour composer avec mes parcelles les sachets odorans, dont le grand lama fait présent à ses plus zélés adorateurs.

J'étais enfermé précieusement depuis plusieurs années dans le sanctuaire impénétrable où les bonzes entassaient leurs richesses, lorsqu'un tremblement de terre ébranla le Thibet et engloutit à la fois le temple, l'idole, les prêtres et leur trésor. Il ne fallait rien moins, tu l'avoueras, qu'une de ces épouvantables ca-

tastrophes qui bouleversent le monde pour nous avoir jetés pêle-mêle sous les mêmes débris ; mais depuis quelques semaines un bruit sourd se fait entendre au-dessus de notre tête ; on me cherche ; et, bientôt rendu à la lumière, je verrai se rouvrir pour moi la carrière de gloire et de puissance où m'appellent invinciblement la nature et les hommes.

LE MORCEAU DE FER.

Me pardonnerez-vous de répéter, en commençant mon histoire, que nous avons une même origine, et que la mine dont on m'a tiré n'était ni plus obscure ni plus grossière que celle où vous avez pris naissance ; je dirais même (si j'étais métal à tirer vanité de circonstances purement fortuites) que j'étais connu bien avant vous sur la terre. Mais laissons le droit d'ancienneté, qui n'est après tout qu'un acte de générosité du temps ; et, sans chercher depuis quand nous vivons, voyons comment nous avons vécu.

Vous êtes né au Pérou, et moi dans les forêts de la Germanie ; vous avez coûté la vie aux hommes qui vous ont arraché avec effort des profondes entrailles de la terre, et moi j'ai récompensé par des bienfaits les travaux plus faciles de ceux qui m'ont trouvé, à quelques pieds au-dessous de sa surface.

La masse énorme qui me composait dans le

principe, divisée par le feu en plusieurs fragmens, n'a reçu au sortir de la forge, que de bienfaisantes, d'utiles ou de nobles destinations; je me suis vu transformer en instrumens de labourage, en ancres, en tuyaux de conduite pour les eaux, et en machines de guerre.

LE LINGOT D'OR.

Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite en instrument de meurtre et de carnage?

LE MORCEAU DE FER.

Il est vrai qu'Alexandre, César, Gengis, Napoléon, portaient une épée qui valait bien le sceptre de votre sophi de Perse; mais c'est de la nature et du mérite intrinsèque du fer que je suis responsable, et non de l'abus que les brigands et les assassins peuvent en faire. J'ai été donné à l'homme pour le nourrir et pour le défendre; si je deviens quelquefois entre ses mains un instrument de dommage, c'est encore à vous, à l'or, nourricier de tous les vices, père de tous les crimes, qu'il faut s'en prendre. L'or commande les forfaits, le fer les exécute et les châtie.

LE LINGOT D'OR.

Tes reproches sont encore la preuve de ma puissance.

LE MORCEAU DE FER.

Je ne puis vous céder même cet avantage.

Vous avez corrompu le monde, mais c'est le fer qui l'a conquis. Avec mon secours vous faites des esclaves, et sans vous, je fais des hommes libres. On reconnaît à sa stérilité le sol où vous prenez naissance, et la terre, desséchée sur votre passage, m'appelle à son aide pour lui rendre la fécondité et la vie. Mon seul crime, et celui-là même atteste ma supériorité sur vous, c'est d'avoir fait votre conquête, et d'avoir versé sur le vieux monde ce poison brillant et solide, que la nature bienfaisante avait caché dans un autre hémisphère. Réduit à vous-même, vous n'avez qu'une valeur d'opinion, et vous n'avez de force qu'en devenant un moyen d'échange. Les armées chargées d'or ont toujours succombé, et l'orgueil du sceptre d'or s'est toujours brisé contre la cuirasse de fer.

LE LINGOT D'OR.

Laisse là de vaines déclamations; je ne veux pas savoir ce que tu penses de ta race, mais ce que tu as fait par toi-même.

LE MORCEAU DE FER.

« J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. »

Devenu ancre au sortir de la forge, je fus embarquée sur un vaisseau de transport où se trouvaient huit ou neuf cents hommes; après une traversée de plusieurs mois, et presqu'en vue du port, nous fûmes assaillis par une horrible tem-

pête : la lame et les vents nous jetaient sur les rochers de la côte. Il fallut mouiller : trois ancres jetées successivement, s'étaient brisées sous l'effort d'une mer en furie.... *Adieu-va*.... On laisse tomber l'ancre de miséricorde,... dernière espérance de salut; c'était moi : de ma résistance dépendait la vie d'un millier de créatures humaines ; les flots redoublent de rage; je laboure un moment le sol où je m'enfonce; mais je tiens bon. Les vents s'apaisent, le calme renaît, et, grâce à moi seule, le navire est sauvé. On veut me lever pour entrer dans le port, mais je m'étais engagée sous une roche, et j'y laissai une de mes pates.

Dans cet état, je devins la propriété d'un taillandier qui me convertit en charrue de fer d'une nouvelle invention. Sous cette forme, où je demeurai pendant un demi-siècle, j'ai défriché une partie de la Sologne, j'ai enrichi successivement deux de mes propriétaires, et j'ai fait vivre dans l'aisance plusieurs familles qui sans moi se seraient probablement éteintes dansla misère.

La mer, en se retirant, avait laissé à découvert la roche sous laquelle s'était brisée une de mes pates; des pêcheurs vinrent à bout de dégager cette partie de moi-même qu'ils vendirent à un serrurier sous le marteau duquel ce morceau de fer divisé, subdivisé, courbé, aminci, en cent façons, fournit à tous les genres de besoin, à toutes les espèces d'industrie, des us-

tensiles et des instrumens que la pauvreté même pouvait acquérir. Je vous ai déjà demandé grâce pour cette lame de sabre qui vous a joué un si mauvais tour.

Je me hâte donc de terminer mon histoire principale en vous disant que la charrue de fer, usée par le travail, fut mise à la fonte, et qu'on en forma une de ces masses de fer dont on se sert comme de lest dans les vaisseaux. Arrivé au Thibet, après une suite d'aventures sans intérêt pour vous, je fus étendu en barre de fer, et je servais à fermer le trésor où l'avarice des bonzes vous gardait si soigneusement lors de la catastrophe qui nous engloutit l'un et l'autre.

LE LINGOT D'OR.

J'en sortirai plus brillant que jamais, tandis que la rouille achèvera de te dévorer.

Le lingot parlait encore lorsque les travailleurs pénétrèrent sous les décombres où il était enseveli, et s'emparèrent, avec une joie inexprimable, de la barre de fer qu'ils reconnurent à la rouille même dont elle était couverte. « Que faites-vous? leur crie le lingot, vous vous trompez; elle n'est que de fer, et je suis d'or. — Que nous importe? répondit un des travailleurs, en chargeant la barre de fer sur son épaule; notre terre est fertile, notre peuple est industrieux, et l'ennemi s'approche; c'est de fer que nous avons besoin. E. J.

N°. XIV. — 28 *février* 1824.

QUATORZIÈME LETTRE.

LE QUAKER.

La fin des commandemens c'est la charité.
Première épître de saint Paul à Timothée.

Vous m'avez souvent témoigné le désir de connaître les mœurs de cette secte de chrétiens qui se désignent sous le nom d'*amis*, et que nous appelons la société des *quakers*. Ces disciples de Penn sont nombreux dans les États-Unis; et de quelques calomnies dont ils aient été l'objet, vous pouvez regarder comme un fait positif qu'il n'y a point au monde de société dont les membres soient aussi recommandables par la pratique des vertus sociales, la pureté du sentiment religieux, et le respect de l'humanité.

L'anecdote que je vais raconter vous fera mieux apprécier la doctrine et les mœurs des quakers américains que toutes les réflexions que je pourrais vous offrir. La scène se passe auprès d'York-Town, ville célèbre par la capitulation de l'armée britannique sous les ordres de lord

Cornwallis; événement décisif qui honora la valeur française, et ouvrit un asile inviolable au génie de la liberté.

C'était au mois d'octobre 1781; York-Town était assiégé par l'armée combinée de France et d'Amérique. Les généraux Washington et Rochambeau résolurent d'enlever de vive force les redoutes de la ville. La victoire couronna les efforts des défenseurs de l'indépendance américaine; mais plus d'un brave guerrier y perdit glorieusement la vie. M. de Terville, un de nos meilleurs officiers, qui, l'un des premiers, s'était jeté, l'épée à la main, au milieu des ennemis, fut blessé, et resta quelque temps au nombre des morts.

John Langdon, l'un de ces quakers dont je vous ai parlé, vint après le combat visiter le champ de bataille, avec l'espoir de secourir quelque blessé; il reconnut que M. de Terville respirait encore, et le fit transporter dans sa maison, située sur les bords de la Chésapeak; tous les secours de l'art lui furent prodigués. Le chirurgien, après avoir posé le premier appareil, recommanda de laisser reposer l'officier français, et se retira.

M. de Terville avait eu le temps de recueillir ses idées, et voulut témoigner sa reconnaissance au généreux Américain qui, debout près de son lit, semblait veiller sur lui avec intérêt. Langdon, l'interrompant d'un air brusque, lui or-

donna de se tenir en repos. Cet officier, un peu surpris de ce ton impératif, prit le parti d'obéir à l'injonction de son hôte. « Je suis tombé, se dit-il à lui-même, entre les mains de quelque bourru bienfaisant, dont, après tout, je dois m'estimer heureux d'éprouver la capricieuse bienveillance. » M. de Terville s'endormit paisiblement sur cette pensée, et ne se réveilla le jour suivant qu'à onze heures du matin.

L'influence d'un sommeil doux et prolongé avait été pour lui un baume salutaire. En soulevant sa tête, il aperçut, assise près de son lit, une jeune fille qu'une imagination païenne aurait aisément prise pour la déesse de la santé. M. de Terville allait se livrer à sa surprise et à son admiration, mais on lui intima de nouveau, par un signe expressif, l'ordre de garder le silence. Après avoir obtenu ce qu'elle exigeait, la jeune Américaine reprit avec tranquillité une lecture qui paraissait absorber toute son attention. M. de Terville, de qui je tiens ces détails, m'a dit depuis qu'il ne s'était jamais trouvé dans une position aussi singulière. En examinant cette jeune fille d'une beauté angélique, il éprouvait certaines sensations qu'il est difficile d'exprimer, et qui s'emparèrent de toutes les facultés de son ame. Il était plongé tout entier dans cette ravissante contemplation, lorsque le chirurgien, suivi du quaker Langdon, entra dans la chambre et s'approcha du malade. Après avoir levé

l'appareil et tâté le pouls de notre officier, dont l'œil lui parut vif et animé, il déclara avec une bonne foi dont un médecin peut seul apprécier toute la naïveté, qu'il s'était trompé sur le caractère de la blessure, et que *le patient* * ne courait aucun danger. Il lui prescrivit de prendre quelque nourriture, et même de se lever si ses forces le lui permettaient. Ensuite il murmura quelques mots à l'oreille de Langdon en regardant la jeune fille, et promit de revenir le lendemain pour s'assurer si l'événement aurait justifié son pronostic; il ajouta que M. de Terville ferait bien d'éviter la fatigue des longues conversations.

L'officier français, qui parlait la langue anglaise avec facilité, s'imagina qu'après le rapport favorable du docteur on ne l'empêcherait pas de proférer quelques paroles; mais au moment où il ouvrait la bouche : « C'est bon, c'est bon; tais-toi, l'ami, » lui dit le quaker. Et il sortit, emmenant avec lui sa fille Rachel, dont la taille souple et la démarche gracieuse fournirent au *patient* de nouveaux sujets de méditation.

Quelque temps après il s'habilla, et vit entrer dans sa chambre une vieille négresse qui lui

* Les médecins anglais nomment un malade « *The patient* », le patient. Nous devrions adopter cette expression qui peint avec tant de vérité la situation d'un malade aux prises avec la faculté.

portait des alimens. Il ne mangea pas sans appétit, et but un verre de vin de Madère dont il se trouva fort bien. Il voulut essayer d'entrer en conversation avec Philis (c'était le nom de cette vieille négresse); mais elle lui parut aussi taciturne que ses maîtres; il apprit seulement les noms et la qualité de ses hôtes. Comme c'était un dimanche, que les Anglais appellent *le jour du sabbath*, et qu'ils observent religieusement, Langdon et sa fille s'étaient rendus au temple des quakers. Pendant leur absence, M. de Terville visita la maison, dont les meubles, simples et commodes, étaient d'une propreté recherchée; il parcourut aussi le jardin terminé par une terrasse, d'où l'œil embrasse une perspective admirable par sa variété et son étendue. D'un côté la ville d'York, ses remparts et ses édifices publics, s'élèvent sur un plan qui s'incline par degrés jusque sur les bords d'un fleuve large et rapide; de l'autre, l'on aperçoit des villages, des prairies, des champs cultivés, de hautes forêts. Au-devant se déroulent les eaux vastes et profondes de la Chésapeak, d'où sortent, de distance en distance, des îles hérissées de rochers, dont quelques pointes, couvertes d'érables, de vieux chênes et de sassafras, paraissent dans le lointain comme des obélisques de verdure. M. de Terville contemplait avec admiration ce magnifique tableau lorsqu'un bruit léger interrompit sa rêverie. Il se

retourne, et reconnaît Rachel, qui le presse d'aller rejoindre son père, et qui lui offre l'appui de son bras. Il aurait pu se passer d'un pareil secours, mais il n'eut pas la force de le refuser; je ne sais même comment il se fit que sa main toucha la main douce et blanche de la jeune Américaine; c'est un événement dont il ne m'a pas donné l'explication.

Au bout d'une superbe allée de magnolias, ils trouvèrent le vénérable Langdon entouré de ses serviteurs, et assis auprès d'une table de granit; il lisait avec attention dans une grande Bible ouverte devant lui. M. de Terville et Rachel se placèrent vis-à-vis du quaker; alors celui-ci levant la tête, dit à l'officier français: « Ami, je suppose que le sentiment de la religion n'est pas éteint dans ton cœur, et que tu ne seras pas scandalisé, quoique papiste, si je lis aujourd'hui à haute voix, suivant notre coutume, quelques passages de l'Écriture Sainte. Je remplis ce devoir pour l'instruction de ma famille, et pour ma propre instruction. Qu'en penses-tu? Je te permets de parler. »

M. de Terville fut d'abord surpris de cette interpellation inattendue; il s'aperçut que Rachel fixait les yeux sur lui comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur, et répondit qu'il écouterait avec plaisir une lecture aussi édifiante.

Alors Langdon, d'une voix ferme et solennelle, lut cette parabole du Samaritain, qu'on

ne relit jamais sans émotion. La lecture terminée, le quaker ferma la page divine, et dit : « Mes amis, n'imitons ni le prêtre ni le lévite; prenons pour modèle le Samaritain ! »

L'officier français fut ému de ces paroles. Le souvenir du danger qu'il venait de courir, de la bonté compatissante qui l'avait arraché des bras de la mort, l'aspect du respectable vieillard dont la bouche et le cœur étaient si bien d'accord, la vue même de cette jeune fille d'une beauté si touchante, tout contribuait à lui faire éprouver un sentiment indéfinissable qui semblait le détacher des fanges terrestres. Pour la première fois il se sentit susceptible d'enthousiasme religieux.

Après la lecture on prit le thé. Langdon, n'ayant plus de crainte pour la santé de M. de Terville, adoucit un peu la brusquerie de son langage, et lui fit même quelques questions sur l'Europe.

Notre officier ne laissa pas échapper l'occasion de parler avantageusement de son pays. Il raconta les merveilles de Versailles et de Paris, et s'étendit principalement sur les magnificences de cette dernière cité. Il dit qu'on ne pouvait rien voir de comparable à la splendeur de ses palais, à la beauté de ses théâtres et de ses monumens publics ; il vanta le génie de ses artistes, et n'oublia pas l'éloge de ses habitans, qui, par leur esprit et leur urbanité, servaient

de modèle à l'Europe, ou plutôt au monde entier. Passant ensuite à l'importance politique du royaume, il fit l'énumération de ses nombreux arsenaux, de ses flottes, de ses armées capables de faire trembler les peuples les plus puissans, et qui avaient porté en tous lieux la gloire du nom français. Il cita de grandes batailles gagnées, des forteresses emportées d'assaut, des provinces envahies et retenues sous le joug; enfin il ne négligea rien de ce qui pouvait donner au quaker et à sa fille la plus haute admiration pour la France.

Il s'aperçut avec étonnement que son éloquence ne produisait pas sur ses auditeurs l'effet qu'il s'était promis. « Il me semble, ami, répondit le quaker, que tu n'as pas une idée juste de ce qui constitue la gloire réelle et la vraie grandeur des peuples. Dis-moi : les lois, dans ton pays, sont-elles égales pour tous les citoyens? Chacun peut-il se livrer, sans craindre l'arbitraire, à l'exercice de son industrie, et jouir avec plénitude de ses droits légitimes? N'y voit-on ni oppresseurs, ni opprimés? Avez-vous la liberté de conscience qui seule donne du prix aux sentimens religieux? Vos lévites sont-ils humains, modestes, détachés des pompes mondaines? Est-ce l'homme ou la loi qui décide dans vos tribunaux? Connaissez-vous cette morale évangélique qui se fonde principalement sur la charité? Tu me parles de pa-

lais, de théâtres, de monumens publics, d'armées vaincues, de provinces ravagées; je ne vois là que des constructions cimentées par la sueur et le sang des hommes, que de fastueux brigandages. Pour moi, je ne conçois pas de gloire sans liberté, et de bonheur sans vertu. »

Ces considérations morales ne s'étaient pas encore présentées à l'esprit de M. de Terville; il en fut étonné; et comme il cherchait quelque réponse, le quaker l'arrêta, et lui dit : « Nous avons assez parlé; tu as encore besoin de repos; retournons au logis. »

Ils se levèrent; M. de Terville s'appuya de nouveau sur le bras de la jeune Américaine. Le soleil descendait alors des montagnes; des bandes d'un pourpre éclatant traversaient la partie encore visible de son disque, et ses derniers rayons étincelaient sur les eaux calmes de la Chésapeak; un vent frais et léger courait sur la vallée, dispersant au loin le parfum des fleurs. Je ne sais quelle sensation éprouvait alors M. de Terville; mais il m'a dit plus d'une fois qu'il était vivement ému, et qu'il ne put s'empêcher d'imprimer un baiser téméraire sur la main de son aimable guide.

M. de Terville s'était abandonné à un premier mouvement sans réfléchir aux conséquences de sa témérité; ce n'est pas que Rachel s'en trouvât offensée. Les jeunes filles, en Amérique, se laissent baiser la main sans attacher d'importance

à cet acte de familiarité. Il ne pouvait en être ainsi de l'officier français. Il se retira dans sa chambre pour prendre quelque repos ; mais à peine fermait-il les yeux que l'image de Rachel, dans toute la fraîcheur et l'éclat de sa beauté se présentait devant lui. Il la voyait, il lui parlait ; ses lèvres avides cherchaient encore cette main charmante qu'elles avaient pressée ; elles auraient osé bien davantage ; mais il ne m'est pas permis de révéler leur indiscrétion ; il suffira de savoir que le sommeil de M. de Terville fut souvent interrompu, et quelquefois bercé par des songes voluptueux.

Le repos du matin répara l'agitation de la nuit. M. de Terville se leva fort tard, et se rendit d'abord au jardin pour admirer un de ces beaux jours d'automne, qui, dans la Virginie, n'annoncent point le deuil de l'année. Les arbres n'y sont jamais entièrement dépouillés de leur feuillage, ni les champs de leur verdure ; la différence des saisons n'est marquée que par une admirable variété de plantes et de fleurs qui viennent successivement embellir ces régions placées sous des cieux faciles, et consacrées à la liberté.

Lorsque M. de Terville fut arrivé sur la terrasse, il tourna ses regards vers York-Town ; qui pourrait exprimer sa surprise et sa joie ? Les drapeaux amis de la France et des États-Unis flottaient avec majesté sur les remparts de cette

ville. Ainsi la victoire était restée fidèle à la plus juste cause ; ainsi l'orgueil britannique avait fléchi devant la valeur française et le patriotisme américain. En ce moment, M. de Terville oublia tout pour se souvenir qu'il était militaire et Français. Il se reprochait, comme une faute, les heures oisives qui l'avaient retenu loin de ses frères d'armes. Il revint sur-le-champ à la maison où il était attendu. — Je pars, s'écria-t-il; Cornwallis a capitulé! — Tu ne partiras pas sans avoir rompu avec moi le pain de l'amitié ; je te donnerai ensuite un bon cheval et ma bénédiction. Malgré son impatience, M. de Terville accepta l'invitation de son libérateur ; en même temps il jeta les yeux sur la jeune fille, dont le front serein, comme celui des vierges de Raphaël, annonçait l'innocence du cœur.

Le déjeuner fini, M. de Terville prit congé de ses hôtes. — Comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance, dit-il à Langdon ? — Rien de plus facile, ami, répondit le quaker ; dans le métier que tu fais, tu ne penses qu'à tuer des hommes ; songe quelquefois à les secourir ! verse de l'huile et du vin sur les blessures des malheureux : c'est la charité qui seule peut acquitter les dettes de la charité. — Et vous, ange de bonté, dit l'officier français en s'adressant à Rachel, que puis-je vous offrir ? — Un souvenir, répliqua-t-elle d'un ton calme

en lui tendant la main. M. de Terville, ému jusqu'au fond du cœur, saisit cette main chérie, et, toujours impétueux, il osa prendre sur les lèvres de la jeune fille un de ces baisers dont, parmi nous, l'amour seul se réserve le privilége. Aucun sentiment de surprise ou de colère ne se peignit dans les yeux de Rachel; le vieux quaker lui-même n'en fut point étonné. M. de Terville s'éloigna, non sans faire un effort sur lui-même.

Ses amis furent surpris et charmés de le revoir. Son nom se trouvait sur la liste officielle des morts que le général en chef avait adressée au ministre de la guerre. Heureusement cette inscription prématurée ne tirait pas à conséquence; mars elle lui inspira une singulière idée. Il avait perdu son père et sa mère, et il ne connaissait d'autres parens qu'un frère et une sœur dont il chérissait le souvenir. Il voulut savoir quel effet la nouvelle de sa mort produirait sur eux, et chargea le lieutenant Duval, un de ses camarades, de se procurer ces informations : ils étaient tous les deux de la même ville, où ils avaient laissé des amis communs.

On s'occupait encore avec ivresse des glorieux résultats de la capitulation de l'armée anglaise; l'indépendance de l'Amérique venait d'être scellée par un sang généreux; il n'était plus au pouvoir de la tyrannie de détruire le grand asile des opprimés. Du fond des antiques

forêts, du sommet des hautes montagnes, une voix solennelle annonçait au peuple l'avénement de la liberté; et sur tous les points de la terre habitée l'esclave frémissait dans ses chaînes et se réveillait à l'espérance.

Cependant les divers corps de l'armée française avaient repris la régularité de la vie militaire. Cette existence parut bientôt monotone à M. de Terville. Il ne se rendait pas encore un compte exact du changement qu'il éprouvait dans son imagination et dans son cœur. Une seule idée occupait l'une, un seul sentiment remplissait l'autre; le bonheur ne lui apparaissait plus que sous les traits de Rachel : il ne négligeait aucun de ses devoirs; mais il se refusait à la joie bruyante de ses compagnons; souvent le besoin de se replier sur lui-même et d'échapper aux ennuis des froides communications sociales, l'entraînait au fond des bois, ou sur cette chaîne d'âpres rochers, redoutable ceinture de la Chésapeak.

Ces excursions solitaires exaltaient sa pensée; il perdait peu à peu le goût des vaines distractions; il s'interrogeait quelquefois lui-même sur son propre sort, sur l'avenir qui lui était réservé; et ses réflexions le ramenaient toujours au moment fatal où, pour la première fois, ses regards rencontrèrent ceux d'un ange consolateur. Il n'avait jamais observé ailleurs ce calme parfait de l'innocence, cette secrète harmonie entre les

sentimens et les affections, qui révèle la paix de l'ame et la présence de la vertu.

Une consolante idée se mêlait à ces rêveries. Rachel lui avait accordé des faveurs dont il était enivré; sans doute elle partageait son amour, et il ne tiendrait qu'à lui d'être heureux. Une fois possesseur d'un pareil trésor, il poursuivrait gaiement sa carrière; Rachel ne balancerait pas à le suivre; il trouverait auprès d'elle le repos et la félicité. L'esprit occupé de ces illusions, il s'éloigne des remparts d'York-Town, et dirige ses pas vers la demeure de sa bien-aimée. Il était trois heures de l'après-midi lorsque M. de Terville arriva près du jardin où il avait éprouvé de si vives émotions. Une porte était ouverte; il entre, et parcourt les allées avec précipitation. En approchant de la terrasse, il aperçoit la jeune Américaine endormie sur un banc de gazon, que les larges feuilles des catalpas et les touffes épaisses du grand jasmin de la Virginie protégeaient contre les feux du jour. Le sommeil de cette charmante fille était paisible comme celui de l'innocence; sa fraîcheur, les roses de son teint, ses formes pures et gracieuses, offraient tout ce qu'une ardente imagination peut concevoir et désirer pour le bonheur des plus belles heures de la vie. L'officier français se place sans bruit à ses côtés, et se livre à la périlleuse contemplation de tant de charmes; l'air même qu'il respire est voluptueux; de temps à autre les ra-

meaux flexibles du jasmin, légèrement courbés par les vents, laissent échapper leurs fleurs étoilées, qui tombent comme une neige odorante sur les bras, sur le sein demi-voilé, sur la blonde chevelure de la jeune vierge. Tout conspire à irriter les désirs impétueux de M. de Terville; jamais il ne s'est trouvé dans un danger plus imminent.

S'il avait consulté la prudence, il se serait courageusement éloigné de ce banc de gazon; mais il y était retenu par une force irrésistible. Enflammé de coupables désirs, il devient le plus audacieux et le plus criminel des hommes. Je passe rapidement sur cette triste catastrophe; je ne peindrai ni l'effroi ni la douleur amère de Rachel surprise sans défense, et livrée aux outrages d'une passion effrénée. Lorsqu'elle retrouva ses forces, elle s'échappa désespérée des bras du ravisseur. Il veut en vain la suivre, tomber à ses pieds; elle le repousse avec indignation, et lui défend de jamais raparaître à ses yeux.

M. de Terville fut forcé de reprendre tristement la route d'York-Town. « C'est là, m'a-t-il dit souvent, le moment de ma vie dont le souvenir m'est le plus douloureux. Je venais de commettre un acte qui me rendait méprisable à moi-même. Je cédais avec trop de facilité à mes premières impressions. Je vous avoue que près de Rachel j'oubliais le monde entier; je n'aurais

pas cru payer trop chèrement, du sacrifice de ma vie, l'instant d'ivresse qui devait être suivi d'un si profond repentir. »

Depuis ce jour, M. de Terville n'osait plus se livrer à son penchant pour la retraite ; il était mal avec lui-même, et résolut de rentrer dans le cercle de ses anciennes occupations. On le vit de nouveau s'associer aux parties de plaisir, aux jeux, aux fêtes qui charmaient les loisirs de ses frères d'armes. Il cherchait dans le tourbillon de la société l'oubli de sa faute ; il ne put l'y trouver. L'image de la malheureuse Rachel s'attachait à ses pas, et le poursuivait dans ses songes ; il devint sombre et triste comme un criminel que poursuit la colère céleste. Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte, lorsqu'un jour l'officier qu'il avait chargé de prendre des informations sur sa famille vint lui communiquer des lettres récemment arrivées de France.

Il apprit, avec une surprise mêlée de regrets, que la nouvelle de sa mort avait été reçue avec indifférence par ce frère et cette sœur dont il gardait un si tendre souvenir. Leur attention s'était portée sur ses dépouilles, dont le partage excitait entre eux de vifs débats, on croyait même qu'ils auraient recours aux tribunaux pour régler leurs prétentions respectives. Personne n'avait versé de larmes sur la fin prématurée du capitaine de Terville, excepté Marguerite, vieille paysanne qui avait soigné son enfance, et qui,

malgré sa pauvreté, avait fait dire une messe pour le repos de son ame.

M. de Terville, indigné de ces détails, écrivit sur-le-champ à son frère et à sa sœur de s'épargner les fatigues d'un procès scandaleux, attendu qu'il était encore au nombre des vivans. Il les remerciait avec ironie des regrets amers que la nouvelle de sa mort leur avait causés, annonçant en même temps qu'il envoyait à un ancien ami les pouvoirs nécessaires pour aliéner son patrimoine, et lui en faire passer la valeur aux États-Unis. Il était aussi question dans cette lettre de la vieille Marguerite, dont le bon cœur méritait et obtint une juste récompense.

Cependant l'idée de Rachel, outragée et malheureuse, ne sortait pas de sa mémoire. Vingt fois il fut sur le point de se rendre chez le quaker, de solliciter son pardon, et, s'il ne pouvait réussir, d'attenter à sa propre vie. Retenu par je ne sais quel sentiment de fausse honte, il se contenta d'écrire au bon vieillard. Sa lettre, qui exprimait les remords et la douleur, annonçait un sincère repentir, un cœur violemment agité. Il reçut la réponse suivante.

« Tu étais dans un danger extrême, je t'ai
» secouru, je t'ai peut-être sauvé la vie. Je ne
» saurais m'en repentir, puisque j'ai rempli
» un devoir. Je n'exigeais de toi aucune recon-
» naissance.

» Il est arrivé que tu m'as rendu le mal pour

» le bien ; tu m'as frappé au cœur ; c'est ma
» fille chérie, l'unique consolation de ma vieil-
» lesse, que tu as choisie pour victime. La
» paix, le bonheur ont fui de cet asile où tu
» as trouvé l'hospitalité et le repos. Mes jours
» sont pénibles et mes nuits douloureuses.

» Je te pardonne, et je prie le ciel de te
» pardonner. Oublie à jamais mon nom et celui
» de ma fille ; il n'est pas en ton pouvoir de
» réparer les maux que tu as causés. Il est un
» degré d'infortune que Dieu seul peut adoucir.

» Écoute mes derniers conseils. Tu te livres
» à la folie des passions ; tu seras toujours mal-
» heureux. Reviens à une vie meilleure ; offre
» ton repentir, non à un homme, mais à celui
» qui sonde les cœurs et qui entend la prière.

» T. Langdon. »

La lecture de cette lettre fut un coup mortel pour M. de Terville. Il n'avait pas encore si bien envisagé toutes les suites de son attentat. Il se trouvait indigne de vivre ; et en effet la vie lui devint insupportable. Entièrement absorbé par une seule idée, une idée fixe, il conçut pour le monde et pour la profession militaire un invincible dégoût. Il obtint du général en chef un congé de plusieurs mois, et dans l'intervalle envoya sa démission au ministre de la guerre.

L'armée française quitta York-Town, mais

M. de Terville y continua son séjour. « Tous mes liens sont rompus, dit-il à ses amis ; je renonce à la France, où je n'ai plus de famille ; je m'attache à cette terre, où l'homme marche librement au milieu de ses égaux, et où il n'est opprimé que par les passions inséparables de l'humanité. Je ne saurais être heureux ; du moins je jouirai du bonheur des autres ; peut-être pourrai-je essuyer quelques larmes, et me rendre digne de quelque pitié. »

Les camarades le plaignirent ; ils jugeaient depuis long-temps que sa raison était affaiblie ; car il n'avait permis à aucun d'eux de lire au fond de son cœur. Tourmenté du désir de revoir encore une fois la fille de son bienfaiteur, il n'osait, comme je l'ai dit, se présenter chez lui ; et, pour accomplir son dessein, il résolut de fréquenter les assemblées religieuses des quakers. Le dimanche suivant il se rendit à leur église, après avoir eu soin de se vêtir comme eux. La tête couverte d'un long feutre, il entra avec la foule, et se plaça timidement du côté réservé aux hommes. Le silence le plus profond régnait dans cette assemblée ; chacun, recueilli en lui-même, paraissait dégagé de toute pensée terrestre, et uniquement occupé de méditations religieuses. Tout à coup un veillard se lève ; M. de Terville le voit, le reconnaît, et frémit ; c'était l'homme qu'il avait si cruellement offensé. Son front était calme, mais on lisait dans ses yeux

l'agitation de son cœur. Langdon prit la parole.

« Frères, dit-il, j'ai une déclaration solen-
» nelle à vous faire ; écoutez-moi, selon notre
» usage, ensuite vous me jugerez. Au dernier
» combat qui s'est livré sous les murs de notre
» ville, j'ai retiré du champ de carnage un
» militaire français affaibli par ses blessures, et
» qui était resté au nombre des morts. Je l'ai
» fait transporter chez moi ; je l'ai réchauffé
» dans mon sein, pratiquant ainsi le premier des
» devoirs qui nous est recommandé par notre
» divin maître, la charité. Les blessures de cet
» homme n'étaient point dangereuses ; la gué-
» rison a été prompte ; il m'a quitté avec un
» air de gratitude qui semblait annoncer un
» bon cœur.

» Quelque temps après son départ, il revient
» furtivement et s'introduit dans ma maison ;
» j'étais absent. Cet homme, poussé par l'en-
» nemi de toute vertu, trouve ma jeune fille
» Rachel plongée dans un profond sommeil. »
(Ici le vieillard s'interrompit pour essuyer quel-
ques larmes qui mouillaient ses paupières.) « Il
» abuse de sa force pour assouvir une passion
» maudite. Le malheureux outrage l'innocence
» de celle qui lui avait prodigué les soins d'une
» tendre sœur.

» Je dois le dire, ce ravisseur a reconnu
» l'énormité de son crime ; il en a gémi, il a
» demandé la main de ma fille ; mais nos prin-

» cipes nous défendent toute alliance avec les » hommes qui reconnaissent une autre autorité » spirituelle que celle de Dieu. Fidèle à cette » loi, j'ai refusé de voir le coupable, et re- » jeté sa demande. Je lui avais déjà pardonné.

» Cependant ma fille Rachel est devenue » mère sans être épouse ; elle attend, pour » reparaître au milieu de ses sœurs, la sen- » tence de la société. Son innocence même ne » peut la rassurer ; c'est à vous de la rétablir » dans ses droits et dans son honneur ; c'est » ici qu'elle doit retrouver des amis et des pro- » tecteurs. J'ai fini, prononcez ! »

L'un des anciens de l'assemblée, après avoir consulté ses collègues à voix basse, s'adressa à Langdon, et lui dit : « Nous savions tout ; » console-toi. Ami, ta fille peut entrer. »

A ces mots, Rachel parut avec une modeste assurance, et s'avança du côté des femmes. La pâleur de son teint ajoutait encore à l'expression angélique de ses traits. Ses beaux yeux fixaient avec amour l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Tous les regards étaient tournés vers elle.

Dans ce moment, M. de Terville, incapable de se contenir plus long-temps, s'élance avec impétuosité au milieu de la pacifique assemblée et tombe aux genoux de Rachel. « Pardon- » ne, s'écrie-t-il, ô la plus aimée des femmes! » pardonne, ou je meurs à tes pieds! » Puis se relevant d'un air de dignité : « Amis, dit-il,

» je suis l'époux de cette femme, je suis le
» père de cet enfant; qui osera séparer ce que
» Dieu a uni? Vous êtes chrétiens; l'Evan-
» gile, dites-vous, est votre loi; votre re-
» ligion est un culte de paix et de charité;
» elle est aussi la mienne. Mon cœur s'ouvre à
» la vérité; votre exemple me rend à la vertu.»

Un murmure d'approbation circulait dans l'assemblée, et Langdon paraissait vivement ému, lorsque Rachel présenta sa main à son époux, et lui dit en baissant les yeux: « Tu étais aimé. »

D'après une délibération authentique, leur union fut déclarée légitime; ensuite l'on exhorta le nouvel époux à s'instruire dans les doctrines évangéliques, et à se rendre digne de l'adoption qu'il sollicitait.

Voilà de quelle manière M. de Terville, capitaine de cavalerie au service de France, devint quaker. Je l'ai connu à Newport, dans l'état de Rhode-Island, où il est regardé comme l'un des prédicateurs les plus éloquens de la congrégation. Je l'ai entendu prêcher plusieurs fois avec le plus grand plaisir. J'ai même conservé les notes d'un de ses sermons, que je me propose de présenter quelque jour à l'attention des connaisseurs. Comme il y est beaucoup question de charité, et qu'on n'y trouve pas le moindre anathème, il aura du moins le charme de la nouveauté. A. J.

N°. XV.—2 *mars* 1824.

QUINZIÈME LETTRE.

L'HOMME AUX DIX-SEPT FEMMES.

Nulli benè nuptus.
MARTIAL.

Souvent marié, et toujours célibataire.

NE vous récriez pas, mon ami, ce titre ne vous annonce pas un chapitre de Laclos ou de Crébillon. Un courage d'un genre extraordinaire, dont un homme né dans la classe la moins honorée de la société a donné l'exemple, fera le sujet de cette lettre. Vous me l'avez souvent dit, ces gens-là ont aussi leurs passions, leurs drames, leurs romans et leur héroïsme. Nous sommes généralement portés à croire qu'ils sont, par le fait seul de leur position, étrangers aux maux et aux inquiétudes qui tourmentent les habitans des villes :

« Hélas! grands et petits, et sujets et monarques,
» Distingués un moment par de frivoles marques,
» Égaux par la nature, égaux par le malheur,
» Tout mortel est chargé de sa propre douleur. »

Savez-vous qui me citait hier ces beaux vers?

Le bonhomme Georges Grounmann, portier d'une maison voisine de celle que j'habite, et qui me rapportait un roman que j'avais prêté à sa maîtresse. Ce roman devint le texte de notre conversation. « Grounmann, lui demandai-je, je sais que vous aimez la lecture, et que vous vous connaissez en bons livres; je parierais que vous avez parcouru celui que vous me rapportez. — Très-rapidement, monsieur ; c'est un roman. — Ce genre d'ouvrages ne vous plaît pas, à ce qu'il paraît? — Non, monsieur ; tous les romans sont si fades, comparés à mon histoire! — Comment diable! vous avez une histoire? — Et une histoire merveilleuse, qui plus est. Quand, par désœuvrement, j'ai la patience de suivre dans le cours de ses mésaventures le héros imaginaire de ces récits de commande, je le compare à moi-même, qui ne suis pourtant pas un héros, et cela me fait sourire de pitié.

» Voilà, me dis-je, à moi-même, continua Grounmann, un homme bien à plaindre! il a éprouvé quelques malheurs dont il s'est tiré plus ou moins courageusement; mais, après tout, ses malheurs lui étaient personnels; et c'est à son profit qu'il a employé, pour s'y soustraire, cette force de caractère que l'on fait sonner si haut; mais moi, pauvre diable, dont la vie a été éprouvée par tant de traverses, je n'aurais jamais eu à me plaindre du sort, dans la condition et à l'époque où je suis né, si j'avais pris

la société au mot, et que je me fusse dit à moi-même : Je suis jeté dans la classe la plus obscure, dont on m'a défendu de sortir; voici venir une révolution qui me permet de rentrer dans mes droits d'homme et de citoyen, j'en userai sans me mettre en peine des maux qui peuvent en résulter pour ceux qui s'appellent mes maîtres, parce qu'ils ont vu le jour au premier étage et moi sous la grand'porte. Mais la raisou qui me suggérait ces premières idées ne tint pas contre mon cœur, qui valait mieux qu'elle; et, quand je pouvais rester tranquille sur le rivage, je me jetai dix-sept fois à l'eau pour sauver ceux qui se noyaient : je ne m'en repens pas; mais Dieu sait que j'ai bien à cela quelque mérite. »

Ce peu de mots me donna l'envie d'apprendre l'histoire du bonhomme Georges.

« Parbleu, lui dis-je, vous devriez bien me conter votre roman; il m'intéresserait plus en effet que tous les exploits et toutes les passions factices dont nos contes en prose sont ordinairement semés. — Volontiers, monsieur », reprit le bonhomme Georges, en prenant place auprès de moi.

« Je suis né au faubourg Saint-Germain, dans la loge de l'hôtel du comte de L***, où mon père, sous le nom de suisse, comme on disait alors, était concierge, comme on dit aujourd'hui, ou tout simplement portier, comme on devrait dire. Dès l'âge de neuf ou dix ans je

faisais les commissions de l'hôtel, et je me souviens qu'à défaut de coureur, le neveu de son altesse m'avait choisi pour sa correspondance du matin avec mademoiselle Allard, célèbre danseuse de l'Opéra. Cette demoiselle me prit en amitié, et me fit entrer à Sainte-Barbe, où elle payait ma pension : j'avais quelques dispositions, j'aimais l'étude, et il est probable que l'écolier serait un jour devenu professeur si, dans une querelle entre un brillant élève, son répétiteur, et un pauvre boursier, je n'eusse pris parti pour ce dernier. Le nez du jeune seigneur fut cruellement maltraité dans cette explication à coups de poings : le noble battu porta plainte, et le recteur décida, dans sa justice, que celui qui avait fait saigner du nez le gentilhomme agresseur serait chassé comme un vilain.

» Il n'était pas bien sûr que ma main fût coupable du horion malencontreux ; mais il y allait pour mon ami Bertrand de la perte d'une bourse; je risquais beaucoup moins, je pris sur moi la faute, et je fus mis à la porte; c'était mon poste de toute éternité. Mon père venait de mourir, et ma mère me mit sur le corps le baudrier paternel, que j'acceptai avec une extrême répugnance.

» Cependant quelques années de ma jeunesse s'écoulèrent assez doucement ; j'avais découvert le parti que je pouvais tirer de ma position ;

j'usai du privilége des suisses de grande maison, je vendis du vin en bouteilles, et j'écrivis mes *Mémoires*.

» La première partie de cet intéressant ouvrage, qui ne verra le jour qu'après ma mort, ne contient guère que des observations locales ; mais peut-être y trouvera-t-on la preuve qu'il y a des choses qu'on ne pouvait apprendre à cette époque que dans la loge d'un suisse du faubourg Saint-Germain.

» C'est dans les détails de ces mémoires que nos enfans pourront apprécier l'influence des robes de cour dans la monarchie ; plusieurs intrigues pour et contre Meaupou y sont clairement expliquées. On y verra les affaires se traiter parmi les plaisirs ; les mouches qui couvraient le visage des jolies femmes servir à tracer la marche des armées ; les édits bursaux sortir des *petites maisons*, et les lettres de cachet griffonnées de la main d'une petite-maîtresse.

» Cependant la révolution s'approchait : je m'étais créé une philosophie à mon usage ; j'avais alors trente ans, et je sentais plus vivement qu'un autre tout le prix de la liberté qu'elle nous promettait ; j'avais quelque réputation parmi les hommes de mon faubourg, et je prévoyais le moment d'un triomphe auquel j'avais le désir et le pouvoir de m'associer ; mais un plus noble orgueil me retint volontairement sous la livrée que j'avais acceptée malgré moi.

» Tant que le baudrier de suisse avait été une sorte de distinction pour moi, parmi les hommes de mon rang, je l'avais regardé comme un signe d'esclavage. Je vis approcher le moment où il pourrait être un titre de proscription, et je m'en fis honneur. Les maîtres que je servais subirent toutes les infortunes de l'époque: les valets de l'hôtel les avaient quittés. Ils voyaient avec inquiétude le moment où l'abandon de leur dernier serviteur pourrait les livrer sans défense à leurs ennemis. Je restai dans l'hôtel.

» Mes sentimens d'indépendance et la bizarrerie de mes principes philosophiques, que je n'avais jamais cachés, étaient généralement connus; ce genre de réputation put seul me faire échapper aux périls d'un poste, que je conservais avec d'autant plus d'obstination que j'en voyais le danger s'accroître.

» Un mouvement populaire mit en danger la vie et les biens de cette noble famille. Un asile que je sus lui ménager sur les bords du lac de Lucerne où mon père était né, et un *fidéicommis* par lequel toute la fortune du comte L***, l'hôtel excepté, passa sur ma tête, furent les moyens que j'employai pour arriver à un résultat qui n'était pour moi ni sans difficultés ni sans péril.

» Monseigneur, en émigrant, avait laissé à la garde de ma mère sa fille unique âgée de 13 ans, qu'il n'avait pas voulu exposer aux chances d'un voyage dont il ne voyait pas le terme.

» Mademoiselle Amélie, qui depuis..., mais alors elle était aussi aimable que douce et modeste, fut élevée par ma mère, avec plus de soin et plus de tendresse qu'elle n'aurait pu l'être, j'ose le dire, dans sa propre famille, même au temps de sa splendeur.

» Avant de continuer, je dois vous faire faire une plus ample connaissance avec l'ami Bertrand, ce boursier de Sainte-Barbe, dont j'ai déjà parlé. Dans le grand mouvement, ou, si vous l'aimez mieux, dans le grand bouleversement politique qui s'était opéré, Bertrand, chez qui l'exagération des principes n'avait pas altéré l'extrême bonté du cœur, avait fait son chemin : il était alors, en 1793, président de section et officier municipal; mais les honneurs n'avaient pas changé ses mœurs : non-seulement il était resté mon ami, mais nous avions formé ensemble une sorte d'association dont le but, vraiment chevaleresque, était de détourner de la tête des femmes les coups de la foudre révolutionnaire; dans cette intrigue d'un genre tout-à-fait nouveau, j'étais la pensée, il était l'action.

» Je reviens à mademoiselle Amélie, au moment où sa position et la nôtre étaient devenues d'une extrême difficulté : elle touchait à sa seizième année, et, quelque soin que ma mère eût pris à la dérober aux regards, elle était devenue l'objet de l'attention sérieuse d'un homme de la *Montagne*, fils d'un aubergiste de Tours, et

alors conventionnel, qui logeait dans l'hôtel, et dont les soins, (je commençais à m'en apercevoir,) ne déplaisaient pas à la noble demoiselle. Je me hâtai d'en prévenir son père, avec qui j'entretenais une correspondance suivie, par l'intermédiaire de l'ami Bertrand.

» M. le comte daigna, pour la première fois, m'écrire de sa propre main, et ce fut pour m'adresser, à ma mère et à moi, les plus sanglans reproches : comment avions-nous souffert qu'un homme de *rien*, qu'un monstre *sans naissance et sans fortune*, eût jeté les yeux sur sa fille ! Il m'*ordonnait* de prendre des mesures pour la lui renvoyer sur-le-champ, en affectant aux frais de son voyage le produit de sa ferme de Mont-Rouge, qu'il m'autorisait à vendre.

» J'avoue que je perdis patience à la lecture de cette lettre, et que j'y répondis avec le sentiment d'indignation que m'inspirait tant d'orgueil et d'ingratitude : je finissais par dire à M. le Comte que c'était assez pour ma mère et pour moi des dangers auxquels nous nous étions exposés jusqu'ici pour sa famille ; que nous étions prêts à remettre mademoiselle Amélie aux mains de la personne qu'il devait se hâter de nous indiquer, s'il voulait la soustraire aux poursuites de l'homme de *rien*, qui pouvait *tout*; mais que, dans tous les cas, il était nécessaire qu'il pourvût aux frais du voyage de sa fille, attendu que le séquestre était encore sur tous ses biens, et

que, malgré le fidéicommis, je n'avais pu jusqu'ici, ni vendre la moindre partie de ses propriétés, ni même en toucher le fermage.

» Soit que la réflexion eût éclairé M. le Comte de *** sur son injustice envers nous, soit que son cœur paternel eût été vivement ému des malheurs qui menaçaient sa fille, et dont je n'avais point adouci la peinture, la réponse que je reçus, pleine des témoignages de la plus vive reconnaissance, me fit bientôt oublier mon ressentiment, et je ne pensai plus qu'à achever mon ouvrage, en cherchant le moyen de remettre Amélie entre les bras de son père.

» Notre amoureux *terroriste*, sans soupçonner mon projet, en craignait néanmoins le résultat, et ne trouva rien de mieux, pour s'opposer au départ de la jeune personne, que de solliciter l'ordre de la faire arrêter comme fille d'émigré. Bertrand m'aida pendant quelques mois à déjouer cette intrigue infernale, dont le secret, dévoilé à notre jeune pupille, avait changé en horreur l'inclination qu'elle avait d'abord éprouvée pour un pareil séducteur. Informé par Bertrand, du succès inévitable et prochain des démarches du Montagnard, je m'avisai, pour la première fois, d'un moyen de la hardiesse duquel vous allez juger : mon ami Bertrand, officier public de ma section, dressa l'acte de mariage de Georges Grounmann, suisse d'origine, avec Amélie de ***, et lui délivra en même temps un

passe-port avec lequel celle-ci, dès le jour même, partit avec ma mère pour rejoindre son père à Coblentz.

» Croiriez-vous, Monsieur, que le Comte de *** se montra beaucoup moins sensible au plaisir de retrouver sa fille, qu'à la honte d'apprendre qu'elle avait porté mon nom pendant trois jours; et que ma mère, pendant les vingt-quatre heures qu'elle passa dans le pauvre logement que le Comte occupait, ne fut point admise à l'honneur de sa table.

» Je vous fais grâce des réflexions amères, je dirai même, des idées de vengeance que cette conduite impertinente fit naître dans mon esprit, et je continue ma narration.

» L'année suivante on se préparait à vendre l'hôtel de L*** dont j'étais toujours concierge; j'adressai une pétition au département, et je parvins à faire réserver ce bâtiment pour une administration publique. Lorsqu'elle y fut installée, je témoignai à M. Duremont (chef d'administration que j'avais impatronisé dans l'hôtel) le dessein et les raisons que j'avais d'aller chercher fortune ailleurs.

» M. Duremont était un homme d'esprit et de cœur; il connaissait ma conduite, il appréciait mon caractère, et me témoignait une confiance à laquelle il était bien difficile de ne pas répondre; j'y serais parvenu cependant, s'il n'avait employé les sollicitations de sa femme

pour me détourner de ma résolution. Comment résister à cet ange de grâce et de jeunesse? je restai concierge.

» La révolution qui parcourait toutes ses périodes, d'excès en excès était arrivée au dernier terme de la terreur : la probité irréprochable, le patriotisme ardent du citoyen Duremont ne le mirent pas long-temps à l'abri des suspicions du comité de surveillance; il fut arrêté dans la nuit même où j'avais tout préparé pour sa fuite. J'eus l'adresse et la présence d'esprit de le faire conduire dans une des succursales des prisons de Paris, dont je connaissais le concierge. Huit jours après il était arrivé en Suisse avec son gardien. Rien de plus romanesque et de plus intéressant que l'histoire de sa fuite.

» Madame Duremont me devait la vie d'un mari qu'elle adorait, je n'ai pas besoin de vous parler des témoignages de sa reconnaissance. Le fugitif fut jugé par contumace, et tous ses biens confisqués.

» La misère à laquelle ce jugement réduisait cette jeune dame et l'enfant qu'elle nourrissait, l'affligeait beaucoup moins que l'impossibilité où elle était de rejoindre son mari. Cette pensée funeste finit par prendre un tel ascendant sur son esprit qu'elle altéra sa santé, et ne me laissa bientôt plus d'autre espérance de lui sauver la vie que de la rendre à son époux.

» J'entrai chez elle un matin : Madame, lui

dis-je, je puis, avant un mois, vous ramener à votre mari, et vous faire rentrer dans la plus grande partie de vos biens. Elle m'interrompit par des cris de joie qu'accompagnait un déluge de larmes : Mais, continuai-je, avant de rien entreprendre, j'ai besoin que vous vous engagiez avec moi, par serment, à ratifier toutes les démarches que je vais faire, et à suivre aveuglément la conduite que je dois vous tracer, quelqu'inconcevable qn'elle puisse vous paraître. —Mon ami, me répondit-elle, je n'ai plus de confiance qu'en Dieu et en vous : mon sort, ma vie, celle de mon époux et de ma fille sont entre vos mains, je vous les abandonne sans crainte et sans réserve.

» Le lendemain je lui portai à signer une demande en divorce : elle frémit et jeta sur moi un regard plein d'irrésolution ; Madame, lui disje en essayant de sourire, ce n'est là que la moindre des preuves de confiance que j'exige de vous. Elle me serra la main, prit la plume et signa.

» Quinze jours après, je lui portai l'acte de divorce, bien en règle. Maintenant, lui dis-je, en votre qualité de femme divorcée d'un contumace, vous voilà rentrée dans la jouissance de votre dot et de votre douaire. — Et mon mari, iuterrompit-elle brusquement, quand pourrai-je le rejoindre ? — Quand vous serez remariée. — Remariée !... — Oui, madame, remariée

avec moi. Je ne lui laissai pas le temps de revenir de son saisissement. « A midi, continuai-je, vous serez la femme du suisse Georges Grounmann. A une heure, nous aurons nos passeports, et à deux, nous sommes sur la route de Genève, où votre mari nous attend.

» Madame Duremont prit sa fille dans ses bras, se jeta à genoux devant le portrait de son mari, et, se relevant avec fermeté, Monsieur Grounmann, me dit-elle, il n'y a que Dieu qui puisse récompenser ou punir l'action que vous allez commettre !...

» Nous nous rendîmes à la municipalité. Mon ami l'officier public m'y attendait; il nous délivra, cette fois-ci comme l'autre, l'expédition d'un acte qu'il n'avait point inscrit sur le registre de l'état civil. En le quittant, nous allons prendre nos passe-ports, qu'on nous remet sans difficulté, et nous montons en voiture, pour n'en plus descendre jusqu'à Genève, où je remis madame Duremont entre les bras de son heureux époux.

» Je revins à Paris. Mon acte de mariage en main, je fis lever le séquestre sur la portion des biens de madame Duremont, dont le divorce avait remis sa femme, ou plutôt la mienne, en possession; je les vendis, et leur en fis passer l'argent.

» J'appris bientôt que les deux époux étaient passés en Amérique, et qu'ils y jouissaient du repos et de l'aisance.

» Déjà mari de deux femmes, et bien certain qu'une fois atteint et convaincu de bigamie, je ne courais pas de risques nouveaux à renouveler mon stratagème, je contractai quinze autres mariages du même genre, c'est-à-dire que je sauvai l'honneur et la vie de dix-sept femmes infortunées que poursuivait la politique ou la vengeance de cette cruelle époque. Je ne vous fatiguerai pas du récit de toutes ces aventures, qui rentrent nécessairement dans le même cadre et presque dans les mêmes détails : je ne vous répéterai pas les mêmes doléances sur l'ingratitude ou l'oubli dont j'ai été victime; je termine en vous disant que j'étais enfermé au Luxembourg avec ma dix-septième épouse, quand le 9 thermidor vint sonner notre délivrance, et me permit de jouir en liberté du bien que j'ai fait, des périls auxquels j'avais échappé, et de la philosophie qui se borne, pour moi, à cette maxime du roi Salomon :

« Répandez vos bienfaits avec munificence,
» Même au moins vertueux ne les refusez pas;
» Ne vous informez pas de leur reconnaissance,
» Il est grand, il est beau de faire des ingrats. »

E. J.

N°. XVI. — 5 *mars* 1824.

SEIZIÈME LETTRE.

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE.

It is certain that much of the profigacy of the plebeian order arises from extreme ignorance.

(*Essays moral and litterary, by V. Knox.*)

Il est certain que la dépravation de la classe plébéienne résulte de son extrême ignorance.

Vous savez, mon cher confrère, que le tribunal de police correctionnelle a pris une grande importance depuis quelques années. Il ne s'était occupé, jusqu'à ces derniers temps, que des délits des classes inférieures; on n'y voyait guère comparaître que la populace vagabonde des chiffonniers, des fripiers de carrefour, des cochers de fiacre et de cabriolets. C'est là que venaient aboutir les escroqueries en plein air et les querelles des guinguettes. Depuis cette époque, les plaintes nombreuses en calomnie et les nouvelles lois sur la presse, y ont amené des personnages assez importans pour fixer l'attention publique, et attirer une affluence con-

sidérable de spectateurs des rangs les plus élevés de la société. Des causes du plus grand intérêt ont été développées dans cet aréopage subalterne; et plus d'une voix éloquente y a revendiqué les droits de la raison et les garanties de la liberté.

Les personnes qui ne connaissaient que de réputation notre temple de la justice, ont été généralement surprises de la mesquinerie matérielle de ce tribunal. La place réservée au public est si étroite, que cinquante personnes ne sauraient s'y ranger commodément; les siéges des avocats sont presque au pied du tribunal, de sorte que le public, les juges, les prévenus et leurs défenseurs ont à peine assez d'espace pour se mouvoir, et sont aussi gênés que les convives du festin de Boileau. L'air circule difficilement dans cette enceinte mal éclairée; et, lorsque je m'y présentai pour répondre de mon opinion sur le caractère de Boyer-Fonfrède, je crus un instant que j'allais être frappé d'asphyxie; il n'y a que des poumons à toute épreuve qui puissent résister à ce mélange impur de gaz qui forment l'atmosphère de la police correctionnelle.

Je m'entretenais à ce sujet avec un magistrat qui a fait ses premières armes dans ce tribunal: « Il me semble, lui dis-je, que depuis les lois récentes sur la presse, on aurait pu faire siéger la justice correctionnelle dans un lieu plus dé-

cent. Il aurait été, je crois, plus convenable de séparer des hommes bien élevés, et qui sont honorablement connus, des vagabonds, des escrocs et des prostituées, qui peuplent ordinairement cette obscure enceinte. On a vu des écrivains estimables, des militaires, même des ecclésiastiques placés au rang des filles de joie, des filoux et des tapageurs de la Râpée. » « Pourquoi cette distinction? me dit ce magistrat. Vous nous prêchez sans cesse l'égalité : nous voulons vous en faire goûter, afin que vous sachiez, par expérience, ce que valent vos doctrines. Bien plus, quand vous serez condamné, on vous enverra au milieu des voleurs et des bandits qui sont le fléau et le rebut de la société. Messieurs les gens de lettres sont un peu trop fiers, nous voulons mater leur orgueil.

» — Vous vous y prenez mal, répondis-je à ce magistrat; et d'abord votre raisonnement ne vaut rien. Ce n'est point l'égalité entre les individus que nous réclamons; nous savons fort bien qu'il existe des inégalités sociales inévitables; que vous, par exemple, monsieur le juge, vous avez l'esprit un peu mieux cultivé que votre porteur d'eau, des manières plus distinguées que le chiffonnier du coin; qu'il y aurait de l'injustice à vous confondre avec eux; quand nous parlons d'égalité, nous entendons que la justice doit être égale pour tous, que les lois doivent protéger indistinctement le pauvre et le riche,

le faible et le puissant, l'homme du peuple comme l'homme de cour; quant à l'orgueil des gens de lettres que vous voulez mater, le moyen que vous employez est peu efficace. Nul d'entre eux n'est assez dépourvu de sens pour se sentir humilié d'être réduit, par une force brutale, à vivre sous le même toit avec des hommes sans principes, et que le vice a dégradés. Voulez-vous que les hommes de lettres condamnés pour leurs opinions soient responsables de la sauvage ineptie de l'autorité?

» — Pourquoi se mêler d'écrire? pourquoi cette orgueilleuse manie de vouloir nous régenter? que ne traitez-vous des sujets généraux? nous ne voulons pas de censeurs.

» — Vous revenez sur l'orgueil des gens de lettres; je n'ignore pas que c'est là le grand reproche qui leur est adressé; je serais bien aise de vous détromper sur ce point. Soyez sûr que plus un homme a de lumière, que plus il est accoutumé à réfléchir et à se rendre compte de ses réflexions, moins il a de confiance en lui-même, et que le ton tranchant, la présomption n'abandonnent guère la médiocrité. Les écrivains les plus distingués que nous connaissions, sont aussi les plus modestes. Je crois qu'il en est ainsi dans toutes les professions, et que, parmi les magistrats eux-mêmes, ce sont les moins éclairés, les moins estimables qui ont le plus de morgue et de sotte vanité. »

Mon magistrat ne jugea pas à propos de pousser plus loin la conversation, et je rentrai dans la salle de police correctionnelle. On peut y prendre une idée exacte des mœurs de la classe la moins relevée de la société. On n'y appelle que peu de causes pour des voies de fait; les hommes du peuple crient beaucoup à Paris, se mesurent des yeux, se menacent, s'adressent, comme les héros d'Homère, de grossières injures; mais ils se frappent rarement, à moins qu'ils ne soient dans l'ivresse. C'est tout le contraire à Londres; à la première provocation, les disputeurs commencent une scène de pugilat qui a ses lois et ses règles qui ne sont jamais enfreintes avec impunité. On sent à la naïve impétuosité de John Bull qu'il n'est pas placé sous la surveillance des gendarmes.

Les gendarmes jouent un grand rôle à la police correctionnelle; c'est presque toujours sur leur témoignage que les causes sont décidées; mais ce témoignage est-il toujours aussi véridique qu'il devrait l'être? La résistance qu'ils éprouvent quelquefois, les luttes auxquelles ils sont condamnés, le langage injurieux qu'ils entendent, ne les exposent-ils pas trop souvent à l'exagération? On peut le croire sans compromettre son jugement.

Une observation digne d'être méditée par les hommes qui influent sur les destinées de la nation, c'est le nombre considérable d'individus

à peine sortis de l'enfance qui arrivent annuellement sur les bancs de la police correctionnelle. Ce fait annonce une grande dépravation dans le peuple; mais cette dépravation même accuse un vice déplorable dans l'organisation sociale : il semble qu'il importe seulement à la société qu'il y ait une punition pour chaque crime, un châtiment pour chaque délit. Rien de plus juste, sans doute, si les peines sont proportionnées aux offenses; mais il y aurait quelque chose de mieux à faire dans l'intérêt et le bonheur des peuples; ce serait de prendre des moyens efficaces pour prévenir les délits et les crimes.

En général, tous les individus que réclame le tribunal correctionnel se distinguent par une complète ignorance et des penchans vicieux. Cette association est si commune, que les exceptions sont à peine dignes de remarque. Il en résulte qu'un gouvernement, jaloux d'acquérir des droits légitimes à la reconnaissance nationale, devrait multiplier les sources de l'instruction élémentaire, et encourager les écoles d'enseignement mutuel, qui, de l'aveu de tous les bons esprits, sont les plus propres à répandre cette salutaire instruction. D'où vient cette haine si marquée dans les hommes investis du pouvoir contre une méthode dont l'humanité s'applaudit? trouveraient-ils dans la dépravation morale de la société une garantie de leur prééminence accidentelle? croiraient-ils leur existence poli-

tique menacée s'il y avait moins de vices et plus de vertus autour d'eux ? Ce qu'il y a de positif, c'est que leur système est condamnable au tribunal de la morale et de la religion.

On a observé que les maisons de jeu et de loterie, si multipliées sur les deux rives de la Seine, sont les deux causes les plus actives des déprédations et des crimes que la justice est appelée à discuter et à punir : tout le monde convient de cette vérité, et cependant ces maisons s'ouvrent chaque jour sous la protection du gouvernement, qui se rend ainsi complice de la corruption des mœurs ; l'intérêt du fisc l'emporte sur l'intérêt de l'humanité. Il faut lever un milliard d'impôts, voilà ce qui passe avant tout, même avant les devoirs de l'homme d'état ; il n'y a point de considération morale assez forte contre un pareil argument. A quoi bon parler de morale lorsqu'il s'agit de finances ?

C'est au corps législatif qu'il appartiendrait de faire fermer les maisons de jeu et de supprimer la loterie. Tous les ans on fait de belles phrases sur ce sujet ; les orateurs invoquent la religion et font parler la morale ; ils exposent avec éloquence les maux qui résultent, pour la société, de ces funestes établissemens, où le riche trouve la misère et le pauvre l'indigence, et qui les rendent pour jamais incapables de se livrer à une honnête industrie. Mais les dé-

penses au lieu de diminuer augmentent chaque année ; on ne peut arriver au pair qu'en levant des impôts sur le vice, et les plus viles passions fournissent leur contingent au budget.

Que nous font, après cela, vos discours de morale et l'ardeur apparente de votre zèle pour la religion ? Des punitions sévères attendent le misérable qui, dans son extrême ignorance, est tombé dans les piéges que le pouvoir a tendus sous ses pas ; et les hommes qui exercent ce pouvoir jouissent tranquillement de leur opulence et de leurs dignités ; ils sourient lorsqu'on leur parle de morale publique, ils s'irritent contre les indépendantes représentations de l'écrivain ami de l'humanité et de la justice. Bientôt toute opposition sera considérée comme un encouragement à troubler la paix de l'état, comme une licence répréhensible et digne de la sévérité des lois. Qu'on parvienne à étouffer l'un après l'autre tous les libres organes de l'opinion, que nous restera-t-il ? La plus intolérable des servitudes, celle qui est fondée sur la corruption.

Dans l'état actuel des choses, on ne peut que faire des vœux pour la régénération des mœurs, et la fin prochaine de ce détestable système d'hypocrisie, devenu la lèpre de la société. Quand cessera-t-on de proférer de sages paroles et de donner de mauvais exemples ?

quand les actions seront-elles d'accord avec les discours ? quand sera-t-on persuadé qu'il n'y a point de bonne politique sans morale, que l'encouragement accordé au vice est un crime contre la société, et que la diffusion des premières connaissances est un moyen infaillible d'améliorer les mœurs des peuples, et de leur donner une patrie ?

Si jamais de telles pensées dominaient dans les conseils publics, nous en apercevrions bientôt les heureux résultats : la rareté des délits attesterait avant peu l'efficacité des nouvelles mesures ; moins de prévenus paraîtraient devant les tribunaux correctionnels et les cours d'assises, moins de suicides affligeraient l'humanité ; il ne faudrait pour tout cela qu'un peu de vertu, de bon sens et de bonne foi. Mais, il nous faut de l'argent ! A quelle époque dirons-nous : « Il faut de la justice et de l'humanité ! »

A. J.

N°. XVII. — 8 *mars* 1824.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

Honourable iniquity.
SHAKSPEARE.
L'immoralité se parant de formes honnêtes.

Les êtres les plus vicieux soumettent leurs transactions aux règles établies ; les formes de la justice sociale sont invoquées par les brigands des forêts, et le besoin de l'ordre est senti si universellement, que ceux même qui l'outragent avec le plus d'impudence, s'autorisent de ses préceptes et se parent de ses couleurs. Il existe, au sein de la dépravation même, un simulacre d'honneur et de décence qui la rend plus odieuse encore.

Vous ne vous doutez sûrement pas, mon ami, où vont me conduire ces réflexions d'une morale sévère, que Marcus Tullius Cicéron avait faites avant moi : je me plais quelquefois, comme Montaigne, *à dévider ma pensée.*

Il vous importe peu de savoir, au juste, quelle suite d'affaire contentieuse m'amena, il

y a quelques jours, chez la veuve d'un huissier-priseur où j'espérais trouver un procès verbal que j'avais besoin de consulter : j'écarte toutes les circonstances étrangères au récit principal, et je monte au quatrième étage d'une maison délabrée, chez la dame veuve Nozaguet, que je n'avais pas vue depuis la mort de son mari, c'est-à-dire, depuis une vingtaine d'années.

Elle m'accueille avec prévenance, et tandis qu'elle me raconte longuement tous les malheurs qui l'ont accablée depuis la mort de son mari, et qu'elle a, dit-elle, surmontés avec beaucoup de courage ; je parcourus avec surprise un appartement orné, ou plutôt embarrassé des objets les plus confus et les plus disparates. Tous les goûts, et toutes les occupations semblaient y avoir laissé des traces. Le barège en écharpe couvrait les touches poudreuses d'un piano d'Érard, dont les pédales étaient brisées. Sur la cheminée et sur les encognures plusieurs fioles qui contenaient des liqueurs de nuances différentes semblaient annoncer un laboratoire de chimie; les débris du repas de la veille se mêlaient sur la même table aux rubans et aux fleurs fraîchement sortis du magasin de Nourtier.

Notre conversation fut plusieurs fois interrompue par l'arrivée successive de quelques personnes dont les figures triviales et les airs bassement affectés ne me prévenaient pas du tout en leur faveur. Ne faites pas attention, me dit ma-

dame Nozaguet ; nous avons aujourd'hui une assemblée de famille ; ces messieurs et ces dames sont mes parens. Comme j'avais répété ce mot d'assemblée de famille, avec l'accent de la curiosité : « Oui, continua-t-elle, il s'agit de l'établissement de ma nièce Eulalie que j'ai l'honneur de vous présenter. »

Je salue mademoiselle Eulalie, jeune personne de vingt ans environ, d'une tournure plus leste que naturelle, et plus vive que modeste. Ses grands yeux noirs, je ne sais quel abandon, quelle *desinvoltura*, comme disent les Italiens, semblaient justifier le soin que prenait l'assemblée de parens. Je voulais me retirer ; vous ne nous gênerez pas, me dit madame Nozaguet ; tous les papiers de mon premier mari se trouvent dans la pièce voisine. Je ne savais pas que la dame fût remariée, et peut-être n'en était-elle pas bien sûre elle-même ; car un moment auparavant elle m'avait parlé de sa position, comme étant celle d'une veuve : quoi qu'il en soit, j'acceptai la proposition qu'elle me fit de la suivre dans un cabinet voisin, et d'y compulser les vieux dossiers, où je pouvais trouver la pièce dont j'avais besoin.

Je me mis à l'œuvre, et madame Nozaguet rentra dans le salon. La curiosité n'a jamais été mon défaut ; mais la porte était restée ouverte ; et, à moins de me boucher les oreilles, force me fut d'assister aux débats de l'assemblée de

famille : je n'en perdis pas un mot : « Pardieu (s'écria un des parens, d'un ton qui semblait accoutumé à soutenir l'*ut* des chœurs de l'opéra), Mylord se fait bien attendre ! — Si vous m'en croyez, cousine Nozaguet, interrompit une voix aigrelette, vous exigerez du mylord un trousseau bien conditionné ; c'est un point que je n'ai point oublié, la première fois que j'ai placé ma petite Virginie. — Tout cela est bel et bon, reprit la basse-taille ; mais êtes-vous bien sûr de votre mylord Dandin ? comme vous l'appelez. — Dandy, mon neveu. — Dandy, soit ; en êtes-vous bien sûr ? — Comme de moi-même, répondit Eulalie, en continuant à fredonner l'air *di tanti palpiti*, arrangé en walse. — Il l'adore, continua la tante : d'ailleurs, on assure qu'il a 80 mille guinées de revenus ; rabattons-en les trois quarts, comme c'est d'usage, les 24 mille francs de rente qu'il assure à Eulalie, ne sont certainement pas au-dessus de ses moyens. — Je suis payé pour n'avoir pas de foi aux rentes, interrompit une autre voix de femme ; et, à votre place, j'exigerais le remboursement du capital.... Le bruit d'une voiture, qui s'arrêtait à la porte, mit un terme à la discussion sur la rente.... Mylord entra.

Tous les parens se levèrent, et la jeune danseuse (car l'adresse d'une lettre qui venait de me tomber sous la main ne permettait plus de me méprendre sur la profession de la jeune per-

sonne et sur l'espèce d'engagement qu'elle allait contracter) la jeune danseuse courut au-devant de mylord Dandy.

« Bonjour, » dit-il, avec cette prononciation traînante et saccadée d'un riverain de la Tamise; « comment portez vous, mon cher cœur ; je vous offert le mien avec dix mille livres par an; cela, été convenu. »

— » Dix mille livres... sterling, reprit la tante.

— » Sterling... *No*, *no*. By god! il serait cher par trop le amour! cela peut pas, cela peut pas.

» Eh bien ! dit Eulalie, avec une modestie charmante, si monsieur a de l'attachement pour moi...

— » Goddem, si jé avé! — Il faut laisser à sa délicatesse... — Ma délicatesse, il était donc douze mille francs pour le dernier mot, et je entretené la voiture, lé logement, et lé petite toilette de fantaisie. »

On discuta ensuite l'article du trousseau; chaque observation de cette digne assemblée de famille avait redoublé ma colère ; je ne pus me contenir plus long-temps, et j'éclatai en entrant dans le salon.

« Eh quoi! mylord, dis-je à l'Anglais, dans sa propre langue : *How do you not feel the deepest disgust for such a vile transaction?- How can you throw such a shame upon your rank and name? How can you expect any pleasure, any love from the mercenary kiss of*

this thoughtless being? How can you allow her family to make her an object of trafic and ratify this ignoble speculation?

» Mais vous, madame, continuai-je en m'adressant à la tante, de quels termes dois-je me servir avec vous, et de quelle épithète qualifier la scène dont vous m'avez pas eu honte de me rendre témoin? »

La dame, qui s'était remise du trouble où l'avait jetée ma violente apostrophe, ne manqua pas de trouver pour excuses à sa conduite tous ces accommodemens avec le vice dont la haute société lui fournissait l'exemple : car l'ignominie a sa rhétorique, et ce bel art pourrait bien, en dernier résultat n'être que celui de blanchir le vice et de décorer l'infamie.

Je ne voulus écouter ni ses vaines excuses, ni la burlesque *apologie* de l'Anglais, ni les excellentes plaisanteries de la demoiselle, et je sortis de cette maison rempli de haine pour les institutions qui contraignent au vice des professions tout entières en condamnant au mépris ceux qui les exercent. En y réfléchissant bien, mon ami, vous plaindrez plus encore que vous ne blâmerez cette classe aimable de femmes, que l'on s'obstine à tenir en dehors de la société, et vous placerez mon petit tableau, à côté de cette peinture des mœurs des Bayadères, que le hollandais Haffner a retracées dans son excellent *Voyage aux Indes*. E. J.

N°. XVIII. — 11 *mars* 1824.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

DIALOGUE ENTRE DEUX INSULAIRES.

Nam si violandum est jus, regnandi gratiâ violandum est.

Suétone. *Maxime de Jules César.*

S'il faut tout violer, c'est pour se faire roi.

Vous aimez, m'avez-vous dit quelquefois, les dialogues des morts; c'est une manière inoffensive de donner de bonnes leçons aux vivans. Mais il est difficile de réussir après Fénélon, Littleton et même Fontenelle. Celui que je vous envoie, est une conférence entre deux Insulaires, dont l'un remplit encore le monde de sa renommée. Chacun le juge d'après ses affections et ses lumières; c'est un plaisir qu'on peut se permettre; mais le jugement définitif appartient à la postérité.

NAPOLÉON.

Nous sommes partis à peu près du même point; mais vous ne vous êtes pas élevé aussi haut que moi : j'ai laissé le monde plein d'i-

neffaçables souvenirs. Les vieux échos des Pyramides ont répété mon nom : il a retenti sous la hutte du Kalmouck, sous la tente du Bédouin, comme dans le palais des rois. J'ai secoué le monde jusque dans ses fondemens ; j'ai rassasié mes peuples de gloire; et malheur à l'historien qui se rangera parmi mes détracteurs ! *

CROMWELL.

Pour moi, j'ai lutté avec le Seigneur; j'ai été entre ses mains ce qu'est le vase d'argile entre les mains du potier. C'est au Seigneur qu'appartient toute grandeur et toute gloire.

NAPOLÉON.

Que votre altesse renonce à ce jargon de puritain qui depuis long-temps n'a plus de sens même en Écosse. Causons raisonnablement ensemble. Je suis curieux de savoir si vous étiez fanatique de bonne foi; les hommes ne sont point d'accord sur ce point.

CROMWELL.

Vous me faites-là une singulière question. Depuis quand des personnages tels que nous révèlent-ils le secret de leur pensée?

NAPOLÉON.

Songez où nous sommes. Ici, la politique n'a

* Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par M. de Las-Cases.

plus de but, ni la dissimulation de motif; nous n'avons aucun intérêt à nous tromper réciproquement. Faisons une confession générale; cela pourra rompre l'uniformité des heures dans ce triste séjour.

CROMWELL.

On ne fait de grandes choses qu'à l'aide du fanatisme; et il faut l'avoir éprouvé soi-même pour bien parler son langage, et s'en servir avec succès. Avant de m'asseoir dans le palais de White-Hall, je devais être, et j'étais, comme les autres, subjugué par l'esprit dominant de l'époque où je vivais. Mon imagination s'était enflammée; à la lecture des livres hébreux; je voyais réellement dans la cour de Rome la prostituée de Babylone; je ne reconnaissais d'autre souverain que l'éternel Jéhovah: l'Évangile était la règle non de notre conduite, mais de nos opinions. L'égalité entre les hommes était notre dogme favori; toute hiérarchie nous faisait horreur; affecter la suprématie dans la république des fidèles nous paraissait un sacrilége. Ainsi, nous avions fait de notre cause celle de Dieu même; on va loin avec un pareil auxiliaire.

NAPOLÉON.

Eh bien; je fais le même aveu. J'ai été républicain avec violence; aussi cela n'a pas duré.

CROMWELL.

Tant pis pour vous ! Nous deviez le paraître quand vous avez cessé de l'être. Il est dangereux, dans la position où nous nous sommes trouvés, de rejeter ou de briser l'instrument qui a servi à notre élévation. C'est notre levier dans la fortune ; c'est notre ressource dans le malheur. Il est vrai que lorsque les événemens eurent agrandi mes vues, que des premiers succès eurent préparé l'avenir, le fanatisme céda la place à l'ambition ; mais ce ne fut que par degrés, et je me gardai bien de changer de langage ; même en montant sur le trône de Charles Ier., je disais encore, au moins publiquement ; « *Je* » *cherche le Seigneur.* »

NAPOLÉON.

Nos situations étaient différentes ; vos puritains, vos indépendans, même vos presbytériens étaient fanatiques de conviction ; mais je m'aperçus bientôt que mes compatriotes n'étaient républicains que de nom. Le seul parti qui voulait sérieusement la république avait disparu ; le peuple manquait de l'éducation convenable pour cette sorte de gouvernement ; les hommes l'occupaient plus que les choses ; pas assez instruit pour être libre ; trop vain pour une domination vulgaire ; raisonnable à quelques égards, mais en général dévoré par le feu de son imagination, pour être maître de lui,

je voulus le rendre maître de l'Europe ; je voulus que ma grandeur fût la sienne, qu'il s'admirât en moi, qn'il ne trouvât au monde rien de plus merveilleux que la France et Napoléon.

CROMWELL.

Ce peu de mots me suffit pour expliquer vos triomphes et vos revers. Vous étiez vous-même un homme d'imagination, et vous avez dû souvent sacrifier la réalité à l'éclat. Quant à moi, une fois échappé du monde mystique, je me trouvai tout entier dans le monde réel; je mesurai, je connus mes forces; je vis jusqu'où je pouvais aller, et je n'allai pas plus loin ; j'aurais pu ceindre le diadème, car tout fléchissait sous le joug ; mais que m'importait le vain titre de roi ! Je me fis protecteur. On connaissait les bornes de l'autorité royale ; on ignorait où finissaient celles du protectorat. J'exerçai sans contradiction un pouvoir sans limites, et je ne suis pas mort dans l'exil.

NAPOLÉON.

Ces derniers mots ont l'air d'un reproche. Songez à ce que nous avons été tous les deux, moi sur le continent, avec l'Europe en face ; vous, confiné dans une île, n'ayant à combattre qu'un parti déjà vaincu par l'anarchie. L'Europe a tremblé devant moi ; j'ai disposé des trônes ;

mes victoires ont immortalisé d'obscurs villages, des fleuves qui semblaient destinés à un éternel oubli ; j'ai eu des rois pour courtisans ; j'ai mêlé mon sang de Corse à celui d'une des plus illustres familles qui ait jamais porté un sceptre héréditaire. La première nation du monde m'a nommé dans ses prières ; elle a subi la loi que je lui imposais : qu'importe après cela où l'on rende le dernier soupir ?...

CROMWELL.

Je ne prétends pas que les journées de Naseby, de Dumbar, de Worcester, puissent être comparées à celles de Marengo, d'Austerlitz et de la Moscowa ; mais j'ai eu aussi quelque audace, et les adulations royales n'ont pas manqué à mon pouvoir. Tous les monarques de l'Europe qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous les derniers Stuarts, la sollicitèrent avec ardeur de celui qui avait envoyé un roi à l'échafaud. L'Espagne m'offrit Calais, la France Dunkerque ; je préférai l'alliance de Louis XIV, qui dans ses lettres m'appelait du nom de frère. Ce ne fut point par vanité, mais par un intérêt politique. Je voulais enlever le Mexique à l'Espagne ; je réussis seulement à lui ravir la Jamaïque. Cette conquête était solide et nous l'avons gardée. Le point essentiel, pour se faire pardonner un pouvoir élevé sur la liberté des peuples, c'est de rendre son pays assez puis-

sant pour que plusieurs générations n'aient pas à craindre de se voir le jouet de l'étranger.

NAPOLÉON.

A quelle époque avez-vous fait de cette maxime une règle de conduite ?

CROMWELL.

Je ne l'avais pas précisément adoptée; mais sans cesse une sorte d'inspiration me la révélait; en dérangeant les habitudes de mes compatriotes, en remuant fortement leur énergique caractère, je les avertissais qu'ils pouvaient être un peuple libre, et ils ont retenu quelques-unes de mes leçons. Mon acte de navigation, dont j'étais loin, je l'avoue, de prévoir les conséquences, leur apprit toutes les routes de l'Océan ; mon règne a été leur point de départ pour arriver au degré de puissance où ils sont parvenus. Mais, vous, songez en quel état vous avez laissé la France!

NAPOLÉON.

Ne jugez pas trop légèrement ; laissez s'accomplir les destinées! Ce n'est pas un seul peuple que j'ai agité, c'est le monde entier. J'ai commis la grande faute de me séparer des nations; mais le mouvement que je leur ai donné subsiste encore. Une nouvelle organisation sociale marchait avec la conquête; l'industrie et la civilisation

accompagnaient mes armes; elles ont laissé une empreinte indestructible sur les rives du Nil, du Niémen, comme sur celles du Tage; la Grèce leur devra sa liberté, le Nouveau-Monde son indépendance. Vous étiez à l'aise dans votre île; pour moi j'étouffais en Europe; et, dans ma pensée victorieuse, j'arrivais jusqu'aux bords du Gange. Ce ne sont pas les hommes qui m'ont arrêté; il a fallu qu'un ciel impitoyable s'armât de toutes ses rigueurs; le siècle des révolutions n'était pas encore terminé.

CROMWELL.

Vous séparer des nations de l'Europe était sans doute une grande faute; mais vous séparer du peuple français était de toutes les fautes la plus dangereuse. Vous n'aviez plus qu'une armée, et deux fois vous l'avez éprouvé dans l'adverse fortune.

NAPOLÉON.

Dans le vaste plan que j'avais conçu il me fallait de l'obéissance, il me semblait que les destinées de la nation reposaient sur ma tête, qu'elle en était convaincue, et qu'elle regarderait comme un suicide l'abandon d'un chef tel que moi. Quels trésors de gloire et de prospérités n'avais-je pas accumulés pour elle et ma dynastie!

CROMWELL.

L'avenir ne touche guère ceux que le présent

accable : vous deviez tout à la fortune ; elle seule pouvait vous maintenir.

NAPOLÉON.

J'ai été trahi.

CROMWELL.

Sans la trahison de la fortune vous n'auriez pas éprouvé celle des hommes. J'étais aussi environné de traîtres ; mais comme nul revers n'a ébranlé mon pouvoir, je n'ai trouvé que de fidèles serviteurs. Mais, dites-moi, ne vous reprochez-vous pas d'avoir trop aimé la guerre ?

NAPOLÉON.

Je l'aimais trop sans doute : les sensations du champ de bataille réveillaient toutes mes facultés, et me faisaient sentir vivement une vie qu'assoupissait l'intolérable ennui des cours et la fatigue des adulations. La guerre faisait partie de mon système ; il me semblait que chaque victoire reculait d'un siècle l'existence de ma dynastie et lui donnait toute la force des souvenirs historiques et d'une antique illustration. Les rois vulgaires comptent par générations, je voulais compter par victoires ; et cette dernière supputation me paraissait au moins l'équivalent de la première. J'avais inscrit mes titres sur les pyramides des Pharaons, sur les remparts de Vienne, sur les débris du Kremlin....

CROMWELL.

Il vous a manqué de les graver sur la tour de Londres.

NAPOLÉON.

Vos compatriotes, sauf quelques exceptions, ne m'ont pas compris. S'ils l'avaient voulu, nous aurions partagé le monde. Pour eux, les mers et les îles, pour moi, les continens. La grande révolution que j'ai laissée en route était alors terminée; le soleil de la civilisation se levait sur tous les peuples et aurait fondu jusqu'aux glaces de la Sibérie. Alors il eût été temps de parler de liberté; mais l'Angleterre a amené le nord sur le midi; elle a voulu me perdre, elle a réussi; mais elle en portera la peine et je serai vengé.

CROMWELL.

Vos idées toujours gigantesques m'étonnent, et sont hors de ma portée. Ce que je n'ignore pas, c'est qu'il faut de l'espace et du temps pour accomplir des projets aussi vastes que les vôtres.

NAPOLÉON.

J'étais pressé.

CROMWELL.

Mauvaise excuse, même pour le génie. Avant de construire il faut jeter les fondemens. Vous

étiez comme un arbre superbe dont les magnifiques rameaux s'étendraient au loin dans tout le luxe d'une vigoureuse végétation et qui n'aurait que de faibles racines. Comment pourrait-il résister aux tempêtes?

NAPOLÉON.

A quoi tout cela a-t-il tenu? A la méprise d'un général. O Waterloo! Waterloo!

CROMWELL.

Détrompez-vous! Vous pouviez conserver la France; mais l'Europe était perdue pour vous. Les veines du peuple français étaient épuisées; le secret de vos succès était connu. Vous n'aviez point changé de caractère, et vous vous seriez fait un autre Waterloo.

NAPOLÉON.

J'aurais tourné mes vues vers d'autres objets; j'aurais encouragé les sciences, les arts, la littérature.

CROMWELL.

C'est-à-dire que vous auriez établi les libertés publiques?

NAPOLÉON.

Sans doute.

CROMWELL.

Je n'en crois rien. Il n'y a dans la vie des

hommes, quelque supérieurs qu'ils soient, qu'un moment ponr les grandes choses. Le vôtre était passé. C'était au retour de Tilsitt que vous pouviez tout faire pour l'intérieur de la France; alors vous pouviez sans crainte déposer un glaive victorieux et fonder sur une base inébranlable la liberté des peuples. Vous ne l'avez pas fait alors; cette gloire ne pouvait plus vous appartenir.

NAPOLÉON.

Peut-être avez-vous raison; mais j'aimerais assez que dans le monde des vivans on pensât et on dît le contraire.

CROMWELL.

On pourra le dire; aucun homme raisonnable ne pourra le penser.

NAPOLÉON.

A quel rang me placez-vous donc?

CROMWELL.

Au rang des hommes de génie qui ont manqué à leur fortune. Si vous aviez associé la force morale à la force matérielle, vous auriez été le bienfaiteur de la France et l'arbitre du monde. Un seul événement de votre vie me prouve que vous ne connaissiez pas votre siècle.

NAPOLÉON.

Quel est, je vous prie, cet événement?

CROMWELL.

Votre couronnement par le chef de l'église de Rome. Il était évident que vous ne connaissiez pas votre terrain. Sorti du peuple, vous agissiez comme si le sang d'une race royale eût coulé dans vos veines. Vous vouliez éblouir ; mais l'éblouissement du peuple n'est jamais de longue durée.

NAPOLÉON.

Je voulais me concilier les prêtres.

CROMWELL.

Il valait mieux se concilier les citoyens. Les prêtres ne manquent jamais au pouvoir solidement établi. Il est vrai qu'ils vous ont nommé le nouveau Cyrus ; mais, le lendemain du 30 mars, vous n'étiez plus pour eux que l'Antechrist. Tous les rois et tous les clergés se sont réunis contre vous ; vous avez de nouveau succombé.

NAPOLÉON.

Vous êtes dans l'erreur : j'aurais bien vécu avec les prêtres et les rois ; c'est l'aristocratie européenne, toute-puissante dans les conseils des monarques, qui a voulu obstinément la guerre, et qui m'a défendu le repos. Les rois auraient pardonné à ma fortune ; les aristocraties n'ont pu oublier ni mon origine, ni ma no-

blesse fondée sur le mérite personnel et choisie dans tous les rangs ; elles ont senti que le règne des parchemins allait passer ; vos Anglais eux-mêmes....

CROMWELL *l'interrompant.*

N'accusez point les Anglais ; leur existence, comme peuple libre, devenait un problème sans les neiges prématurées de la Russie. Votre blocus continental m'a fait frémir, quand la nouvelle en est venue jusqu'ici : c'était entre vous et eux une affaire de vie et de mort ; permettez-moi d'applaudir à leur infatigable persévérance, je connais mes compatriotes ; prudens, intrépides....

NAPOLÉON *vivement.*

Excellens geôliers. Je les avais vivement attaqués ; mais je les croyais généreux. Abandonné de la fortune, n'ayant plus d'asile sur la terre, je voulais m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je fus repoussé, quoique la prière du suppliant soit sacrée ; je me vis traité en captif par vos compatriotes, moi qui m'étais jeté librement entre leurs bras. Transporté au milieu des déserts de l'Océan, sur un rocher stérile, les derniers jours de ma vie ont été la proie d'une lâche vengeance et des plus exquises tortures ; mais le malheur ne m'avait point avili, je vivais dans le passé.

CROMWELL.

N'accusez point les peuples des faiblesses ou des crimes du pouvoir ! je rougirais pour l'Angleterre des tourmens de votre captivité, si je pouvais croire qu'elle les eût approuvés. Mais qu'importe ! Après tout, ni vous, ni moi n'étions faits pour le bonheur. Quand nous nous sommes procuré trop d'émotions fortes, quand nous avons perdu le repos de l'ame, quand des milliers d'hommes se plaignent ou se félicitent de nos grandeurs, ce bruit qui nous flattait nous cause un profond ennui. Alors, il nous faut un sombre asile; et il est à peu près égal de le trouver au milieu des pompes de Westminster ou des solitudes de Long-Wood.

NAPOLÉON.

Ces pensées sont raisonnables, j'en conviens; mais je n'y suis pas encore accoutumé; des souvenirs trop récens m'obsèdent. Ici, nul ne s'attache à ma fortune; on me regarde tranquillement, on me traite avec indifférence. Ce n'est pas tout; j'apprends que dans ces capitales, qui ne reverront plus mes aigles, quelques hommes se permettent de raisonner à mon égard comme n'ayant plus rien à attendre. Ils prononcent sur le passé, et disent : « Il est accompli. » Ils ne m'entrevoient plus dans l'avenir, trompant tous leurs calculs, et accablant leur imagination. Il n'est pas jusqu'à leurs princes

qui ne se mettent à leur aise ; ils vont et ils viennent ; car je ne suis pas là. On dit même qu'il en est un à qui on parle de lauriers en de certains idiomes, et qui, de temps à autre, fait savoir ses intentions jusque vers le midi ; en vérité, c'est à perdre patience.

CROMWELL.

Vous aurez plus de résignation quand vous aurez séjourné sur nos rivages. Dans ce monde, comme dans l'autre, il faut faire une fin et imiter Candide.

NAPOLÉON.

Quoi ! le puritain Cromwell cite le philosophe Voltaire !

CROMWELL.

Je sais que vous ne l'aimiez pas, vous aviez de bonnes raisons pour cela. Il doit être détesté de tous ceux qui asservissent ou qui veulent asservir les peuples ; mais, vous avez été maladroit d'avouer votre inimitié. Quant à moi, je me suis réconcilié avec lui depuis que j'ai lu ses ouvrages ; ils m'ont instruit et amusé. D'ailleurs, en sa qualité d'historien, il m'a rendu justice ; je lui dois même de la reconnaissance. Ne soyez donc pas surpris que je vous invite à imiter Candide. Si vous m'en croyez, vous demanderez sur ces bords une plate-bande pour

cultiver de pâles violettes sous un saule achéronien. Ne nous plaignons pas des hommes. L'empereur Julien aurait plus que nous droit de se plaindre; toutefois il se tait depuis longtemps, nous ne ferions pas mal de suivre son exemple. Entre nous, si les hommes avaient été justes et raisonnables, nous eussions été fort embarrassés. Supposez un peuple sage et libre, qu'aurait-il fait d'un pacificateur de votre caractère ou d'un protecteur comme moi? Avouez que vous auriez pu être mis en surveillance, et je conviendrai que l'exil m'était dû. Nous n'avons rencontré que des hommes nés pour servir, ou d'autres qui, aimant leur patrie, ne savaient ni la préserver, ni la gouverner; leurs faiblesses ont fait notre gloire, et notre gloire a été souvent un malheur public. De quelles injustices nous plaindrions-nous sans être injustes nous-mêmes?

A. J.

N°. XIX. — 14 *avril* 1824.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

LE CHIFFONNIER LITTÉRATEUR.

Nihil legebat quod non excerperet.

PLINE LE JEUNE.

Il ne lisait que ce qu'il avait recueilli.

DEPUIS quinze ans que je me suis réduit au rôle de spectateur, il n'est pas une classe de la société dont les mœurs et les habitudes ne soient devenues l'objet de mes observations. Je ne fais pas grand cas du talent d'imitation que possédait Vadé, et je ne m'arrête pas de préférence dans les lieux où il passait sa vie; mais j'aime à les visiter quelquefois, ne fût-ce que pour achever de m'y convaincre qu'il n'y a véritablement entre les hommes d'autre différence que celle qu'établit leur tailleur: déshabillons-les; sous la pourpre, sous la bure, sous les haillons, nous trouverons les mêmes appétits, les mêmes passions, les mêmes sentimens, les mêmes intérêts. —Belle découverte, en vérité!

A ces mots, par lesquels on répondait à ma

pensée, que j'avais sans doute exprimée tout haut en marchant, je m'arrêtai, et je vis à la lueur d'une lanterne placée sur la borne, un pauvre diable occupé à lire un chiffon de papier qu'il venait de ramasser. Bonhomme, lui dis-je, sauriez-vous quelle heure il est, et dans quelle rue nous sommes ?—Il est onze heures ; et vous êtes dans la rue de Richelieu, au coin de la rue de Ménars.—Parbleu, je vous remercie; je m'éloignais de mon chemin ; mais encore une question : Vous savez donc lire ?—Je le crois bien ; c'est mon métier.»

La réponse me parut singulière, et je continuai l'entretien. « Mon ami, je devine votre état à l'instrument que je vois entre vos mains ; comment donc se fait-il...—Mon crochet, monsieur, c'est l'instrument de mes études.—Causons ensemble.—Très-volontiers ; j'ai du temps à perdre.—Je vous tiendrai compte de celui que je vous dérobe.—Je suis philosophe, et je n'ai besoin de rien. *Omnia mecum porto.*—Comment diable, du latin !—Et même du grec, Ω φιλοτατε !...—Mais, vous me surprenez beaucoup. — Vous n'êtes pas au bout de vos étonnemens : non-seulement je suis savant comme vous voyez, mais je suis devin ; car je vous vois pour la première fois, et je sais qui vous êtes.—Eh bien, voyons ; qui suis-je ?—A votre démarche, à votre son de voix, à ce manuscrit roulé dont le bout sort de votre poche, je devine que vous

êtes un auteur, et conséquemment mon confrère; car je suis homme de lettres, tel que vous me voyez. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous êtes au-dessus de votre profession; et je connais beaucoup de gens qui n'en peuvent pas dire autant. »

Tout en causant mon homme continuait à ramasser, avec cette dextérité commune aux gens de son métier, des feuillets imprimés qu'il trouvait en assez grand nombre dans un amas de débris de toute espèce; mais il ne les jetait dans sa hotte qu'après les avoir attentivement examinés l'un après l'autre. « Maudit bavard, s'écria-t-il en déchirant en morceaux un de ces feuillets, je te trouverai donc à tous les coins de rue! — A qui en avez-vous? lui dis-je. — Eh, parbleu à cet ennnyeux écrivailleur, dont les œuvres dépecées remplissent mon magasin, et que les épiciers eux-mêmes refusent de m'acheter à deux sous la livre. — La postérité ne se montrera pas moins dédaigneuse. — Croiriez-vous que dans tout ce fatras je n'ai pas trouvé deux extraits dont je pusse enrichir ma compilation; car il est temps de vous apprendre que je suis chiffonnier littéraire, pour vous servir : je suis le créateur d'un métier où tous mes élèves ont fait fortune. »

Plus je causais avec cet homme, plus j'étais étonné de sa manie biogénique : en le regardant avec quelque attention à la lueur de sa lanterne et des réverbères, je distinguai un front chauve

et proéminent, un nez aquilin très-effilé, et une bouche où se peignaient des habitudes bachiques et une malice innée.

« Comment vous nommez-vous? lui demandai-je. — André Vergète, pour vous servir.... Vous avez envie de connaître mon histoire, n'est-il pas vrai? Eh bien, vous la saurez, si vous avez le courage de me suivre jusque chez moi. » J'acceptai la partie, et nous voilà cheminant ensemble.

« Mes premiers souvenirs, continua-t-il, datent de la rue Quincampoix; quant à ma naissance elle est si obscure, qu'il ne tient qu'à moi de la croire très-illustre. Je lisais dernièrement une feuille de commentaires tombée sous mon crochet, à la porte de l'Institut; on y prouve que rien n'est plus difficile à démêler que la généalogie des rois d'Égypte; or, puisque la mienne est tout aussi embrouillée, pourquoi ne supposerais-je pas que je descends des rois égyptiens? — Votre nom de Vergète en est la preuve; comment n'y pas reconnaître celui d'*Évergète*; second roi de la dynastie des Ptolémées? — Diable! c'est bon à savoir; et dès ce moment j'ajoute à mon nom l'*E* qui lui manque, et me voilà aussi sûr de mon origine que la plupart des rois mes confrères.

» Quoi qu'il en soit, une vieille marchande de marée qui m'avait pris en affection, sans se douter de l'honneur que je lui faisais en accep-

tant ses soins, me plaça en qualité d'enfant de chœur chez le vicaire de la paroisse Saint-André-des-Arts ; c'est là que je pris ce goût de lecture qui décida de ma vie entière. Ce bon vicaire était sans comparaison l'homme de son temps qui avait, non pas lu, mais parcouru le plus de livres : il ne tenait pas précisément au choix, mais bien à la variété de ses lectures. Pour contenter ce besoin il avait fait faire un pupitre circulaire sur lequel il plaçait une vingtaine de feuillets de différens livres, et le mouvement de rotation imprimé au pupitre lui permettait de les parcourir d'un coup d'œil.

» —Il est probable que l'invention de ce pupitre s'est propagée, et qu'il est à l'usage de cette foule de gens du monde et de prétendus gens de lettres qui prononcent si affirmativement sur les ouvrages anciens et nouveaux dont ils n'ont pas lu dix pages de suite. »

André Vergète m'avait esquissé la première partie de sa vie nocturne, quand nous arrivâmes dans une petite ruelle du faubourg Montmartre.

« Monsieur, me dit-il en s'arrêtant à la porte d'une allée, il y aurait conscience à vous faire monter dans mon galetas ; j'aurais peur qu'à votre âge vous n'y arrivassiez pas en vie. » J'insistai pour le suivre. « Dans tous les cas, ajouta-t-il, comme je vous crois en état de grâce, si vous mourez de fatigue en arrivant là-haut,

vous serez à moitié chemin du paradis, que je vous souhaite en bon confrère. — Vous avez de l'esprit, maître André. — Je vous crois; car pourquoi me flatteriez-vous?... » Ouf!... Nous voilà parvenus au septième étage d'une maison dont l'escalier n'avait pas moins de 170 marches. « Du courage, me dit André; le plus fort est fait. » Je ne concevais pas ce qui pouvait nous rester à faire, puisque nous étions à bout d'escalier.... Mon homme, avec son crochet, souleva une trappe, et fit descendre une échelle, au moyen de laquelle je me hissai dans un vaste grenier divisé en trois chambres par des cloisons de nattes. La première, qui lui servait de magasin, était remplie de morceaux de papiers; il couchait dans la seconde; et dans la troisième, qu'il appelait emphatiquement sa bibliothèque, cinquante ou soixante volumes assemblés avec de gros fils, et enveloppés d'affiches de spectacles, étaient rangés sur de vieilles planches suspendues horizontalement par des cordes attachées aux solives.

« Vous voyez, me dit-il, en élevant sa lanterne, les œuvres du prince André Évergète. » J'ouvris le premier volume, composé comme les autres, de feuillets de toutes les dimensions, depuis l'in-4°. jusqu'à l'in-18, et je lus sur le titre: Les *Guenilles littéraires* ou *le Chiffonnier compilateur*.

» Vous voyez l'ouvrage de ma vie, continua-

t-il, le trésor posthume que je réserve à mes héritiers ; c'est le résidu de la nouvelle littérature germanico-anglico-welchico-gauloise. J'ai trouvé l'art d'y fondre ensemble soixante fragmens de poèmes épiques, douze cents pages de romans, deux cent quarante scènes de tragédies, de comédies et de mélodrames ; deux mille couplets de chanson, trois cent soixante pages de citations extraites des discours de toutes les tribunes, quatre cents pages d'histoire de mon grand fournisseur, le tout obscurci par des notes formées d'articles de journaux. »

Je m'amusai à parcourir cette Encyclopédie des sottises, des folies, des platitudes et du mauvais goût de notre siècle, que le *Chiffonnier compilateur* avait si malignement composée des débris de quelques centaines de volumes qui ont eu leur jour de vogue. André Vergète avait établi je ne sais quel malin désordre entre tous ces fragmens : le traité de l'*Absolu*, du Polonais Wronsky, servait d'introduction à la Monarchie de M. de M*** ; une scène de comédie, de M. de *** était intercalée dans un acte d'une tragédie du même auteur ; on lisait de suite, et sans s'apercevoir du passage des vers à la prose, une page du *Renégat* et une page des *Chevaliers de la Table ronde ;* un chapitre de l'*Indifférence*, de M. L.... semblait amener tout naturellement un *Pot-Pouri* de M. D.....

« Je devine, dis-je à André, tout ce qu'il peut y avoir de piquant dans cette compilation amphigourique ; mais une épigramme en soixante volumes est un peu longue : un pareil ouvrage aurait eu besoin d'un système. —Eh, vraiment, c'est par-là que je brille! Jetez plutôt les yeux sur ma table des matières.... » En effet rien de plus systématique que l'index de ses *Guenilles littéraires* dont il avait formé deux grandes divisions : l'*Absurde*, le *Ridicule*.

Sous le premier titre il a placé les rêveries métaphysiques, la littérature du cauchemar, les théories du brigandage, la délicatesse des espions, la sensibilité des bourreaux, l'enlacement des images incohérentes, l'abus des métaphores inconcevables, le conflit des étoiles, des nuages et des torrens : c'est dans la région de l'*Absurde* que se trouvent naturellement les *nains*, les *pygmées*, les *sorciers*, les *géans*, les *Franckenberg*, les *Ipsiboë*, les *Og*, les *Han*, les *Pouff*, en un mot les monstres de toutes les espèces et de toutes les couleurs.

La classe du *Ridicule* renferme le genre vaporeux, le pathétique affecté, la sensibilité à propos d'une mouche écrasée, la manie d'analyser, la fureur de décrire; dans une autre subdivision, le style génevois, avec ses formes arides et pédantesques, ses forces centrales, ses contrepoids, ses vibrations, son omnipotence et ses raisonnemens algébriques. Il avait placé dans

une troisième subdivision de la même catégorie les lieux communs de l'éloquence collégiale; la logo-diarrhée de certains professeurs; la critique banale de certains journalistes; le marivaudage édulcoré des écrivains suivant les cours; les classiques dégoûts des esprits stationnaires; les pointes émoussées, les rébus, les quolibets, l'ironie perpétuelle, en un mot toute l'artillerie petillante et inoffensive de la littérature en vaudeville.

Mon cher André, lui dis-je, vous avez fait un si bon ouvrage, qu'il vous suffit de l'annoncer pour faire votre fortune. — Ma foi, monsieur, qu'à cela ne tienne; mais je ne vois pas bien... — C'est pourtant tout simple : vous ferez paraître un *Prospectus* dans lequel vous indiquerez nominativement tous les auteurs qui doivent figurer par lambeaux dans vos *Guenilles littéraires*, en laissant à chacun la liberté de retirer la part qu'il peut avoir dans cette friperie, moyennant le prix d'un exemplaire payé d'avance : il est bien peu de vos coopérateurs forcés qui ne s'empressent, pour éviter cette exposition publique, d'acquitter la petite contribution frappée sur leur amour-propre; et par ce moyen vous écoulerez l'édition d'un ouvrage qui ne paraîtra pas, et que vous aurez vendu à condition de ne pas le mettre au jour.—Parbleu, vous me donnez là une bonne idée, et j'y réfléchirai demain dans ma promenade nocturne. »

Je n'ai pas quitté mon *Chiffonnier compilateur*, sans lui laisser un bon à-compte sur les frais du *Prospectus*.

E. J.

N° XX. — 8 *mai* 1824.

VINGTIÈME LETTRE.

LE CAFÉ PROCOPE.

At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs.

VIRGILE.

Cette race est immortelle; sa maison se perpétue pendant une longue suite d'années.

Vous vantez beaucoup, mon cher confrère, la splendeur des cafés qui ornent vos brillans quartiers du Palais-Royal et des boulevarts. Il est vrai que sur la rive gauche de la Seine nous n'avons rien à vous opposer sous le rapport du luxe des glaces et de l'élégance des comptoirs. Vous l'emportez évidemment par la richesse des décorations; vos dames limonadières ont une renommée à laquelle n'aspirent point celles qui président chez nous à la juste distribution de la brûlante liqueur d'Arabie. Les diadèmes d'émeraudes, les bandeaux de diamans, n'étincèlent point sur leurs fronts modestes; on ne les voit jamais se draper voluptueusement dans les précieux tissus de l'Inde, et siéger, comme des rei-

nes superbes, sur leurs trônes d'acajou : tant d'orgueil ne nous est pas permis. Nos limonadières, attentives à leurs calculs, pendant que le fils ou le mari prête une main utile au service public, se contentent de veiller à l'heureux mélange du punch, à la bonté des glaces et à l'excellence du café. Mais aussi les révolutions nous respectent ; l'éclat de vos maisons publiques est trop souvent passager : plus d'une reine détrônée gémit dans l'obscurité, et soupire avec amertume en se rappelant ses grandeurs d'un jour. Nos cafés ne redoutent point de semblables catastrophes ; ils s'ouvrent pendant une longue suite d'années sous les mêmes auspices. *Stat fortuna domûs.*

L'apparence fait tout, dit-on, dans le siècle où nous sommes : cela est vrai jusqu'à un certain point. Il reste encore un certain nombre d'hommes réfléchis qui ne sacrifient point à l'enseigne, qui préfèrent la réalité à un vain éclat. Croiriez-vous que dans notre café Procope, si respectable pour son antiquité, si fécond en souvenirs littéraires, j'ai reconnu plus d'un amateur de votre Chaussée-d'Antin, qui venait, comme en bonne fortune, savourer le café et la glace justement renommés qui s'y distribuent avec une activité et un zèle héréditaires. Voilà ce qu'on appelle un hommage flatteur rendu au mérite.

Notre café Procope a ses vieux titres de no-

blesse ; c'est une des meilleures maisons du faubourg Saint-Germain ; mais ce qui arrive rarement aux autres, c'est qu'elle n'a pas dégénéré. Les successeurs de Procope, Dubuisson, Zoppi, le propriétaire actuel, se sont montrés dignes de leur illustration ; ils n'ont pas même changé de nom. Un vieil habitué m'a dit seulement que le local avait été agrandi et restauré ; qu'on ne reconnaissait plus le banc d'où Piron lançait ses épigrammes, où le chevalier de la Morlière haranguait sa cabale, préparant ainsi la chute ou le succès des ouvrages dramatiques. On ne peut attribuer ces innovations qu'aux envahissemens successifs de la civilisation ; mais ce qu'il y a d'important, c'est que le café qu'on y sert a conservé son antique vertu.

Peu de personnes savent que nous devons au café Procope le changement de mœurs qui s'opéra vers la fin du dix-septième siècle. Avant cette époque, les cabarets étaient nombreux ; on s'y rassemblait avec plaisir, et le culte de Bacchus était généralement répandu. Molière, Chapelle, La Fontaine, Racine, Boileau lui-même, allaient au cabaret ; et Dieu sait que d'esprit, d'épigrammes, de joyeuses saillies, animaient la gaieté de ces modestes agapes ; les conversations étaient franches, les idées généreuses comme la liqueur qu'on y buvait à longs traits. Les grands seigneurs eux-mêmes ne dédaignaient pas la guinguette ; et le cabaret de Re-

nard, situé près des Tuileries, était le théâtre des orgies privilégiées. Les mémoires du temps en ont gardé le souvenir.

Enfin Procope vint. En versant du café aux grands seigneurs, aux hommes de lettres, il leur donna un autre point de réunion, et l'on vit disparaître par degrés le goût désordonné des libations bachiques. Cette fève étrangère, et cet homme d'une profession si modeste, ont amené tous les changemens qui se sont faits depuis un siècle dans nos idées, dans nos mœurs et dans notre littérature. Ce n'est pas à la philosophie, c'est au café qu'il faut attribuer le serment du jeu de paume et la prise de la Bastille. Je prépare un grand ouvrage sur ce sujet; il aura pour titre : *De l'influence de Procope sur la révolution française.*

N'oublions pas que c'est aussi dans le même café que la première glace a été présentée au public. Nous devons ce perfectionnement à Dubuisson, successeur immédiat de Procope, et qui n'a pas toute la renommée qu'il mérite; on devrait lui élever une statue au café Tortoni.

Les mœurs des cafés ont aussi subi leurs vicissitudes. On s'y est long-temps occupé de littérature; on y a disputé sur la grâce, sur le libre arbitre, et la bulle *Unigenitus;* on y a réglé les destinées de la scène française. Le Théâtre national a été long-temps placé presque en face du café Procope. Il sert aujourd'hui de magasin

de papier, et quelques vieux débris de décoration attestent encore sa splendeur primitive. C'est dans ce magasin, aujourd'hui désert, que les chefs-d'œuvre de Voltaire ont été offerts à l'admiration d'un public idolâtre. Ces voûtes silencieuses ont retenti des plus vifs applaudissemens. C'est là que Sémiramis a paru dans sa pompe orientale; que la tendre Zaïre a soupiré ses douleurs par le doux organe de la Gaussin; que l'illustre Clairon déchirait les cœurs en faisant parler le désespoir de Mérope; que la voix puissante de Lekain évoquait les ombres chevaleresques des Tancrède et des Vendôme. Nouvel exemple des vicissitudes humaines et des caprices de la fortune! le théâtre n'est plus, des empires mêmes ont été renversés et le café Procope subsiste encore.

Vers la fin du dix-huitième siècle les querelles religieuses et littéraires avaient fait place au goût dominant pour les matières politiques; et l'une des salles du café Procope avait reçu la dénomination de *Chambre des communes*. C'est là qu'on discutait les droits de la couronne et ceux du parlement, qu'on censurait les actes du ministère; c'était le rendez-vous des frondeurs; il y avait déjà moins d'esprit et de gaieté.

Aujourd'hui cette maison reçoit habituellement les élèves de droit et ceux de médecine qui peuvent faire la modeste dépense de la

tasse de café et du petit verre de liqueur ; on y voit aussi quelques vieux professeurs du pays latin, les gourmets du quartier, les amateurs de la rue de Tournon, les marchands de la rue Dauphine, les habitués du Luxembourg, des artistes, des hommes de lettres et des rédacteurs de journaux. On m'a fait le plaisir de m'y montrer M l'abbé Feletz, qui m'a paru un journaliste de bonne mine ; il a quelque chose de malin dans la physionomie ; on serait tenté de croire qu'il ne demande au moka que des inspirations épigrammatiques.

On cause rarement ; on lit beaucoup dans ce café. Je m'y trouvais, il y a quelques jours, à côté d'un jeune étudiant qui avait sous son bras un volume de la collection des *Théâtres étrangers*, et dans sa poche un de ces *résumés historiques* qui obtiennent la faveur publique, et dont l'exécution fait honneur aux jeunes écrivains chargés de cet utile travail : » Vous ne voulez pas perdre de temps, lui dis-je, puisque vous portez ainsi des livres sérieux au café. » Vous voyez, me répondit-il, tous les journaux sont retenus ; en attendant que mon tour vienne, je lis quelques pages, et j'en fais mon profit. » Je remarquai, en effet, que toutes les feuilles étaient en lecture ; on les lisait avec avidité ; il s'agissait alors des élections. Les personnes qui lisent en remuant les lèvres, qui commencent par le titre et finissent par l'adresse

de l'imprimeur, sont le désespoir, le fléau des cafés ; on les nomme les lecteurs éternels. Si l'un d'eux parvient à saisir le premier un *Moniteur*, où se trouve l'ordonnance qui destitue quelque ministre, c'est une désolation, un tourment général. On murmure de dépit ; on s'agite d'impatience ; mais le lecteur éternel n'en tient compte ; il passera, s'il le faut, la journée entière pour achever sa lecture, et ne lâchera prise qu'après avoir prononcé le nom de madame Agasse ; deux lecteurs de cette force suffiraient pour ruiner un café.

Les manières, les habitudes des jeunes gens qui fréquentent les lieux publics ont bien changé depuis vingt ans ; ils sont devenus sérieux et méditatifs. On sent qu'ils réfléchissent sur les événemens politiques, qu'ils s'occupent des intérêts généraux, et que la marche de l'esprit humain ne leur est pas indifférente. La génération qui s'élève sera moins frivole que celles qui l'ont devancée ; elle se forme à l'observation, elle s'habitue à l'appréciation des hommes et des choses, elle sera peut-être moins susceptible d'enthousiasme ; mais elle aura une raison plus forte, une volonté plus ferme et moins de mobilité dans le caractère ; elle pourra souffrir, mais elle n'oubliera pas.

Avec cette disposition à peu près générale, il est évident que les doctrines raisonnables ne seront jamais anéanties, qu'elles survivront aux

attaques de tout genre, et que le triomphe définitif n'est pas douteux. Les doctrines décréditées se soutiennent, parce qu'elles sont liées à des intérêts matériels; mais quand ceux-ci sont opposés à l'intérêt général, l'époque arrive où ils sont négligés, et les doctrines s'affaiblissent avec eux. La jeunesse actuelle dominera bientôt dans la société où elle portera des lumières et la maturité des jugemens. Sans doute quelques individus pourront se laisser corrompre, prendre un masque hypocrite, et professer des opinions que leur raison repousse ; mais le plus grand nombre restera fidèle à la justice et à la vérité. Voilà la consolation du présent, voilà l'espérance de l'avenir.

N°. XXI. — 4 *juin* 1824.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

LES VISITES DU MATIN.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

VIRGILE.

(La vertu s'embellit dans un beau corps.)

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Vous avez beau dire, mon cher confrère, à cinq ou six toises l'un de l'autre nous habitons un monde tout-à-fait différent, et vous passeriez en revue toutes les maisons, tous les hôtels, voire même tous les palais de votre quartier, sans pouvoir vous procurer jamais le plaisir que j'ai goûté la semaine dernière chez madame Détreville; et cependant il n'est question que d'une rencontre de quatre femmes en visite du matin, dans la seule maison où elles pussent se trouver ensemble, et où il me fût permis d'assister invisiblement à leur entretien.

» J'étais allé faire mes adieux à madame Détreville, qui doit partir pour les eaux dans quelques jours, et je cherchais à la fortifier dans l'espérance que ce petit voyage dans les Pyré-

nées achèvera de rétablir sa santé, si chère à tous ses amis. — C'est-à-dire à quatre ou cinq personnes, interrompit-elle. — Diminuez-en le nombre autant qu'il vous plaira, lui dis-je, pourvu que vous m'y laissiez la première place. — Du moins ne confondrai-je pas vos veux, mon cher philosophe, avec ceux de mes connaissances. »

Cette distinction entre les amis et les connaissances fournit à cette femme charmante un sujet de conversation où elle déploya toute la grâce de son esprit et toute la vivacité de ses sentimens.

» Je ne sais pas, continua-t-elle, comment on peut confondre deux mots, dont j'ai lu quelque part une définition qui me paraît si juste, et que je n'ai jamais oubliée : Une *connaissance* est un être qui vous aborde avec un salut, et quelquefois avec un sourire; qui vous dit du même son de voix, qu'il est *ravi* ou qu'il est au désespoir de la chose la plus insignifiante, en bien ou en mal, qui puisse vous arriver ; qui vous retrouve avec une sorte de plaisir, et vous quitte sans regret; qui, sans éprouver jamais le besoin de vous revoir, se souvient quelquefois de vous quand vous êtes heureux et bien portant, mais qui vous oublie aussitôt qu'il juge votre maladie ou votre infortune sans ressource ; qui pense à vous après votre mort tout juste le temps qu'il lui faut pour lire votre billet d'en-

terrement. » Un *ami*, c'est la personne qui adoucit nos chagrins en les partageant, et dont la participation est indispensable à tous nos plaisirs; qui charme nos douleurs et nous rassure dans les dangers d'une grande maladie; qui fait briller pour nous l'espérance et la joie jusque dans l'ombre des cachots; pour qui nos restes sont un objet sacré après notre mort, qui les accompagne en versant des pleurs jusqu'à leur dernier asile; enfin, un ami est celui qui honore notre mémoire et conserve au fond de son cœur notre image et notre souvenir. — Eh bien, madame, en prenant le mot d'*ami* dans toute la rigueur de son acception, vous en comptez beaucoup, j'en suis sûr, même parmi les personnes que vous rangez dans la classe des simples connaissances. — Nous verrons, me dit-elle, avec un sourire dont j'allais lui reprocher le charme mélancolique, lorsqu'un billet qu'elle reçut, et qui lui annonçait la visite de madame Beauverlet, fit prendre à l'entretien une autre direction; elle désira connaître mon opinion sur les femmes que je voyais habituellement chez elle, et je m'expliquai sur le compte de chacune, avec toute la franchise de mon caractère. — Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, me dit-elle, afin de me convaincre une bonne fois que l'homme qui a la prétention de mieux connaître les femmes, parce qu'il a passé la première partie de sa vie à les aimer, et qu'il emploie l'au-

tre à les étudier, n'est guère moins sujet à l'erreur dans les jugemens qu'il en porte, qu'un écolier qui n'en parle encore que sur la foi de Thomas et de Juvénal. Par exemple, vous ne croiriez pas, si je me bornais à vous l'assurer, que vous n'avez pas une seule fois rencontré juste dans l'idée que vous vous faites des quatre femmes que vous voyez le plus habituellement chez moi, sans en excepter madame de Saint-Genest, ma plus intime amie. — Il est vrai que vous aurez de la peine à me faire convenir que je ne sache pas par cœur, et sans y manquer un mot, quatre femmes que je vois tous les jours depuis huit ou dix ans. — Vous étiez là, n'est-il pas vrai, quand vous les avez vues; c'est avec vous ou devant vous qu'elles s'entretenaient; eh bien, apprenez de moi, monsieur l'observateur en défaut, que la présence d'un homme, je dis d'un seul homme, de quelque rang, de quelqu'âge qu'il soit, depuis seize ans jusqu'à quatre-vingt-dix, fût-ce un père, un frère, un valet même, suffit pour dénaturer le caractère d'une femme, pour fausser son langage et pour la rendre méconnaissable à ses propres yeux. — Comment ! vous me ferez accroire que madame Beauverlet, par exemple, n'est pas une femme d'une simplicité un peu bourgeoise, uniquement occupée de soins domestiques, et d'un égoïsme à l'épreuve de toute espèce de sensibilité; que votre petite dame Pauline Étournelle

n'est pas un modèle de douceur, d'ingénuité, et que son mari ne doit pas dormir en repos sur la foi de l'amour qu'elle a pour lui et de la bonne opinion qu'elle a d'elle-même; que la marquise d'Orneuil n'est pas tout à la fois une femme à principes et à préjugés, dont les travers de l'esprit ont trompé la vocation du cœur, et à qui il ne manque, pour être une excellente femme, que de croire le sang qui coule dans ses nobles veines exactement de la même nature que celui qui anime sa femme de chambre ; que votre amie, la belle comtesse de Saint-Genest... (me permettez-vous de dire toute ma pensée) n'est pas, quant à ses vertus, sous l'influence immédiate de votre amitié, et quant à ses défauts, sous l'empire de ses passions.

— Pas un mot de vrai dans tout cela; vous avez aperçu quelques effets, mais vous n'avez pas deviné les causes; je veux vous le faire avouer à vous-même : j'attends ces dames ce matin; vous allez passer dans la bibliothèque, dont la petite porte vitrée vous donne le moyen d'entendre sans être vu tout ce qui se dira dans cette chambre. Vous m'avouerez que, pour un observateur de la femme, une occasion comme celle que je vous présente est une bonne fortune sans exemple. — C'est un service d'ami dont je ne saurais trop vous remercier. — Remarquez, cependant, pour affaiblir votre reconnaissance, ajouta-t-elle en riant, qu'en vous livrant le secret

des autres je ne compromets pas le mien; ces dames parleront en toute confiance, mais moi je saurai qu'un homme m'écoute : c'est vous prévenir de ne tirer, soit en bien, soit en mal, aucune conséquence de tout ce que je pourrai dire.

(*On entendit quelque bruit dans l'antichambre, et je passai dans la bibliothèque.*)

SCÈNES A TIROIR.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. BEAUVERLET, Mme. DÉTREVILLE.

Mme. BEAUVERLET.

Bonjour, ma chère belle; j'ai appris hier, par mon médecin, que vous partiez pour les eaux, et j'accours sans m'embarrasser de la défense qu'il m'a faite de quitter la chambre avant trois jours.

Mme. DÉTREVILLE.

Vous étiez incommodée? Je ne le savais pas.

Mme. BEAUVERLET.

Une migraine horrible, des attaques de nerf, que m'a causées le rejet de la loi sur la rente.

Mme. DÉTREVILLE.

Eh, bon Dieu! quel si grand intérêt prenez-vous à cette mesure de finance ?

Mme. BEAUVERLET.

Quel intérêt? Le mien d'abord, vingt-cinq ou trente mille livres de rente, sans aucune mise de fonds, dont j'avais l'assurance, la promesse d'un titre pour mon mari, et d'une place pour mon fils cadet.

Mme. DÉTREVILLE.

Je n'entends pas bien comment vous vous trouviez mêlée dans une pareille intrigue, vous que je croyais si complètement étrangère à cette manie d'agiotage, à cette fureur d'ambition qui ont depuis quelques mois bouleversé tant de cervelles.

Mme. BEAUVERLET.

Que voulez-vous, ma chère, il faut bien qu'il y ait quelqu'un dans une famille qui s'occupe de l'avenir; mon mari, d'ailleurs, le plus honnête homme du monde, ne songe pas qu'il a deux fils et une fille à établir; et quand il a passé sa journée à déplorer le mal qui se fait, à récapituler le bien qu'on pourrait faire, il se croirait déshonoré le lendemain de faire la moindre démarche pour tirer parti des hommes et des circonstances contre lesquels il déclame. Je suis

bien forcée de changer de rôle avec lui ; et, tandis qu'il compte avec son cuisinier, qu'il règle la dépense de sa maison, je vais à la bourse et chez les ministres. C'est ainsi que j'étais parvenue, en engageant la parole de mon mari, sans qu'il en sût rien, à m'assurer pour ma fille un gendre de qualité, et pour mon fils cadet une bourse à Saint-Acheul, qui lui ouvrait la carrière des honneurs ecclésiastiques; mais, en rejetant la loi, les pairs ont ruiné l'état, et qui plus est mes espérances.

Mme. DÉTREVILLE.

Je vois, ma chère, que vous voilà réduite à vivre, tant bien que mal, avec vos cent mille livres de rente; que votre fille épousera le petit avocat qu'elle aime; que votre fils n'ira pas au séminaire, et que votre mari n'obscurcira pas un nom célèbre dans la science et dans l'industrie, par un titre de comte ou de baron, dont il ne se soucie guère..... Tout cela est fâcheux; mais convenez qu'il n'y a pas de quoi en mourir.

Mme. BEAUVERLET.

Pardonnez-moi, quand vous saurez que j'abandonnais tous les avantages pécuniaires de l'opération à la famille de notre brave général N***, que j'aime beaucoup, quoiqu'il soit le parent de certain hermite de vos amis que je ne peux pas souffrir.

Mme. DÉTREVILLE, *élevant la voix.*

Ce pauvre hermite ! que vous a-t-il donc fait ?

Mme. BEAUVERLET.

Dans une de ses esquisses il a fait le portrait d'une femme qui veut être la maîtresse au logis, et mon mari m'a reconnue.

Mme. DÉTREVILLE.

C'est à votre mari qu'il faut en vouloir, et non pas à l'hermite; comment aurait-il pu vous peindre, il ne vous connaît que d'aujourd'hui ?

Mme. BEAUVERLET.

Êtes-vous folle ? depuis deux ans, c'est je crois le seul jour que je ne l'aie pas rencontré chez vous.

Mme. DÉTREVILLE.

Il ne suffit pas de se rencontrer pour se voir.

Mme. BEAUVERLET.

Quoi qu'il en soit, le général n'aura point à souffrir de ma rancune contre l'hermite; je vous dirai en secret que nous venons de faire son cautionnement dans une entreprise....

SCÈNE II.

LES MÊMES; Mme. PAULINE ÉTOURNELLE.

PAULINE.

Croiriez-vous, ma chère, que l'idée de votre départ m'a tourmentée toute la nuit. Comment peut-on se décider à quitter Paris au moment de la rentrée de Talma et de mademoiselle Mars.

Mme. DÉTREVILLE.

Que voulez-vous ! ma santé m'est encore plus chère que mes plaisirs.

PAULINE.

C'est singulier... Mais en effet, savez-vous, ma chère, que vous êtes bien changée !... Et puis ce qui m'afflige, c'est que nos médecins n'envoient guère leurs malades aux eaux qu'en désespoir de cause.

Mme. BEAUVERLET, *avec colère.*

Madame, vous auriez pu nous épargner une aussi triste réflexion.

PAULINE.

Mais, madame, je ne fais que répéter ce que j'entends dire tous les jours...

Mme. BEAUVERLET, *à part.*

Elle n'en démordra pas.

Mme. DÉTREVILLE, *à Mme. Beauverlet.*

Ne la grondez pas. (*A Pauline.*) Oui, ma chère Pauline, c'est un mauvais pronostic qu'un voyage aux eaux par ordonnance de médecin; cependant je ne pense pas qu'il faille encore en tirer une conséquence aussi rigoureuse. Mais parlons de ce qui vous intéresse, de Charles...

PAULINE.

Mon mari?... voilà trois jours que je ne l'ai vu; il a ses affaires et j'ai mes plaisirs.... Il ne veut pas me sacrifier les unes; je suis bien, bien résolue de ne pas me priver des autres, ce qui fait que nous ne voyons pas le même monde, que nous nous rencontrons rarement dans les mêmes lieux, et que nous sommes ensemble le moins possible.

Mme. DÉTREVILLE.

Mais, sais-tu, mon enfant, que tu prends un petit air bien dégagé pour m'apprendre une aussi mauvaise nouvelle; comment, vous êtes mariés depuis dix-huit mois, tout au plus; vous vous aimiez, comme on s'aime à vingt ans, et déjà vous êtes assez étrangers l'un à l'autre pour passer trois jours sous le même toit sans vous voir.... Prends-y garde, Pauline, la légèreté de caractère compromet le bonheur et quelquefois aussi l'honneur d'une jeune femme presqu'autant que l'inconduite.

PAULINE, *se levant.*

En venant vous faire mes adieux, je ne m'étais pas préparée à entendre un sermon ; je craindrais d'affaiblir mes regrets en prolongeant ma visite ; trouvez bon, ma chère bonne, que je vous quitte plus tôt que je ne l'aurais voulu.... Aussi bien, ma marchande de modes, mon maître de composition et mon écuyer, m'attendent chez moi ; nous ferons aujourd'hui une partie de cheval, dont vous entendrez parler à Bannières-Luchon.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Mme. DÉTREVILLE, Mme. BEAUVERLET.

Mme. DÉTREVILLE.

Concevez-vous tant d'inconvenance et d'étourderie.

Mme. BEAUVERLET.

Cela vous surprend ! vous ne savez donc pas ce qui se passe ?

Mme. DÉTREVILLE.

Il ne se passe rien, qu'une chose malheureusement trop commune dans un très-jeune ménage où l'amour seul a voix au conseil : on n'a point compté sur l'ennui d'un éternel tête-à-tête ;

sur le repos fatigant d'une paisible possession ; sur les plaintes, sur les reproches, les caprices ; sur le décompte des prévenances et des égards mutuels ; sur la connaissance de quelques défauts intimes que l'habitude révèle, et chacun cherche de son côté à s'étourdir sur le malheur de sa position.....

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LA MARQUISE D'ORNEUIL.

LA MARQUISE.

Ma chère madame Détreville, vous avez bien le valet de chambre le plus poli qu'il y ait dans la capitale : ne m'a-t-il pas ouvert les deux battans de la porte du salon, comme dans un jour d'assemblée,.... à moins pourtant, j'en juge au sourire de madame Beauverlet, qu'il n'ait voulu faire une épigramme sur mon embonpoint.

Mme. DÉTREVILLE.

Vous ne pouvez pas le supposer.

LA MARQUISE.

Je suppose tout de la part de ces gens-là ; ils sont si insolens ! quand ils ne sont pas si bêtes !.... Eh bien, ma belle, vous partez donc pour Banières..... je vous en félicite ; les eaux, cette année, sont *composées* à merveille : vous y trou-

verez la duchesse de Hauteville, ma cousine ; la vicomtesse d'Armoise, ma nièce ; la princesse de Walberg, ma parente... Je les ai prévenues de votre arrivée, et je suis certaine que vous recevrez leur visite *en personne* *.

Mme. DÉTREVILLE.

Je crains bien de ne pouvoir la leur rendre ; je ne verrai personne.

LA MARQUISE.

La princesse, au moins... elle est d'une des dix familles chapitrales qui restent en Europe.

Mme. DÉTREVILLE.

Y songez-vous, marquise, moi la femme d'un maître de forges!

LA MARQUISE.

Dites donc d'un propriétaire de mines : nous avons en Allemagne une foule de grands seigneurs qui exercent sans déroger cette noble industrie. Je vous aurais accompagnée ; mais j'entre de service à la cour le mois prochain, et, toute malade que je suis, vous savez qu'il y a encore tel poste où il faut savoir mourir.

* Il est d'usage aux eaux de faire des visites par cartes aux personnes qui arrivent ; les mots *en personne*, écrits sur ces cartes, annoncent qu'on a l'intention de se lier avec la personne qui les reçoit.

Mme. BEAUVERLET.

Heureusement madame la Marquise n'en est point à lutter entre sa santé et son devoir.

LA MARQUISE.

Je suis plus malade qu'on ne le pense; mais *noblesse oblige*, comme dit un de mes cousins.

Mme. DÉTREVILLE.

Si elle oblige à être bienfaisante, la vôtre est bien ancienne, et les services que vous rendez journellement....

LA MARQUISE.

Moi, ma chère, je n'en rends qu'à moi seule; je soulage des maux dont je suis témoin, parce que je souffre de voir souffrir; mais il faut bien que j'en convienne : il n'y a de ma part ni bonté ni réflexion, et j'oublierais bientôt qu'il y a des malheureux au monde, si leur vue ne me forçait pas à m'en souvenir.

Mme. DÉTREVILLE.

Avec un si bon cœur, quoi que vous en disiez, comment se fait-il qu'on ne parle à Paris (passez-moi le mot dont on se sert en votre absence) que de votre cruauté pour votre fille unique?

LA MARQUISE.

Parce que le public est un sot et un indiscret, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Vous sentez bien que je ne me soucie guère de me justifier auprès de lui : avec vous, mon amie, c'est autre chose, et je veux bien vous dire la vérité sur cette affaire. On croit, et l'on va partout répétant que j'immole ma fille au préjugé de la naissance, et que je m'obstine à refuser sa main à l'homme qu'elle aime, parce que cet homme n'est pas noble ; cela est faux : je m'oppose à ce mariage, et je m'y opposerais, dût-il en coûter la vie à ma fille, que j'aime plus que moi-même, non pas seulement parce que cet homme est roturier, ce n'était là qu'une objection, mais parce que ce roturier est un sot, sans autre mérite qu'une assez jolie figure, et que ce sot a huit cent mille livres de rente.

Mme. BEAUVERLET.

Pour le coup voilà un motif de refuser un gendre qui ne se serait pas présenté à ma pensée.

LA MARQUISE.

C'est peut-être pour cela qu'il s'est présenté à la mienne. Madame Détreville va m'entendre. Si l'homme sans nom qui s'avise de prétendre à la main de ma fille s'en était fait un dans les

armes, dans les lettres, ou même dans les arts, par sa valeur, son esprit ou ses talens, j'aurais eu quelque peine, mais enfin j'aurais pu me décider à l'accepter pour gendre; je me serais donné à moi-même et aux autres l'excuse honorable de céder à la considération du mérite personnel que j'apprécie ce qu'il vaut à l'époque où nous vivons; mais que je vende à prix d'or le déshonneur de ma famille; que je devienne la belle-mère d'un riche malotru, sans avoir rien à répondre à ceux qui me reprocheront une pareille mésalliance, sinon que cet homme de rien a gagné à la bourse deux ou trois millions d'écus : ce serait une bassesse insigne à laquelle je ne descendrai jamais.

Mme. DÉTREVILLE.

Je suis loin d'approuver vos préjugés; mais dans cette occasion je sens que je partagerais toutes vos répugnances, avec d'autant moins de scrupule que le goût de mademoiselle votre fille pour ce petit Crésus ne peut avoir de racines bien profondes....

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme. DE SAINT-GENEST.

Mme. DE SAINT-GENEST, *à Mme. Détreville.*

J'arrive un peu tard, ma chère bonne, mais

j'avais à terminer quelques dispositions ; quand on s'absente pour deux ou trois mois....

Mme. DÉTREVILLE.

Quoi ! vous partez aussi, Caroline ?...

Mme. DE SAINT-GENEST.

Mais sans doute.

Mme. DÉTREVILLE.

Pour Saint-Genest ?

Mme. DE SAINT-GENEST.

Non ; pour les eaux, aujourd'hui même, avec vous. Ne vous étonnez pas, Sophie, ou ces dames vont croire que vous ne comptiez pas sur moi.

Mme. DÉTREVILLE.

Mais, mon amie, je sais et ces dames savent que vous êtes retenue à Paris par des affaires de la plus grande importance, par un procès au gain duquel votre présence est presque indispensable.

Mme. DE SAINT-GENEST.

Peut-être dit-on aussi, et je ne m'en informe guère, qu'un lien plus doux et plus puissant m'y retient encore, mais vous êtes souffrante, vous vous en allez à deux cents lieues ; et vous auriez pu croire que je vous laisserais partir seule, que je vous abandonnerais aux soins d'une femme de chambre... ? cela ne ressemble ni à

vous ni à moi... ; mes gens sont en bas qui aident les vôtres à charger la voiture. Ainsi je ne vous causerai aucun retard, et nous partirons quand vous voudrez.

Mme. DÉTREVILLE *embrassant tendrement madame de Saint-Genest.*

Tout cela pourrait en surprendre un autre. Eh bien, moi, j'en avais si bien le pressentiment, que ce matin, au lieu de trois chevaux de poste pour la diligence, j'en ai commandé six pour la berline.

LA MARQUISE.

Vous seriez forcées d'avoir vos femmes avec vous. Si vous voulez, ma chère, je vous prêterai ma voiture de voyage; elle est faite sur le dernier modèle; les gens y ont derrière une place couverte et très-commode.

Mme. DÉTREVILLE.

Mille remercîmens; ma femme de chambre a l'habitude de voyager avec moi; et, si vous voulez que je vous le dise, cette mode anglaise de placer des femmes sur un siége devant ou derrière, avec des laquais, a quelque chose qui me révolte....

Mme. BEAUVERLET *bas à madame Détreville.*

Dites-moi franchement, est-ce que notre visite un peu longue ne gêne personne ici ?

Mme. DÉTREVILLE.

Non pas, que je sache.

Mme. BEAUVERLET, *à part.*

Vous êtes sûre qu'il n'y a personne dans ce cabinet?

Mme. DÉTREVILLE *sortant avec embarras.*

On n'y peut entrer que par cette chambre.

Mme. BEAUVERLET, *à part en se levant.*

Vraiment oui, et pour que la marquise, un peu mal disante de sa nature, n'en fasse pas, ainsi que moi, la réflexion, vous ne serez pas fâchée que je l'emmène, n'est-il pas vrai? (*On tousse dans le cabinet.*) D'ailleurs le jeune homme est enrhumé.

Mme. DÉTREVILLE, *riant.*

Le petit indiscret.

(*On tousse encore, et tout le monde se regarde avec embarras et surprise.*)

Mme. DE SAINT-GENEST, *en faisant à madame Détreville un signe d'intelligence.*

A propos, ma chère, je vous ai envoyé le relieur pour mettre vos livres en ordre; c'est lui que j'entends sans doute.

Mme. DÉTREVILLE.

Non, vraiment; vous verrez que c'est quel-

que curieux impertinent qui s'est glissé là pour nous écouter. Je ne suis pas fâchée de le confondre. (*Allant vers la porte du cabinet.*) Allons, sortez, monsieur, vous êtes découvert..... (*Il sort.*) Voilà le jeune homme.

LA MARQUISE.

Eh! c'est notre bon hermite !

Mme. BEAUVERLET *à Mme. Détreville.*

Comment, ma chère, vous saviez qu'il était là...., et vous ne nous avez pas prévenues! c'est un véritable guet-apens. Ah ça ! monsieur, ne vous avisez pas de répéter ce que vous avez entendu, ou vous aurez le sort de Panthée, je vous en préviens.

Mme. DÉTREVILLE.

Laissez-le dire, mesdames, il vient de se convaincre d'une chose dont il avait l'impertinence de douter ; c'est que presque toutes les femmes valent mieux que leur réputation.

E. J.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

